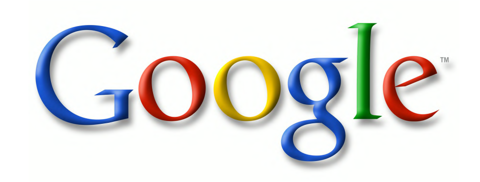
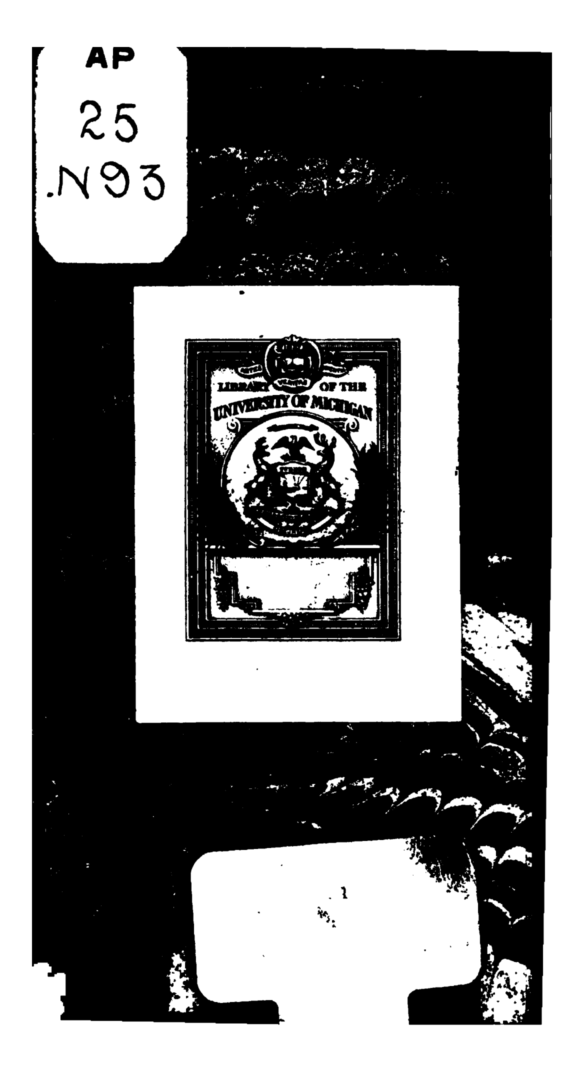



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
LETTRES

Mois de Septembre 1706.

Par JAQUES BERNARD.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DESBORDES,
dans le Kalverstraat.

M. DCCVI.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de Septembre 1706.

ARTICLE I.

* *PIÉCE justificative pour Mr. BERNOULLI, contre Messieurs de l'ACADÉMIE Royale des SCIENCES, en faveur du PHOSPHORE, qu'il a proposé à*

* *Nous ne mettons point sur notre compte, ce qu'il peut y avoir de trop fort dans cette Piéce. Si nous parlions de notre chef, le respect que nous avons pour l'Académie Royale paroîtroit dans tout ce que nous dirions; & il ne nous échaperoit rien, dont elle eut sujet de se plaindre.*

cette Académie. Par Mr. Du Tal, *Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris.*

Le Thermomêtre cherché depuis long-tems par Mess. de l'Académie Royale des Sciences, & récemment trouvé par Mr. *Nuguet*, m'a fait croire, qu'il n'étoit pas entiérement impossible de réüssir dans ce que ces Messieurs entreprennent, sans pouvoir arriver aux fins, qu'ils se proposent. Ce qu'ils abandonnent, comme chose inaccessible, peut devenir familier à ceux qui s'y attendent le moins; tant il est vrai que les embarras, où ils témoignent se trouver souvent, ne doivent aucunement rebuter ceux qui ont la moindre inclination pour la Physique.

Ayant entendu dire que le Vif-argent rendoit de la lumiére, après avoir été bien épuré; il me vint en l'esprit une espêce de curiosité de l'essayer; & effectivement, j'aperçus quantité de brillans, en agitant la bouteille dans l'obscurité, ce qui ressembloit à la lumiére étincelante des facettes de diamans. J'observai même, qu'ayant raréfié l'air de

la bouteille par la chaleur du feu ou du Soleil, la lumiére me paroissoit plus vive & plus abondante.

Alors, l'ayant communiqué à une personne de ma connoissance, elle me dit que Messieurs de l'Académie des Sciences s'étoient beaucoup efforcez d'en trouver autant, & même qu'ils avoient encore cherché quelque chose de plus sur le même sujet, en pompant l'Air. Ce qui m'excita à consulter les Mémoires de cette Académie, pour m'informer de ce qui en étoit. Alors ayant parcouru de grandes, de longues, & d'épineuses Dissertations, dans lesquelles on s'abstenoit cependant de donner le démenti à Mr. *Bernoulli*; mais on y soutenoit hardiment que la chose paroissoit impossible, du moins dans ce Païs-ci *. Si j'avois vû d'abord ce détail dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, jamais je n'eusse eu la pensée d'essayer une telle chose, & j'aurois crû que c'eût été une témeri-

L 3 té

* *Il semble que le sens soit ici suspendu, & qu'il y manque quelque chose; mais je n'ai rien osé supléer. Le Copiste peut avoir oublié quelques mots.*

té pour moi, après que des gens d'une si grande réputation s'en étoient mêlez & y avoient échoüé. Mais voyant que j'avois déja découvert quelque chose, qui me paroissoit assez considérable; cela me fit espérer, que je pourrois trouver le reste avec le même succès, que j'avois trouvé la premiére partie, en m'y apliquant un peu plus sérieusement.

Je cherchai donc, si je pourrois découvrir quelque vérité dans ce que Mr. *Bernoulli*, alors Professeur en Mathématique à Groningue, proposa il y a quelques années à cette Académie, au sujet du Vif argent, qu'il rendoit lumineux, ce que cette Académie ne put jamais exécuter, comme il paroît par une Lettre de Mr. *Bernoulli* insérée dans les Mémoires de cette Académie de l'année 1701. pag. 178. Ed. d'Amst. *J'ai sujet*, dit-il, *de me féliciter de ce que personne n'a pû encore effectuer, ce que j'effectue fort aisément, soit par mon adresse (si j'en ai.) soit par la bonté de ma Machine Pneumatique: car, en effet, n'est-il pas surprenant que les expériences de l'Académie n'ayent jamais réussi, & que, moi, je n'aye jamais manqué?*

D'abord

D'abord ce Phénoméne parut un Paradoxe à Messieurs de l'Académie des Sciences, & après s'être donné la torture pour y réüssir, ils avoüérent, à la honte de notre Nation, que Mr. *Bernoulli* l'emportoit sur ceux de ce Pays-ci en fait d'industrie. Ces Messieurs crurent en premier lieu, que Mr. *Bernoulli* se servoit de Vif argent d'une autre nature, que celui qu'ils employoient. Ensuite ils dirent, que c'étoit des parties ignées de la chaux avec laquelle ils s'imaginoient qu'il le purifioit, qui rendoient le Mercure lumineux. Ils ajoûtérent d'autres raisons, qui ne valoient pas mieux, pour s'excuser de ce qu'ils ne pouvoient en venir à bout. Cela me fait souvenir des Philosophes que Mr. *de Fontenelles* fait aller à l'Opera avec leur Sympathie & leur Antipathie, & si ces Messieurs eussent osé parler comme les anciens Philosophes, ils auroient dit, sans doute, que son Vif argent avoit une qualité occulte, que le leur n'avoit pas: enfin, ils l'auroient volontiers accusé de Magie.

Ce fut aussi pourquoi Mr. *Bernoulli* leur manda fort agréablement,

„ qu'ils n'avoient qu'à lui envoyer
„ de leur Mercure, qui s'éclipsoit
„ si opiniâtrément, qu'il espéroit
„ d'en dissiper l'éclipse, & qu'il au-
„ roit le bonheur de maintenir à ce
„ Mercure le tître Grec de *Phos-*
„ *phorus*, avec autant de justice,
„ que la Planéte de *Venus* porte le
„ tître Latin de *Lucifer*.

Pour y réüssir, voici ce que j'ai essayé. J'ai purifié le Vif argent: ensuite je l'ai mis dans une Bouteille, que j'ai bouchée, en me servant d'abord d'un bouchon de liége, au travers duquel j'avois ajouté un petit bout de tuyau, pour conserver l'ouverture. Ce bouchon étant apliqué à l'orifice de la Bouteille, j'ai enduit le bouchon & cèt orifice extérieurement avec de bon ciment composé de poix resine, d'un peu de Terébentine, de brique pulvérisée, &c. Après cela, j'ai apliqué cette Bouteille en cèt état dans le Récipient d'une Machine Pneumatique, & après avoir pompé l'air autant exactement que la Machine en étoit capable, j'ai fait fondre avec un Verre ardent le Ciment que j'avois apliqué autour du petit trou, que j'avois conservé à l'orifice de la

Bouteil-

Bouteille. Il est arrivé que cette Bouteille s'étant trouvée bien bouchée par ce moyen, je l'ai retirée de la Machine Pneumatique, & l'ayant portée dans l'obscurité, j'ai aperçu que mon Mercure étoit lumineux, autant que Mr. *Bernoulli* assure qu'il devoit l'être. Ainsi il ne sera pas nécessaire à présent, que ces Messieurs envoyent leur Vif argent à Mr. *Bernoulli*, qui est présentement à Bâle. J'espére être en état de leur épargner cette peine, qui pourroit les distraire de toutes les grandes & avantageuses Découvertes, dont ils enrichissent le Public. Ils n'ont qu'à suivre les préceptes, que je leur réitére, après Mr. *Bernoulli*; & ils auront pleine & entiére satisfaction.

A l'égard de Mr. *Bernoulli*, je ne trouve pas qu'il ait rencontré juste, quand il accuse la Machine de l'Académie des Sciences d'être la cause de ce mauvais succès: car je puis assûrer, qu'elle n'est nullement criminelle, puis que je me suis servi d'une Machine très-commune, fort simple, & même à ce que je crois moins exacte que celle de cette Académie. C'est une Machine,

dont Mr. de *Polinier* Docteur en Médecine se sert, pour faire des expériences publiques, depuis plus de dix ans, au Colége de Harcourt & aux autres Coléges les plus célébres de l'Université de Paris, en faveur des Etudians en Physique ; ce qu'il ne laisse pas de faire avec beaucoup d'exactitude ; puisqu'il réüssit ponctuellement dans toutes les Expériences, qu'il propose sur cette Machine.

En vérité, c'eut été une perte considérable pour les Savans, si une Expérience si belle & si surprenante eut été davantage ensévelie dans l'obscurité : & on est beaucoup redevable à l'heureux hazard, qui donna occasion à Mr. *Picard*, de s'apercevoir pour la premiére fois de ce Phénoméne, lors qu'il transportoit son Barométre, pendant l'obscurité de la nuit : rien n'étant plus capable de nous conduire à la connoissance, soit de la lumiére, soit de ses proprietez.

On pourra tirer plusieurs avantages de cette expérience, que je laisse, du moins, à déveloper à Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, puis qu'ils n'ont pû venir

à bout de l'exécuter. Je leur céde même volontiers l'honneur de concilier les effets de l'expérience, dont il s'agit ici, avec ceux de plusieurs autres que Mr. *Boyle* a faits sur le bois pourri, les poissons lumineux, les Vers-luisans &c. qui étant mis dans le Récipient de la Machine Pneumatique, perdent leur lumiére à mesure que l'on pompe l'Air qui les environne, ce qui paroît être directement opposé à l'effet du Mercure lumineux. Ces Messieurs ont tout le loisir, qu'il faut pour cela, sont en assez grand nombre, & sont payez pour ces sortes de recherches.

* Si Messieurs de l'Académie des Sciences n'ont pas d'abord réüssi à faire un Phosphore avec le Mercure, il y a apparence, qu'ils ont, enfin, trouvé ce qu'ils cherchoient, ou que, du moins, ils ne doutent plus de la vérité des expériences de Mr. *Bernoulli*; qui ne sont pas aussi difficiles à faire, qu'on se l'étoit d'abord imaginé. Le Sieur *Jean van Musschenbroek*, qui demeure § ici, & qui fait

* *Ce qui suit dans cet Article est de l'Auteur de ces Nouvelles.*

§ *Leide.*

fait des Machines Pneumatiques très-exactes, de même que toutes ſortes d'autres inſtrumens, qui ſervent aux Expériences Phyſiques, a fait un Phoſphore tel que celui de Mr. *Bernoulli*; ſans ſe donner beaucoup de peine. J'en ai vû l'effet. Il eſt vrai, que ce Phoſphore étant fait depuis quelque tems, il faloit remuer aſſez long-tems & fort vivement le Mercure pour le rendre lumineux. Alors on voyoit une lumiére cendrée, ſemblable à celle du bois pourri, & qui ſembloit couvrir tout le vif argent. Pluſieurs autres perſonnes l'ont vû comme moi.

Au reſte, puis qu'il eſt parlé de Thermomêtre dès le commencement de cèt Article, je ferai une remarque ſur la maniére que Mr. *Amontons* a inventée pour fixer les degrez de chaleur & de froid, que marquent les Thermomêtres. Ce ſavant & ingénieux Auteur * a remarqué que les Thermomêtres ordinaires ne pouvoient ſervir qu'à marquer qu'une année il avoit fait plus chaud que l'autre de ſept ou huit degrez par exemple; mais que ces

* *Voyez nos Nouvelles d'Août*. 1703. pag. 135.

ces degrez étoient une meſure arbitraire, qui à proprement parler ne ſignifioit rien. Il a donc travaillé à les réduire à quelque choſe de fixe, & pour cèt effet il les compare à de l'eau bouillante, qui, dit-il, eſt une meſure connuë de tout le monde, & outre cela certaine & immuable, puis que c'eſt le plus grand degré de chaleur, que l'eau puiſſe aquerir. Je conviens que cette eſpèce de point fixe eſt aſſez juſte; mais je ne crois pas qu'il le ſoit dans la derniére rigueur Métaphyſique; & voici mes raiſons. L'Eau bout, lors que ſes parties ont aſſez d'agitation, pour ſurmonter le poids de l'air, qui eſt ſur ſa ſurface, & s'élever ainſi en bouillons. Mais il n'eſt pas vrai que, pour produire cèt effet, l'Eau doive toujours avoir exactement le même degré de chaleur; parce que ſelon que l'Air ſera plus ou moins peſant, ou, ce qui eſt la même choſe, à peu près, ſelon qu'il aura plus ou moins de vertu élaſtique il faudra auſſi plus ou moins de force, ou plus ou moins de chaleur dans l'Eau pour boüillir, c'eſt-à-dire, pour ſurmonter cette vertu. Ainſi dans les endroits du Monde où le Vif argent

demeure à une plus grande hauteur dans le tuyau mis en expérience, l'Eau bouillante sera plus chaude, dans les endroits où le Vif argent descend davantage. Même dans un seul & même Pays, selon que le tems sera plus sec ou plus humide, l'Eau bouillante sera plus ou moins chaude; parce que pour bouillir, c'est-à-dire, pour vaincre la résistance de l'Air, il lui faudra plus ou moins de chaleur. Cette remarque est si sûre, que l'Eau qui ne paroît que tiéde au toucher, & qui, par conséquent, est bien encore éloignée de bouillir, mise dans le Recipient, bout à gros bouillons, dès qu'on en a pompé l'Air, & qu'il n'y en a plus qui pése sur la surface de cettte Eau.

Je pourrois encore remarquer que toutes les eaux n'ayant pas la même pesanteur; il ne leur faut pas un égal degré de chaleur pour bouillir. D'ailleurs selon que leurs parties seront plus ou moins solides, elles feront plus ou moins d'effet sur les corps qu'on y plongera.

Du reste, je suis déja convenu, que mes Remarques n'empêchoient pas, que la méthode de Mr. *Amon-*

tons ne fut assez juste, & peut-être la plus juste, qu'on puisse trouver. Elles tendent seulement à faire voir, qu'en matiére de Physique, il est difficile d'arriver à une exactitude tout-à-fait Géométrique.

ARTICLE II.

HADRIANI RELANDI DISSERTATIONUM *Miscellanearum* PARS PRIMA. C'est-à-dire, *Partie Premiére des Dissertations Mêlées de Mr. Reland.* A Utrecht chez Guillaume Broedelet. 1706. in 12. pagg. 232. sans les Tables. D'un caractére aprochant de celui de ces Nouvelles.

MR. *Reland* posséde deux qualitez, qui se trouvent rarement ensemble, beaucoup de litérature avec une grande connoissance de la Philosophie, sur tout de celle qui forme le jugement & le goût, & qui aprend à penser & à raisonner juste. Comme d'ailleurs il est encore fort jeune, on doit attendre beaucoup de lui, s'il veut continuer de faire

faire part au Public du fruit de ses travaux. Le Livre, dont on vient de lire le titre, contient six Dissertations.

I. La première traite de la situation du Paradis Terrestre. On a beaucoup écrit sur cette matiére depuis quelque tems. Il semble que présentement l'opinion la plus généralement reçuë, soit celle de *Bochart*, que Mr. *Huet* ancien Evêque d'Avranches a mise dans tout son jour. Ces Savans placent le Paradis autour de l'endroit où l'Euphrate & le Tigre se joignent, coulent quelque tems ensemble & se séparent ensuite en deux branches, ce qui, selon eux, fait les quatre fleuves du Paradis Terrestre.

Mr. *Reland* ne perd point le tems à refuter ni cette Opinion, ni celle des autres Savans; s'il en parle, ce n'est qu'en passant, & parce que cela lui est nécessaire pour établir son sentiment. Pour lui, il place le Paradis Terrestre dans cèt endroit de l'Armenie, qui est entre les sources du Phase, de l'Araxe, du Tigre, & de l'Euphrate. Ce sont là les quatre fleuves, qui arrosoient le Paradis Terrestre. A l'égard du Tigre & de

l'Eu-

l'Euphrate cela est hors de toute contestation. Le *Phison* c'est le *Phase*, ces deux mots ne différent qu'en ce que le premier a la terminaison hébraique *on*, & le second, en Latin & en Grec apellé *Phasis*, a la terminaison Grecque *is*. Ce que dit *Moyse* de la Terre que le *Phison* arrose, convient assez bien à la Colchide arrosée par le Phase. Que si on objecte, que ce Fleuve est trop petit, pour être un de ceux qui arrosoient le Paradis Terrestre. On répond qu'à la vérité il n'est pas si grand que, ni l'Euphrate, ni le Tigre. Mais *Moyse* ne dit nulle part que ces quatre Fleuves fussent également grans, & le Phase n'est pas si petit, que les Ecrivains Profanes ne l'apellent souvent un grand Fleuve.

Moyse dit que ce Fleuve va tournoyant par toute la Terre de *Havila*, ou *Chavila*, & Mr. *Reland* fait voir que ce mot ne différe pas beaucoup de celui de *Colchis*, la *Colchide*. Elle a tiré son nom de *Chavila*, frére d'*Ophir*, petit-Fils de *Heber*. Il ne faut pourtant pas croire que la Terre de *Chavila* eut précisément la même étenduë que la *Colchide* d'au-

d'aujourd'hui. Elle s'étendoit beaucoup plus loin dans les Parties Septentrionales de l'Asie, ou dans les Parties de la Scythie qui sont près de la Mer Caspie. C'est en ce sens qu'on peut dire, après *Moyse*, qu'il croît de l'or dans ce Pays, & que l'or de ce Pays est très-bon; qu'il y a du *Bdellion*, c'est-à-dire du *Crystal*, car c'est ainsi que notre Auteur entend ce mot, au lieu que *Bochart* & d'autres Savans le prennent pour des perles, & des Emeraudes, ausquelles *Moyse* donne le nom de [illegible], & que quelques-uns ont crû être l'*Onyx*. Il y a eu une Ville dans ce Pays-là, qui s'appelloit *Chabala* & qui étoit une des principales Villes de l'Albanie.

Mr. *Reland* entrant ensuite dans un plus grand détail, montre que la Colchide est une partie de la Scythie, & que la premiére demeure des Scythes a été cèt Isthme, qui sépare le Pont Euxin de la Mer Caspie, & qui est arrosé du Phase & de l'Araxe, d'où ils s'étendirent ensuite plus avant dans le Septentrion. La Fable de la Toison d'or enlevée par *Jason* fait assez voir, qu'on a regardé la Colchide, comme un Pays où

où il croît de l'or. *Strabon** dit positivement que les Torrens de ce Pays-là charrient de l'or, que les Barbares ramassent avec des planches trouées & des peaux de mouton, qui ont encore leur laine, ce qui a donné lieu à la Fable de la Toison d'or.

L'Auteur fait voir ensuite contre *Bochart*, que par le *Bedolach*, dont parle *Moyse*, on peut fort bien entendre du Crystal, & il prouve par *Solin* & par plusieurs autres Auteurs, qu'on en trouve de très-bon dans la Scythie. Il fait voir de même que par le *Schoham* dont parle *Moyse*, & qu'on traduit d'ordinaire par la Pierre d'*Onyx*, on peut fort bien entendre l'*Emeraude* & qu'on en trouve de très-belles dans la Scythie.

Le second fleuve qui arrosoit le Paradis Terrestre, que *Moyse* apelle *Gibon*, est selon Mr. *Reland* l'*Araxe*, que les Habitans du lieu où il coule, apellent aujourd'hui *Arras*. Ce qui rend ce sentiment probable, c'est que ces deux mots *Gibon* & *Arras*, viennent chacun d'un autre mot, qui signifie *sortir*, *couler*, *s'écouler*.

Ainsi

* *Geogr. Lib. XI.*

Ainsi le mot d'*Araxe* est proprement un nom appellatif, qui signifie en général un *fleuve*; d'où il paroît qu'il ne faut pas être surpris, s'il est parlé de tant d'*Araxes* dans les Anciens Auteurs, ce qui a introduit une grande confusion à cèt égard dans la Géographie. Les Grecs voyant un fleuve dans un Pays demandoient aux Habitans comment il s'appelloit, ils répondoient *Arras*, selon la terminaison Grecque Ἀῤῥάσις ou Ἀῤῥοής, c'est-à-dire, un *fleuve*. Les Grecs croyant que c'étoit le nom propre de ce fleuve l'appelloient de ce même nom, de là vient qu'ils ont trouvé plusieurs *Araxes*, & dans l'Arménie & dans la Perse. C'est par la même raison qu'il y a plusieurs fleuves appellez *Cyrus*, le mot *Cor*, d'où les Grecs ont fait κόρος, κοῦρος, ou κῦρος, signifient aussi un *fleuve*.

Moyse dit que le *Gihon* coule par tout le Pays de *Cus*, c'est-à-dire, selon notre Auteur, le Pays des *Cosséens* ou des *Cusséens*, quoi qu'il ne nie pas que le Pays de Cus ne se prenne ailleurs en un autre sens dans les Livres de l'Ancien Testament: Mais où est-ce que les Géographes pla-

placent ces *Cassiens* ou *Cassiens*? *Polybe* dit qu'ils habitent dans les Campagnes de la Médie, & personne n'ignore que l'*Araxe* environne d'une part la Medie, apellée aujourd'hui l'*Aderbezian*. *Strabon* dit que les *Cossiens* sont voisins de la Médie du côté d'Orient. Nous ne nous arrêterons point aux Remarques de Mr. *Reland* sur les deux autres fleuves qui arrosoient le Paradis Terrestre, parce que les Savans conviennent que c'est le *Tigre* & l'*Euphrate*. Nous remarquerons seulement à l'égard de ce dernier, que personne jusques ici n'a allégué la véritable raison de la premiére syllabe de ce nom, & pourquoi on l'apelle *Euphrate*; au lieu que *Moyse* lui donne le nom de *Phrat*. Selon Mr. *Reland* cette premiére syllabe *Au* ou *Ev*, vient de la Langue des Perses, & signifie de l'eau. Ils ont accoutumé de l'ajouter au devant des noms du fleuve, ainsi ils disent l'*eau du Nil*, au lieu de dire simplement *le Nil*; en sorte que, si cette remarque est bien fondée *Euphrat*, signifiera l'*Eau du Phrat*. Il est vrai que la syllabe *Ab*, *Au*, ou *Eu*, se met aprés le nom propre du

Fleu-

Fleuve & non devant; on dit *Nilab*, l'*Eau du Nil*, *Indab* l'*Eau de l'Inde*. Mais cette régle n'est pas perpetuelle & notre Auteur allégue des exemples où la syllabe *Ab* précéde.

La principale difficulté qu'on peut faire contre l'opinion de Mr. *Reland*, c'est que les quatre Fleuves, qu'il croit être ceux du Paradis, ont quatre sources différentes; au lieu que *Moyse* dit qu'un fleuve sortoit d'Heden pour arroser le Jardin & se divisoit ensuite en quatre Têtes. On répond à cette difficulté en premier lieu, que les Géographes placent les sources de ces quatre Fleuves dans l'Armenie. En second lieu que leurs sources sont assez près les unes des autres. En troisiéme lieu, que quelque opinion que l'on suive, de toutes celles qui ont eu quelques Partisans jusques ici, il n'y en a aucune où l'on puisse faire voir une source commune pour ces quatre fleuves. Il est constant, que le Tigre & l'Euphrate, qui sont deux des quatre, ont châcun leur source particuliére, quoi que ces sources ne soient pas fort éloignées l'une de l'autre. Enfin, Mr. *Reland*
demande

demande qu'on lui montre le Paradis, & il montrera ce fleuve unique, qui fournissoit de l'eau aux quatre autres. Puis que le Paradis & toute sa beauté ont péri ; on doit confesser que c'est inutilement qu'on cherche ce fleuve unique, puis qu'il n'est nulle part, si ce n'est, peut-être, en quelque endroit sous la terre. Il y a apparence, que, dès le tems même de *Moyse*, il n'existoit plus, puis qu'il ne le nomme point, & qu'il ne le désigne par aucun caractére ; pendant qu'il caractérise si bien les quatre Fleuves, qui en naissent.

II. La Mer Rouge fait le sujet de la seconde Dissertation. L'Auteur y examine deux principales Questions. 1. Quelle est cette Mer. 2. Pourquoi elle est appellée la Mer Rouge. Sur la premiére, l'Auteur remarque que la plûpart des Géographes n'entendent par la Mer Rouge, que le seul Golfe de Perse, qui s'étend depuis l'Isthme du Suez jusqu'au Détroit de Babel-Mandel, jusques-là qu'ils accusent d'erreur les Auteurs Anciens qui lui ont donné plus d'étenduë. Mais ce sont eux-mêmes qui sont dans l'erreur, puis que tous les Anciens, dont nous

sommes obligez de suivre l'opinion à cèt égard, donnent beaucoup plus d'étenduë à cette Mer. On fait voir, par un grand nombre d'autoritez, qu'ils entendent par la Mer Rouge toute cette vaste étenduë de l'Ocean, qui borne l'Asie du côté du Midi. Qui ne voit, par exemple, que lors qu'*Heradote*, divise tout * l'*Ocean* en quatre Parties, savoir la Mer Méditerranée, la Mer Atlantique, la Mer Rouge & la Mer Caspie, il entend par la Mer Rouge la Mer qui baigne l'Asie au Midi; à moins qu'on ne veuille dire, que dans sa division, il a oublié une partie considérable de l'*Ocean*.

Mr. *Reland* ne se contente pas de prouver son Opinion en général; mais entrant dans le détail il fait voir que les Anciens ont donné le nom de Mer Rouge, à la Mer qui baigne les Indes à l'Orient, à la Mer de Perse, & à l'une & à l'autre conjointement; & enfin au Golfe Persique & au Golfe Arabique; mais seule-

* *C'est ainsi que s'explique nôtre Auteur. Mais en François les mots d'*Ocean *& de* Mer *ne sont pas synonymes. Ce dernier à une signification plus étenduë.*

seulement parce que, par une espéce de Synecdoche, la partie porte souvent le même nom que le tout. Les Auteurs plus exacts, ont plus justement apellé ces deux Golfes des Golfes de la Mer Rouge.

A l'égard de la seconde Question, l'Auteur ne croit pas qu'il faille aller chercher dans la Langue Hébraïque la raison pour laquelle cette Mer est apellée la *Mer Rouge*, puis que les Hébreux ne lui ont jamais donné ce nom, & que ce n'est que les Grecs & les Latins qui l'ont ainsi apellée. Or les Grecs employent le mot ἐρυθρὸν, *Rouge*, & les mots dérivez de celui-là, ou qui ont la même Racine, pour signifier le voisinage, l'ardeur, la splendeur du Soleil. *Claudien* * dit que l'Afrique est toute rougissante de l'ardeur de la lumiére.

Et calido rubicunda die sic Africa fatur.

La Zone Torride a aussi été apellée la *Zone rouge*, & les Pays de cette Zone, des *Pays rouges* ou *brûlans*. C'est la même raison, qui a

M fait

* *In Cons. Stilic. vers.* 257.

fait donner l'épithéte de Rouge à une Mer, qui est presque toute dans cette Zone. L'Auteur confirme cette Opinion, par tant de témoignages des Anciens, & refute les autres sentimens par des raisons, qui paroissent si solides, qu'il est bien difficile de ne pas s'y rendre.

L'opinion la plus commune, c'est que les Descendans d'*Edom*, dont le nom signifie, *Rouge*, c'est-à-dire, les Iduméens, ont habité sur le rivage du Golfe Arabique & ont donné le nom de leur Ancêtre à toute cette Mer. Ce qui semble confirmer cette pensée c'est que les Grecs disent que cette Mer a reçu son nom d'un Roi nommé *Erythra*, qui n'est autre qu'*Edom*, l'un & l'autre mot signifiant *Rouge*. Mais *Edom* a occupé une trop petite Partie du rivage du Golfe Arabique, pour avoir donné son nom, non seulement à ce Golfe, mais aussi à celui de Perse, & à toute la Mer des Indes. D'ailleurs il n'est parlé de la Mer d'Edom ni dans le Vieux, ni dans le Nouveau Testament. Ajoutez à cela que ce prétendu Roi apellé *Erythra*, est bien différent d'*Edom*, si, du moins, ce qu'en raportent les Anciens

Anciens eſt véritable. Outre qu'il faut toujours ſe défier de toutes ces Etymologies des noms des Pays, tirées des hommes qui les ont habitez, étant preſque toutes fauſſes & n'ayant été inventées, que pour ne pas demeurer court, lors qu'on n'avoit rien de meilleur à dire. C'eſt ce que notre Auteur prouve par un très-grand nombre d'exemples. Je n'en citerai qu'un ſeul, parce qu'il nous fournira une remarque particuliére.

On prétend que l'Italie a été ainſi nommée d'un certain *Italus*, qui a été un de ſes premiers Rois: mais ce n'eſt là qu'une pure fable, qui n'eſt établie ſur aucune preuve. Selon nôtre Auteur l'Italie a été ainſi apellée du mot עגל, qui ſignifie un Bœuf ou un Veau, parce qu'il y en avoit de fort grans en Italie. Les Grecs apelloient les Bœufs Ἰτάλους; Ἰταλὸς, dit *Hezychius*, Ταῦρος. * Mr. *Ludolf* donne une autre Etymologie du mot d'Italie dans le Commentaire qu'il a publié ſur ſon Hiſtoire Ethiopique †. Les Phéniciens, dit-il, qui ont été les premiers

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*
† *Pag. 90.*

miers Nautonniers du Monde pensoient que l'Italie étoit une Isle, ce qui fait qu'ils l'apellérent [illegible], *I-tali*; c'est-à-dire, l'Isle des Chévres, parce qu'ils y en trouvérent une grande quantité.

L'Auteur examine dans la suite comment *Pindare* a pû dire que les Argonautes vinrent jusques dans la Mer Rouge, & justifie ce Poëte, que quelques-uns ont accusé d'avoir fait une bevuë en cèt endroit. Il explique aussi un vers de *Silius Italicus*, où ce Poëte place *Cadix* sur les Rivages Erythréens.

III. M^R. *Reland* parle du Mont *Garizim* dans sa troisiême Dissertation. Il raporte les divers noms, qui ont été donnez à cette montagne & les raisons de ces noms. Il croit que celui de *Garizim* signifie, *les Coupeurs*, les *Moissonneurs*, & que cette montagne a pû être apellée *la Montagne des Moissonneurs* à cause de sa grande fertilité. Il fait voir d'où a pû venir l'erreur de S. *Epiphane*, qui place Garizim au delà du Jourdain près de Jerico, quoi que tout le Monde sache que cette Montagne étoit dans la Tribu d'*Ephraim* & près de Sichem. On

montre

montre que ce n'est point une chaîne de Montagnes, qui s'étendît depuis Sichem jusqu'à *Guilgal* près du Jourdain, mais une seule Montagne séparée, au pié de laquelle étoit la ville de Sichem.

Notre Auteur fait plusieurs remarques curieuses sur le nom de cette Ville, qui est *Sichem*, & sur les autres noms qui lui ont été donnez. Il soutient contre Mr. d'*Herbelot*, que comme *Sichem* & *Samarie* étoient deux villes différentes, ainsi aujourd'hui *Naplouse* & *Sebaste* ne sont pas la même ville, comme l'a crû ce Savant. *Naplouse* est l'ancienne *Sichem*, & *Sebaste* l'ancienne *Samarie*...

Notre Auteur fait voir après cela, quelle étoit la hauteur de la Montagne de Garizim, & recherche le fondement du crime imputé aux Samaritains par les Juifs qui adoroient un Pigeon sur cette Montagne.

IV. Il recherche dans sa quatriéme Dissertation quel étoit le lieu apellé *Ophir* dans l'Ecriture, où *Salomon* envoyoit ses Vaisseaux, pour en aporter de l'or, de l'yvoire, & plusieurs autres marchandises précieuses. Pour savoir quel est ce lieu,

il faut établir quelques principes. 1. Il faut que ce soit un Pays, où il y eut abondance d'or, d'argent, d'yvoire, de Singes, & de Paons ou de Perroquets; puis qu'il est dit que les Vaisseaux de *Salomon* aportoient tous les trois ans de toutes ces précieuses marchandises. Cette condition ne convient point à *Zophala* Pays de l'Afrique qu'*Ortelius*, *Robbe*, & quelques autres prennent pour l'Ophir de l'Ecriture, puis qu'on n'y trouve point de Paons ni de Perroquets, & qu'il n'y a pas assez d'argent pour mériter, qu'on l'y aille chercher.

2. Ophir doit être un Pays, où l'on puisse aller plus surement & plus commodément d'un port du Golfe Arabique, que de la Mer Méditerranée, puis que la flote pour Ophir partoit d'*Ezjon-Geber*, qui est un Port du Golfe Arabique. Cette seconde condition renverse tout d'un coup toutes les Opinions qui cherchent *Ophir* dans quelques-unes des Isles de l'Amérique.

3. Il faut qu'Ophir soit un lieu où les Vaisseaux de *Salomon* pussent aller surement, dans un tems, où la Navigation étoit fort imparfaite,

& où, faute de la connoissance de la Boussole, on n'osoit jamais perdre la Terre de vûë; nouvelle raison qui nous empêche d'aller chercher Ophir dans l'Amérique, où l'on ne peut se rendre qu'en traversant une Mer très-vaste & très-dangereuse; pour ne pas dire que ce vaste Continent étoit alors inconnu; du moins ne peut-on point prouver qu'il ne le fût pas. La même raison empêche de chercher Ophir dans l'Isle de *Sumatra*, qui est une Isle trop éloignée, pour avoir pû y envoyer des Vaisseaux sans l'usage de la Boussole.

4. En quatrième lieu Ophir ne doit pas être un lieu trop près de la Judée; il faut qu'il en soit assez éloigné, pour qu'il fût nécessaire de trois ans de tems, pour y aller, pour y négocier & pour en revenir. Et il faut juger de tout cela, non par raport à ce qui se passe de notre tems, mais par raport au tems de *Salomon*. Ceux qui ont crû qu'Ophir étoit *Saphara* située sur le Golfe Arabique n'ont pas pris garde à cela.

Toutes ces conditions & la ressemblance du nom se trouvent dans

le Pays, qui est près de la Ville d'*Oupara*, *Soupara*, ou *Sophara*, & qu'on pourroit apeller la *Sophàrene*. *Ptolomée*, *Ammien Marcellin*, & *Arrien*, parlent de cette Ville, qui étoit dans la Presqu'île deça le Gange, sur son Rivage Occidental environ sous le 112. degré & demi de Longitude, & le 15. & demi de Latitude, près du lieu où est maintenant la célébre ville de *Goa*. L'Auteur n'a pas de peine d'apliquer toutes ses régles à son sentiment, & il n'est pas nécessaire que nous le suivions dans toutes ses preuves de son opinion. Nous remarquerons seulement, que, si on lui objecte qu'il ne faut pas trois ans pour aller de la Palestine à Goa, il répond que la Navigation n'étoit pas parvenuë alors à la perfection où elle est aujourd'hui; & qu'il faloit du tems pour faire l'échange des marchandises, pour radouber les Vaisseaux; ajoûtez à cela que l'Ecriture met souvent la partie d'une année pour l'année entiére. * Il y a des gens qui croyent que l'Ophir de l'Ecriture est l'Isle que nous appellons aujourd'hui

* Remarque de l'Auteur de ces Nouv.

d'hui *Ceylan*; mais Mr. *Reland* ne dit rien de cette opinion.

V. Il parle des *Dieux Cabires* dans sa cinquiême Dissertation. Il y a deux principales opinions sur ces Dieux. Les uns croyent qu'il n'y a que *Castor* & *Pollux*, les fils de *Jupiter*, qui soient honorez de ce nom, & s'apuyent tant du témoignage de plusieurs Savans Ecrivains; que de l'autorité des anciennes Inscriptions, sur lesquelles il n'y a que ces deux Divinitez, qui soient apellées *Cabires*. D'autres s'apuyant de l'autorité de *Mnasée*, dont le Scholiaste d'*Apollonius* nous a conservé les paroles, croyent que cette Epithéte convient à quatre Divinitez, à *Cerés*, qui est *la Terre*, à *Proserpine*, à *Pluton*, & à *Mercure*. Les Dieux *Cabires*, selon l'Etymologie, sont des *Dieux associez* ou *unis*. Ceux qui savent que *Castor* & *Pollux* sont Jumeaux, & qu'ils ne vont jamais separez l'un de l'autre, qu'ils ne soient porteurs de mauvaises nouvelles, voyent bien la raison de cette Epithéte. Mais par la même raison, les autres quatre Divinitez, que je viens de nommer, peuvent être apellées des *Dieux Cabires*, par-

ce qu'elles sont toutes quatre des Dieux des Enfers, qui ont soin conjointement des Morts, & forment une espéce de Colége séparé. Ainsi, selon Mr. *Reland* ils sont apellez *Kebirim*, comme qui diroit les Dieux de ceux qui sont ensevelis. Ces quatre Divinitez sont donc les véritables *Cabires*, *Castor* & *Pollux* n'ont été ainsi nommez que depuis.

On montre après cela comment ces quatre premiéres Divinitez ont soin des Morts. *Cerés*, qui est la *Terre*, reçoit leur corps dans son sein. *Pluton* & *Proserpine* sont les Dieux des Enfers, où les morts sont reçus, & *Mercure* n'est pas moins le Messager de ces Divinitez souterraines, que de celles qui habitent dans le Ciel. On sait que c'est lui qui méne & raméne les Ames des Morts.

Mais si l'Etymologie, que nous venons de raporter ne plaît pas, Mr. *Raland* en aporte une autre. Il croit que les *Cæbires* pourroient être ainsi apellez du mot Hébreu כבירים, les *Puissans*, en sorte que les *Dieux Cabires* seroient les *Dieux Puissans*.

VI. La

VI. La sixiéme Dissertation de notre Auteur ne nous arrêtera point, parce que nous ne saurions en faire d'Extrait sans raporter des mots Persans & Arabes, que peu de personnes entendroient. L'Auteur y raporte par ordre d'Alphabet quelques restes de l'ancienne Langue des Indes, où l'on voit beaucoup de conformité entre cette Langue, & celle des Perses, & des Arabes.

ARTICLE III.

La Vie *de* Pythagore, *ses* Symboles, *ses* Vers Dorez, *&* *la* Vie d'Hierocles. *Par Mr.* Dacier *Garde des Livres du Cabinet du Roi.* A Paris, chez Rigaud. 1706. grand in 12. Tom. I. pagg. 273. Tom. II. pagg. 431. sans les Tables. D'un caractére plus gros que celui de ces Nouvelles.

On s'est fort attaché depuis quelque tems à ramasser ce que les Anciens nous ont dit de *Pythagore*, de sa Philosophie, de ses Disciples

& de sa Secte. Nous avons indiqué dans ces Nouvelles quelques-uns des Ouvrages qu'on a faits sur cette matiére, & nous avons donné l'Extrait de quelques autres. On pourra voir les endroits, que nous citons à la marge *. Il ne faut pas croire cependant, que ceux qui ont precedé Mr. *Dacier* ayent épuisé la matiére. Car outre que ce Savant est fort versé dans tout ce qui concerne l'Antiquité, il en est d'ailleurs un grand Admirateur ; en sorte qu'on trouve presque toujours dans ses Ouvrages quelque chose à l'honneur des Anciens, qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Il a en particulier si bien mérité de *Pythagore*, que, si la doctrine de la Métempsychose étoit véritable, on pourroit croire, que l'Ame de cet ancien Philosophe est passée dans le Corps de Mr. *Dacier*. Du moins ne pouvons-nous douter que si *Pythagore* venoit dans le Monde il ne reçût Mr. *Dacier* au nombre de ces Disciples favorisez ausquels il ne cachoit aucun de ses

secrets;

* *Voyez les Nouvelles de Décembre* 1699. *pag.* 647. *Décembre* 1701. *pag.* 590. *Avril* 1702. *pag.* 409.

fécrets ; & cela pour le récompenser de la peine qu'il a prise de donner un sens favorable aux opinions les plus absurdes de cèt Ancien Philosophe.

I. APRÈS l'Épître Dédicatoire adressée au Roi de France, on trouve une assez longue Préface, où Mr. *Dacier* commence par aprendre au Public une chose, qui lui fera, sans doute, plus de plaisir, que tout son Ouvrage sur *Pythagore*. Il promet *de donner en peu de tems toutes les Vies de* Plutarque, *& ensuite les Morales tour à tour, avec les Dialogues* de Platon.

Voici ce qui a donné occasion à l'Ouvrage qu'il publie présentement. Après que le Roi de France eut fait un nouveau Réglement pour l'Académie des Médailles, chaque Membre de ce Corps s'empressa de choisir des travaux conformes à ses Etudes & à son génie. Mr. *Dacier*, qui est un de ces Membres, ne voulant pas perdre de vûë ses premiers desseins, a choisi deux Ouvrages, qui sont dans le même goût & de même caractére. Le premier, qui est celui qu'il donne à présent, est la vie de *Pythagore*, avec une explica-

 tion

tion de ses Symboles & de ses Vers dorez, & une Traduction des Commentaires d'*Hierocles*, où toute la doctrine de ce Philosophe est solidement expliquée. Le second, c'est la Traduction du *Manuel d'Epictete*, & des Commentaires Grecs de *Simplicius*, & un nouveau *Manuel* du même *Epictéte*, que Mr. *Dacier* a tiré des Dissertations d'*Arrien*, & qui, à ce qu'il nous dit, renferme des maximes très-nobles, très-instructives, & très-dignes d'être tirées de l'oubli où elles sont.

Après nous avoir rendu compte de ses occupations, Mr. *Dacier* donne le plan de son Ouvrage. Il ramasse aussi en peu de mots comme sous un seul point de vûë, les plus grans principes que *Pythagore* a reconnus & avoüez. Il a enseigné que Dieu étoit unique; S. *Justin* nous a conservé ses vers sur ce sujet, qui sont trop beaux, pour n'en mettre pas ici le sens en François. *Si quelcun dit, je suis Dieu, hors le seul Dieu véritable, il faut que ce Dieu, après avoir créé un Monde pareil à celui-ci, dise, voilà mon Ouvrage, & qu'il ne dise pas seulement, voilà mon Ouvrage, mais il faut en-*

core

eure qu'il habite & qu'il remplisse ce Monde qu'il aura créé; car c'est ce que le véritable Dieu a fait de celui-ci. Il a crû que Dieu avoit engendré un Fils semblable à lui; & les Payens ont nommé ce Fils *le Verbe* & *la Parole du Pére*, & ils ont reconnu que c'est ce *Verbe* ou cette *Parole du* Pére, qui a créé & arrangé l'Univers. Il a aplaudi à cette vérité, qu'il y a un Traité entre Dieu & sa Créature, Traité, qui n'est autre que la Religion naturelle. Il a enseigné, que, l'Homme étant libre, il s'attire volontairement tous ses maux, par le malheureux usage, qu'il fait de sa liberté, & par le refus opiniâtre de voir les biens, qui sont près de lui, & que Dieu a mis en son pouvoir. Il a sû accorder cette liberté de l'Homme avec la Providence de Dieu. De ces principes il a tiré des régles admirables pour les mœurs, en démontrant l'obligation indispensable d'être pieux, reconnoissant, charitable, désintéressé, fidelle, temperant, & juste, & de soumettre les passions de la cupidité aux lumiéres de la Raison, qui doit toujours tenir les rênes,

On

On seroit surpris de trouver tant de connoissances dans un Payen, si Mr. *Dacier* ne nous assûroit que *Pythagore* a tiré ces véritez de la Religion Judaïque. Ceux qui ne seront pas persuadez par les preuves qu'il en donne, croiront qu'il aide, peut-être, un peu à la lettre pour faire dire à son Philosophe un peu plus qu'il n'en a pensé.

Mr. *Dacier* ne veut pas que les Payens ayent vû l'unique moyen, que la Providence avoit préparé pour délivrer les hommes de la corruption & pour les racheter; mais étoit-il plus difficile de voir ce Mystére dans la Réligion des Juifs, ou dans les Ecrits de l'Ancien Testament, que d'y voir que Dieu a un Fils éternel par lequel il a fait le Monde? Pourquoi, si éclairez sur l'un de ces Mystéres, ont-ils été si aveugles sur l'autre? Mr. *Dacier* nous aprendra la raison de cette différence, quand il le jugera à propos.

II. La Vie de *Pythagore* suit immédiatement la Préface de notre Auteur. Il est vrai que *Diogéne Laërce*, *Jamblique*, & *Porphyre* ont entrepris d'écrire cette Vie; mais

ils

ils l'ont fait avec si peu d'ordre & de suite, &, qui pis est, avec si peu de choix, qu'on ne peut regarder ce qu'ils ont écrit que comme des Mémoires fort confus, fort indigestes, & mêlez de beaucoup de choses frivoles & puériles, indignes de ce Philosophe; & souvent contraires à ses sentimens. Ceux qui ont suivi ont encore pis fait, ils lui ont attribué des miracles ou plutôt des prestiges, plus capables de le faire passer pour Magicien, & pour Charlatan, que pour Philosophe. Mr. *Dacier* n'a eu garde de ternir la réputation de son Héros par de pareilles rêveries. Il a écarté tout ce qu'il n'a pû justifier; & il a justifié presque tout ce qu'il n'a pû rejetter. Nous ne le suivrons pas dans cette Vie, parce que ce n'est point notre méthode, & que nous avons déja parlé plus d'une fois de *Pythagore*; nous contentant de faire quelques remarques sur ce qui nous paroîtra de plus important.

* Tout le Monde sait que *Pythagore* est l'Auteur du nom de *Philosophe*; & qu'avant lui ceux à qui on

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

on a donné depuis ce nom s'apelloient *Sophes*; mais tout le Monde ne sait pas, qu'il ne faut point traduire ce mot par celui de *Sage*, & qu'il est plus à propos de le traduire par le nom de *Savant*: cela paroîtra assez par le récit que fait Mr. *Dacier* de ce qui se passa dans l'occasion où *Pythagore* prit ce nom de Philosophe; car il dit qu'il apelloit Philosophes ceux qui étudioient la Nature, & que l'Homme avoit été créé pour connoître & pour contempler: c'est ce qui fait l'homme savant; mais ce n'est pas proprement ce qui fait le Sage.

Il n'y a rien de si judicieux, que les Conseils qu'il donna aux Crotoniates, chez qui il alla s'établir. Mr. *Dacier* les a recueillis avec soin. Il ne désaprouve pas les cinq ans de silence, que ce Philosophe imposoit à ses Disciples, & qu'il réduisoit quelquefois à deux. Mais il y a des gens qui regardent cette Loi comme tyrannique, étant impossible que dans l'espace de cinq ans, il ne naisse diverses difficultez dans l'esprit d'un Disciple, sur lesquelles s'il n'interroge pas son Maître, il court risque de ne rien comprendre dans

tout

tout le reste des instructions, qu'on lui donnera.

Mr. *Dacier* paroît aprouver beaucoup la maniére d'enseigner de *Pythagore* par le moyen des *Symboles*. *Le Symbole*, dit-il, *a beaucoup de gravité & de force, & il tire de sa briéveté un aiguillon qui pique, & qui fait qu'on ne l'oublie pas facilement.* D'autres plus difficiles croiront que ce Philosophe auroit bien pû se passer d'enseigner des préceptes souvent très-triviaux, en des termes mystérieux, & qui donnent souvent la torture à l'esprit de Mr. *Dacier* son Admirateur. Par exemple ce fameux Symbole sur lequel on a fait des Livres entiers, *ne vous asseyez point sur le boisseau ou sur le Chœnix*, signifie, selon Mr. *Dacier*, qu'il faut travailler tous les jours pour gagner sa vie. Un précepte si trivial & si connu de tout le Monde, ne méritoit pas une envelope si mystérieuse. Autre exemple. *Pour aprendre qu'il ne faut pas exciter ceux qui sont déja irritez*, maxime qui n'est ignorée de personne, il défendoit *d'attirer le feu avec le glaive.*

Mais voici quelque chose de plus excellent. Si Mr. *Dacier* en est crû, *Pytha-*

Pythagore aprit ou dans les Livres de *Moyse* ou dans le commerce des Juifs le nom ineffable ou le *Jehovah* des Hébreux, qu'il traduisit en sa Langue par le nombre de *Quatre*, parce qu'il est composé de quatre Lettres. Une preuve de cette vérité, c'est qu'il donna la véritable explication de ce mot, telle qu'il l'avoit aprise & telle que nous l'a conservée dans les Vers dorez, *Lysis* l'Ami particulier, & le premier Disciple de ce Philosophe; car cet Auteur l'explique tout simplement en apellant le *Quaternaire*, *la source de la nature qui coule toujours*, ce qui n'est autre chose que l'explication du terme *Jehovah*, qui signifie proprement, selon l'interprétation de Mr. *Dacier*, *source de tout ce qui a reçu l'Etre*. Il ne croit point que *Pythagore* ait donné dans le Mystére des nombres, comme on l'en accuse, & qu'il ait enseigné qu'un *Quatre* a tout produit, par une vertu attachée à ce nombre. Ce furent les successeurs des premiers Disciples de ce Philosophe, qui donnérent dans ces visions. Ils n'y donnérent pas même tous.

En parlant de la Théologie de

Pytha-

Pythagore, Mr. *Dacier* nous aprend, *qu'il défendoit de mettre dans les Temples aucune figure de Dieu ni moulée, ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilége, que de représenter par des choses terrestres & périssables, ce qui est éternel & divin.* On prétend qu'il avoit puisé cette doctrine dans les Livres des Hébreux ; mais il me semble, qu'il n'est pas nécessaire de Révélation pour comprendre la justice de ce devoir.

Pythagore croyoit que Dieu récompensoit les bons & punissoit les méchans ; mais il enseignoit que les peines de l'autre Vie n'étoient pas éternelles. Il ne les regardoit que comme un châtiment, pour guérir les Ames, & pour les rendre dignes de retourner au lieu de leur origine, après qu'elles auroient recouvré leur premiére pureté. Comme l'opinion de ce Philosophe & des Egyptiens sur la Nature de l'Ame est ordinairement fort mal-entenduë ; & qu'elle sert à l'intelligence des Anciens, sur tout d'*Homére* & de *Virgile*, qui ont tous deux tenu la même doctrine, Mr. *Dacier* prend la peine de l'expliquer clairement. Il concevoit l'Ame de l'Homme de même nature

que celle de l'Univers, & que celle des Démons ou Héros, c'est-à-dire, des Anges; mais un peu moins parfaite. Il enseignoit que des restes de cette Ame Universelle, qui étoit un composé de la substance spirituelle, qu'il apelle *Entendement* & *Esprit*, & des quatre Elémens, c'est-à-dire, un composé du *même* & de l'*autre*, Dieu avoit formé toutes les Ames. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens. Car ces Peuples & les anciens Grecs imaginoient l'Ame, comme un composé d'Entendement & d'Ame créez ensemble. Ils apelloient *Ame* & *Char de l'Ame*, le corps délié & subtil dont l'Entendement étoit revêtu. Ils enseignoient que ce Corps subtil, ce Char étoit fourni par la Lune, & l'Entendement par le Soleil; ce que *Pythagore* exprima ensuite en ces termes, que l'*Ame étoit formée de l'Aether chaud & froid.* Ils concevoient que cette Ame venant animer le corps terrestre, se mouloit sur la forme de ce corps, comme la fonte prend la figure du moule où on la jette, & qu'elle remplit. Qu'après la mort, l'Ame entiére, c'est-à-dire, l'Entendement, & son Char subtil, s'envoloit

voloit au dessous de la Lune, que celle qui avoit mal vécu, restoit dans le gouffre apellé *Hécate & le Champ de Proserpine*, où elle soufroit les peines qu'elle avoit méritées pour ses péchez, & achevoit de se purger de toutes les impuretez qu'elle avoit contractées par son union avec le corps: & celle qui avoit bien vécu alloit au dessus de la Lune. Que là arrivoit une seconde mort, c'est-à-dire, la séparation de l'Entendement & de l'Ame ou du Char subtil. Que l'Entendement se réunissoit au Soleil, & l'Ame ou le Char subtil restoit au dessus de la Lune, où étoient placez les Champs Elysées, & qu'elle y conservoit la figure du Corps, qu'elle avoit animé; de sorte qu'elle étoit la véritable Image de ce Corps, c'est pourquoi les Grecs l'apelloient Idole & les Latins *Image*.

Pythagore suivoit cette même doctrine, excepté le dogme de la seconde mort, car il tenoit que ces deux Parties, l'Entendement & l'Ame étant nées ensemble étoient inséparables. Ces sentimens ne font pas honneur à *Pythagore*. Mr. *Dacier* ne fait pas difficulté de les apel-

let

lar une *Opinion extravagante*; mais il croit qu'une vérité mal entenduë a donné lieu à cette erreur. Cette vérité c'est ce qu'enseignoient les anciens Hébreux, qu'on pouvoit distinguer dans l'Homme, l'*Esprit*, l'*Ame*, & le *Corps*; *Mens*, *Animus*, & *Corpus*. On peut voir cette distinction dans l'Ecriture, * & même dans le Nouveau Testament. Voici des paroles de S. *Paul* †, qui sont formelles. *Que le Dieu de Paix vous sanctifie lui-même en toute maniére; afin que tout ce qui est en vous, l'Esprit, l'Ame & le Corps, se conservent sans tache, pour l'avénement de Nôtre Seigneur* Jesus-Christ.

A l'égard de la *Metempsychose*, c'est-à-dire, du passage de l'Ame en plusieurs corps, soit d'hommes, soit d'animaux; Mr. *Dacier* ne croit point que *Pythagore* ait enseigné cette doctrine. Cette opinion est plus ancienne que ce Philosophe, c'est un dogme des Egyptiens, que les Grecs s'étoient attribué fort injustement, mais on l'entend fort mal

* *Addition de l'Auteur de ces Nouv.*

† *I. Thessal. V. 23. Je me sers de la Version de Port-Royal.*

mal, si Mr. *Dacier* en est crû. Tout ce que *Pythagore* a enseigné sur ce sujet se doit entendre spirituellement. Il a voulu dire simplement, que comme l'homme peut se rendre semblable à Dieu par la vertu, il peut aussi se rendre semblable aux bêtes par le vice. Or il n'y a rien de plus naturel, que de donner à l'homme le nom de ce à quoi il ressemble le plus. Ainsi les Egyptiens, qui ne parloient que par énigmes, & qui expliquoient leurs pensées plutot par des figures, que par des mots, mettoient un *Serpent*, pour un homme malin & dangereux, un *pourceau*, pour un débauché, un *cerf*, pour un homme timide; & ils disoient qu'un homme étoit devenu *loup*, pour dire que c'étoit un homme injuste, & qu'il étoit devenu *chien*, pour dire qu'il étoit sans honnêteté & sans pudeur. Les Philosophes & les Poëtes ont pris ensuite ce sentiment trop à la lettre; mais ce n'est pas la faute de *Pythagore*, qui n'a jamais donné dans ces réveries; & une preuve de cela, c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans les Symboles, qui nous restent de lui, ni dans les pré-

ceptes, que son Disciple *Lysis* a recueillis, comme un précis de sa doctrine. Cependant les Philosophes, qui ont enseigné crûëment cette doctrine paroissent excusables à Mr. *Dacier*, parce qu'ils le faisoient à une bonne fin & par un mensonge pieux, pour effrayer les hommes & pour les empêcher de commettre de ces crimes, qui après la mort assujettissoïent à des pénitences si mortifiantes. *Timée* de Locrés, dans son Traité de l'Ame du Monde s'exprime en ces termes, *quand* les Ames *refusent de se rendre aux simples véritez, nous les guérissons par le mensonge. C'est pour cela que nous sommes réduits nécessairement à les menacer de suplices étranges, & à leur débiter, que les Ames passent en de nouveaux Corps; que l'Ame d'un poltron, par exemple, passe dans le corps d'une femme, &c.*

A l'égard de l'Ame des Bêtes, *Pythagore* a crû, qu'elle étoit une partie de l'Ame du Monde, une partie de la Matiére subtile, que Dieu avoit tirée de tous les Astres, c'est-à-dire, que l'Ame des Animaux étoit de même nature que l'Ame animale, ou le Char subtil

de

de l'Ame de l'homme. *C'est pourquoi il dit, que Dieu créa lui-même les Ames des hommes, & que les Animaux & tous les Etres sans raison, il les laissa faire à la Nature seule.*

Pour ce qui concerne les Abstinences de *Pythagore*, les sentimens sont fort partagez. Les uns prétendent, qu'il ne mangeoit de rien, qui eut eu vie. D'autres soutiennent qu'il mangeoit des chairs des victimes & de certains poissons, & c'est ce qui paroît le plus vrai-semblable à notre Auteur. *Pythagore* avoit imité les mœurs des Egyptiens, & les Egyptiens, à l'exemple des Hébreux, partageoient les Animaux en *mondes* & en *immondes*, & ne défendoient de manger que les derniers. On sait que ce Philosophe défendoit de s'abstenir des Féves, & cette défense a bien exercé ceux qui en ont voulu pénétrer le sens, & en rendre la raison. Il avoit pris cette défense des Egyptiens, qui tenoient les Féves pour un légume immonde, & qui croyoient d'ailleurs, de même qu'*Hippocrate*, qu'elles resserrent & causent des vens. Mais il paroît encore vraisemblable à Mr.

Dacier, que, ſous cette Ordonnance de s'abſtenir des Féves, il y avoit un ordre caché de ne ſe pas mêler des affaires civiles & de renoncer à toute impureté. Tous les Symboles de *Pythagore* avoient ce double ſens. Le ſens littéral regardoit la ſanté du corps, & le ſens myſtique la ſanté de l'Ame.

C'eſt une opinion fort commune que quand *Pythagore* eut démontré la Propoſition, qui eſt aujourd'hui la 47. du premier Livre d'*Euclide*, il en eut tant de joye, qu'il immola aux Muſes une Hecatombe. *Ciceron* raportant la même Hiſtoire, dit qu'il n'immola qu'un bœuf. Mais on ſait d'ailleurs que *Pythagore* n'offrit jamais de ſacrifice ſanglant; comment accorder tout cela? La ſolution de cette difficulté doit être tirée d'une Loi fort ancienne, qui permettoit d'offrir des Victimes faites par art, quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on ne pouvoit les offrir. C'eſt ainſi que *Porphyre* écrit, que *Pythagore* ofrit un bœuf en ſacrifice, non pas un bœuf vivant mais un bœuf fait de pâte: & *Athenée* raporte de même qu'*Empedocle* Diſciple de *Pythagore*, ayant

été

été couronné aux Jeux Olympiques, distribua à ceux qui étoient présens un Bœuf fait de myrrhe, d'encens, & de toutes sortes d'aromates.

L'Ecole de *Pythagore* subsista jusques vers la fin du Régne d'*Alexandre le Grand.* Vers ce tems-là l'Académie & le Lycée achevérent d'obscurcir & d'absorber la Secte Italique, qui s'étoit soûtenuë jusqu'alors avec éclat. Dans la suite des tems on ne laissa pas de voir des Disciples de *Pythagore*; mais ce n'étoit que des Particuliers, qui ne faisoient plus de corps & il n'y eut plus d'école publique.

II. Aprés la Vie de ce Philosophe, on trouve ici un Recueil de ses Symboles, plus ample que ceux qu'on a donnez auparavant, avec les Explications de Mr. *Dacier.* Il a suivi celles qu'en avoit déja donné *Lilius Giraldus*, lors qu'il lui a paru que ce Savant avoit pris l'esprit de *Pythagore*, & il l'a abandonné quand il lui a paru s'en éloigner. * La vérité est que la plûpart de ces Symboles sont si obscurs,

* Remarque de l'Auteur de ces Nouv.

qu'ils ouvrent un vaste champ à l'allégorie; & peu s'en faut qu'ils ne soient comme le son des cloches, ausquelles on fait dire ce qu'on veut. Tel est, par exemple, celui qui porte, qu'*il ne faut point rôtir ce qui est bouilli. Athenée* dit que c'est un Proverbe, qui étoit dans la bouche de tout le monde, & par lequel on vouloit faire entendre, que, quand on avoit ce qui suffisoit pour la santé, il ne faloit pas chercher d'autres ragoûts par délicatesse. Mr. *Dacier* dit, que ce qui est bouilli peut être regardé comme l'emblême de la bénignité & de la douceur; & ce qui est rôti comme l'emblême de la colére & de la sécheresse. *Pythagore* exhorte donc, selon lui, ses Disciples à ne prendre jamais en mauvaise part, ce qui est fait dans la simplicité & dans l'innocence, & à n'aigrir jamais les esprits.

Nous remarquerons en passant, sur le Symbole, qui ordonne *d'adorer assis*, que Mr. *Dacier* nous aprend, que du tems d'*Homére* & de *Pythagore* on ne savoit ce que c'étoit d'adorer à genoux. On adoroit ou debout ou assis. Je ne sai, si on pourroit bien prouver cela des Juifs.

III. La

III. La Vie d'*Hierocles* par Mr. *Dacier* suit l'explication des Symboles. Ou plûtôt c'est une Dissertation sur l'Auteur, qui a si bien expliqué les *Vers de Pythagore*, & qui porte le nom d'*Hierocles*. On a soupçonné jusques ici, que c'étoit le même *Hierocles*, qui avoit écrit contre les Chrétiens, & qui les avoit persécutez avec tant d'acharnement, que ses cruautez lui avoient mérité les faveurs de son Prince. Mais Mr. *Dacier* prétend prouver, que ce sont deux Auteurs différens. L'*Hierocles* ennemi des Chrétiens étoit de Bithynie, & exerçoit à Nicomedie l'office de Juge sous l'Empire de *Diocletien*. L'Empereur lui donna le Gouvernement d'Alexandrie, pour le récompenser des maux qu'il faisoit aux Chrétiens. Mais peu de tems après on trouve un *Hierocles* natif d'Hillarime, ville de Carie, qui après avoir fait quelque tems le métier d'Athléte, quitta le gymnase, pour s'apliquer à la Philosophie. Jusqu'ici ces deux *Hierocles* ont été confondus. *Vossius* a été dans cette erreur, & le savant *Pearson* après lui: mais on prétend faire voir qu'ils

ſont différens. On en verra les preuves dans nôtre Auteur.

Cèt *Hierocles* avoit fait pluſieurs Ouvrages, dont on nous donne la liſte. Nous avons encore un petit Traité, qui a pour tître *les Contes Plaiſans du Philoſophe Hierocles*. C'eſt un petit Recueil de quelques ſottiſes ou ſimplicitez dites par des gens fraîchement ſortis de l'Ecole, qui, dans tous les tems, ont paſſé pour plus ſimples & plus niais que les gens du Monde. En voici quelques-uns. Un Ecolier s'étant allé baigner pour la premiére fois, enfonça & penſa ſe noyer. Effrayé du péril qu'il avoit couru, il jura qu'il ne ſe mettroit plus dans l'eau, qu'il n'eût apris à nager.

Un autre voulant accoutumer ſon cheval à ne point manger, ne lui donna plus ni foin, ni avoine: & ſon cheval étant mort, enfin, il dit, *Que je ſuis malheureux! j'ai perdu mon Cheval dans le tems, qu'il avoit déja apris à ne plus manger.*

Un autre voulant voir s'il avoit bonne grace à dormir, ſe regardoit dans ſon miroir les yeux fermez.

Un autre voulant vendre ſa mai-
ſon,

son, en ôta une pierre, qu'il porta au marché pour montre. Un autre ayant une cruche d'excellent vin la cacheta. Son valet fit un trou par dessous & beuvoit le vin. Le Maître voyant son vin diminuer, quoi que le cachet fut entier, étoit surpris & n'en pouvoit deviner la cause. Quelcun lui dit, *mais prenez garde qu'on ne le tire par dessous. Eh! gros sot*, dit le Maître, *ce n'est pas par dessous qu'il manque, mais par dessus.*

Tout le reste est à peu près de même; & Mr. *Dacier* paroît surpris, qu'on aît pû attribuer au Philosophe *Hierocles* un Ouvrage si frivole & si peu digne d'un homme grave. Le Stile seul prouve qu'il est beaucoup plus moderne; puis qu'on y lit des termes que, ni le quatriême ni le cinquiême Siécles n'ont connus, & qui démentiroient bien les loüanges, que les Anciens ont données à la beauté de la Diction de ce Philosophe.

IV. On trouve après cela les Vers dorez de *Pythagore* & la Traduction de Mr. *Dacier* en prose & à côté. Nous avons une Traduction Arabe de ces Vers, dont notre Auteur avoue qu'il ne peut pas juger.

Mais la Traduction Latine, que *Jean Elichman* en a donnée le confirme dans la pensée où il étoit déja, que tous ces Traducteurs Orientaux sont plus capables d'obscurcir la Vérité par leurs imaginations & par leurs fables, que de l'éclaircir par la fidélité de leurs Versions. Celui-ci a gâté la plûpart des préceptes de *Pythagore*, & n'a rien compris dans sa Théologie. *Saumaise* en a relevé plusieurs fautes; mais il ne paroît pas à Mr. *Dacier* avoir été aussi heureux à les corriger. Dans les endroits les plus importans & les plus difficiles, il fait voir qu'il n'a entendu ni le Systême de *Pythagore*, ni l'explication, qu'en a donnée *Hierocles*. *Grotius* y est bien mieux entré que lui, & en a mieux senti la beauté & la force. Il savoit presque tout *Hierocles* par cœur, & personne ne s'en est servi plus heureusement. Il en a tiré des trésors, dont il a enrichi ses Ecrits, & sur tout ses Commentaires sur l'Ecriture Sainte.

V. Enfin, on trouve dans cèt Ouvrage les Commentaires d'*Hierocles* sur les Vers dorez de *Pythagore*, rétablis sur les Manuscrits, &

tra-

traduits en François avec des Remarques de Mr. *Dacier*, assez longues & fort instructives. Ce sont ces Commentaires traduits & les Remarques, qui composent le second Volume de tout l'Ouvrage. Mr. *Dacier* nous assure qu'on peut regarder ces Commentaires comme nouveaux, parce qu'ils paroissent dans sa Traduction, non seulement plus correcis, mais plus entiers. Jusques-ici le Texte étoit très-corrompu, & il ne faut pas s'étonner, que la Traduction Latine qu'en donna *Jean Courtier* sur la fin du seizième siécle soit si défectueuse. Le vice du Texte lui a fait faire beaucoup de fautes; mais il en a ajoûté beaucoup d'autres, parce qu'il n'entendoit pas finement le Grec, & qu'il ignoroit absolument cette ancienne Philosophie. Il y en avoit déja une Traduction Latine faite long-tems auparavant par *Jean Aurispa*, homme d'une grande érudition, grand Orateur, & grand Poëte. Mr. *Dacier* n'en a eu connoissance qu'après l'Edition de son Ouvrage, & lorsqu'on imprimoit sa Préface. Il juge qu'il ne lui a manqué, pour faire une bonne Traduction, ni le savoir,

ni l'esprit, ni le Stile; mais des Manuscrits plus correcls. M. *Dacier* a eu pour secours dans sa Traduction un Exemplaire de l'Edition de *Jean Courtier* enrichi à la marge de quantité de belles corrections écrites par une main inconnuë, mais savante. Ce sont des diverses Leçons tirées des meilleurs Manuscrits. Mr. *Salviani*, Professeur en Grec à Florence, a pris la peine d'extraire lui-même & d'envoyer à notre Auteur toutes les différentes Leçons d'un excellent Manuscrit d'*Hierocles*, qui se trouve dans la Bibliothéque de S. *Laurent*. Ce Manuscrit en confirmant la plûpart des corrections de la marge de l'Exemplaire de Paris, en a fourni quantité d'autres très-nécessaires & très-importantes, & a supléé même souvent des mots & des lignes entiéres, qui manquoient visiblement. On peut voir la plûpart de ces Corrections dans les Remarques de Mr. *Dacier*. Pour moi je soupçonne, qu'elles pourroient bien n'avoir pas été toutes puisées dans les Manuscrits; il y en a qui paroissent être des conjectures de quelque habile homme, pour se tirer d'un endroit

qu'il n'entendoit point, ſoit que cèt endroit fut véritablement corrompu, ſoit qu'il ne le fut point. La raiſon que j'en ai, c'eſt qu'on ne voit point, comment tous ces changemens auroient pû être produits par la ſimple ignorance, ou par la ſeule négligence des Copiſtes. Ce n'eſt là qu'une conjecture, que j'abandonne au jugement de Mr. *Dacier*, infiniment plus capable, que je ne le ſuis, de prononcer ſur ces ſortes de choſes, & ſur un très-grand nombre d'autres.

A l'égard des Commentaires d'*Hierocles*; il faut lui rendre la juſtice qu'il mérite. Il y a beaucoup de très-belles & très-excellentes maximes. Comme il n'a fleuri que dans le quatriême ou cinquiême ſiécle, Mr. *Dacier* ne doute pas, *que la Religion Chrétienne ne lui aït aidé à déveloper beaucoup de dogmes de* Pythagore, *qui n'avoient pas été ſi bien éclaircis avant lui*; * ou, peut-être, à trouver dans les Ecrits & dans la doctrine de cèt ancien Philoſophe des véritez auſquelles il ne penſa jamais. Ce n'eſt pourtant pas la

 penſée

* *Ces paroles ſont une addition de l'Auteur de ces Nouvelles.*

pensée de Mr. *Dacier. Il ne faut pas s'imaginer*, dit-il, qu'Hierocles *ait changé le Systême de* Pythagore, *pour le raprocher de la Religion Chrétienne & pour le rendre plus beau. Il n'a fait que tirer de cette sainte Religion le véritable esprit du dogme, que ce Philosophe avoit puisé dans les Livres & dans les Traditions des Juifs. Par exemple, dans ce qu'*Hierocles *dit des Fils de Dieu, qu'ils sont les images du Pére & les images incorruptibles, il a sans doute emprunté de notre Religion, les traits dont elle désigne notre Seigneur, qui est la véritable image du Pére, & qui n'a point connu le péché: mais le fond du dogme est entiérement dans* Pythagore, *puis que* Timée & Platon *l'avoient pris de lui.*

Il faut pourtant avoüer, qu'il y a dans *Hierocles* de certaines choses qu'on prendroit pour de mystiques Galimatias, sans les favorables explications, que lui prête Mr. *Dacier*. Il a même fallu, qu'il inventât de certains mots, qui ne sont point en usage en François, pour exprimer le sens de l'Original. Tel est celui d'*intimité*, par exemple. Voici ce que dit *Hierocles*, des *Etres moyens*, qu'il

qu'il apelle *Herois pleins de bonté & de lumiére*, selon la Traduction de Mr. *Dacier*. Ce sont des Etres *qui pensent toujours à leur Créateur, & qui sont tout éclatans de la Lumiére, qui rejaillit de la felicité, dont ils joüissent en lui, non pas pourtant toujours de la même maniére, & sans aucun changement; car étant unis à Dieu comme moyens, & ayant reçu la grace d'être toujours tournez vers lui, sans pouvoir s'en détourner, ils marchent toujours autour de ce premier Etre; mais avec des efforts, qui ne sont pas toujours égaux, & par la pleine connoissance, qu'ils ont d'eux-mêmes, ils séparent & réünissent l'intimité immuable, que les premiers Etres ont avec Dieu, en faisant de la fin de l'intimité de ces Etres, le commencement de leur initiation.* Mr. *Dacier* avoüe qu'il a été long-tems convaincu qu'il n'entendoit point ce passage, qui est, selon lui, un des plus difficiles qu'il y aît dans tous les Livres des Philosophes. Enfin, dans un moment plus heureux, il lui a semblé qu'un rayon de lumiére avoit dissipé toutes ces ténébres. On verra dans sa Note le sens qu'il donne à ce

ce passage; elle est trop longue pour être raportée ici.

Ce qu'*Hierocles* remarque sur le nombre *quaternaire* est, peut-être, un peu plus clair, mais, en récompense, il est, peut-être, moins solide. Aussi Mr. *Dacier* abandonne-t-il ici le Commentateur de *Pythagore*. Peut-être auroit-il aussi bien fait de l'abandonner sur ce qu'il dit de la vertu des noms, que les premiers hommes ont imposez aux choses; car il seroit bien difficile de prouver que ces noms représentassent bien la nature des choses ausquelles ils ont été donnez.

ARTICLE IV.

REMARKS *on* SEVERAL PARTS *of Italy*, *&c. in the Years* 1701. 1702. 1703. C'est-à-dire, *Remarques sur divers lieux d'Italie, faites dans les Années* 1701. 1702. 1703. A Londres, chez Jacob Tonson. 1705. in 8. pagg. 534. gros caractére.

CE Livre a tout ce qu'il faut pour se faire lire avec plaisir. Il est parfai-

parfaitement bien imprimé; & c'est pourtant là le moindre de ses avantages. Ceux qui se piquent de savoir la délicatesse de la Langue Angloise disent qu'il est très-bien écrit, & que les vers Anglois qui servent de Traduction à divers passages des Anciens Poëtes Latins, citez par Mr. *Addison* Auteur de ce Livre, répondent à la réputation qu'il s'est aquise, * d'être un des meilleurs Poëtes, qu'ait aujourd'hui l'Angleterre. Il semble que tant de Voyages d'Italie qu'on a publiez, & dont on peut composer des Bibliothéques entiéres, n'ayent rien laissé à dire à ceux qui voudroient écrire désormais sur le même sujet. Mais Mr. *Addison* n'est pas de ces Voyageurs ordinaires, qui ayant peu de goût, & des lumiéres fort communes, ramassent également les bonnes & les mauvaises choses, & donnent souvent pour très-rares des remarques très-triviales. On peut assurer le Lecteur

* *Il a fait un Poëme sur la Bataille d'Hochstet, & quelques autres Piéces très-estimées. Il y a aussi de ses piéces Latines dans les Recueils qu'on a imprimez en Angleterre.*

Lecteur qu'il verra ici bien des choses, que les Voyageurs précédens n'ont pas remarquées, ou qu'ils n'ont pas aprofondies. L'Auteur s'est attaché particuliérement à comparer les endroits qu'il a vûs avec les Descriptions, que les Anciens en ont faites, tant pour expliquer ce qu'ils en ont dit, que pour faire remarquer les changemens que les tems y ont aportez. Il fait aussi des remarques très-curieuses sur la nature du Gouvernement des divers Etats qu'il a vûs, & allégue les raisons du bonheur ou du malheur des peuples, qui sont sujets à ces Gouvernemens. Il a aussi eu la curiosité de suivre des routes particuliéres, pour voir des endroits, que le commun des Voyageurs ne visite point. Car il faut remarquer, que tous ceux qui vont en Italie ont, ce semble, la même Etiquette, & qu'ils suivent presque tous exactement la même route, se suivant les uns les autres comme des moutons. C'est aparemment la commodité des voitures, qui est cause de cette coutume. On y peut joindre le préjugé où l'on est, qu'il n'y a rien à voir dans les lieux, que ceux qui nous ont

ont précédez n'ont pas eu la curiosité de visiter.

Mr. *Addison* se rendit par Mer de Marseille à Génes. On parle fort des Palais de cette Ville * *Superbe.* Notre Auteur croit qu'ils seroient plus beaux, si on avoit pris moins de soin de les peindre en dehors. Ces Colonnes de divers Ordres peintes sur le frontispice de ces Palais sont moins un ornement, qu'une marque qu'il leur manque de véritables colonnes de marbre, dont ces Colonnes peintes ne sont que des représentations. Du reste, les Maisons des particuliers de Gênes sont beaucoup plus magnifiques, que les Edifices, qui apartiennent au Public. On chercheroit en vain des Antiquitez dans cette Ville, quelque ancienne qu'elle soit. On vous y montre pour toute antique, un Eperon d'un ancien Navire, qui est pendu sur la porte de l'Arsenal. Il n'a pas plus d'un pié de long & est tout de fer.

Mr. *Addison* croit que la République de Génes eût fait prudemment,

* *C'est l'Epithéte qu'on donne à la Ville de Gênes.*

ment, si, imitant l'exemple de Venise, elle n'eut pas permis à ses Nobles d'acheter des Maisons & des Domaines sur les Terres d'un Prince Etranger. Aujourd'hui les plus grans Seigneurs de Gênes sont en partie sujets à la Monarchie d'Espagne, par les Terres qu'ils possédent dans le Royaume de Naples. Les Espagnols les taxent fort haut toutes les fois qu'ils ont besoin d'argent, ce qui leur arrive souvent; & ils savent si bien qu'il fait bon puiser dans la bourse des Gênois, qu'ils ne permettent pas à un Néapolitain d'acheter la Possession d'un Gênois. Si celui-ci la veut vendre, il faut que ce soit à un de ses Compatriotes.

Depuis le bombardement fait par les François, les Gênois ont construit quelques Ouvrages pour n'être pas exposez au même accident; mais M. *Addison* croit qu'ils ne sont pas tout-à-fait hors d'insulte. Ils entretiennent d'ordinaire six Galéres pour leur sureté, ils voulurent il y a quelque tems y en ajouter quatre nouvelles; mais le Roi de France leur ordonna de les suprimer, faisant dire en même tems à la République,

blique, qu'il savoit très-bien le nombre dont elle avoit besoin.

De Gênes nôtre Auteur se rendit à Milan. Il vit Pavie, qui est aujourd'hui une très-pauvre Ville. Il y a des Moines de S. *Augustin*, qui prétendent avoir déterré le corps de l'Evêque d'Hippone, qui a donné le nom à leur Ordre; mais les Chanoines Réguliers de la même Ville soûtiennent qu'ils se trompent. Le Pape n'a pas encore prononcé sur ce différent.

L'Auteur vit à Milan le Corps de S. *Charles Borromée.* Il avoue que s'il faloit canoniser quelcun, ce Prélat mériteroit plutot cèt honneur, à cause de ses charitez, & du bien qu'il a fait à ses Paroissiens, que ne l'ont mérité à tant d'autres la retraite absoluë de certains mélancoliques, le zéle cruel contre les hérésies, certaines visions chimériques, ou certaines pénitences bizarres, qui sont les qualitez ordinaires, qui font obtenir des Lettres de Canonisation à Rome. Il remarque à cette occasion, que le Pape ne canonise d'ordinaire personne, que cinquante ans après sa mort, afin que tous les contemporains, qui pourroient contredire

dire les miracles qu'on attribuë au prétendu Saint, ou découvrir quelques-uns de ses défauts, étant morts, rien n'empêche de lui donner une place dans le Ciel.

En parlant des inclinations des Italiens, il dit qu'ils ont presque tous quelque raison de haïr le Roi de France. Ils aimeroient beaucoup mieux, que le Duché de Milan & le Royaume de Naples vinssent en la puissance des Allemans, qu'en celle des François. Il peut y avoir des particuliers, sur tout parmi la Noblesse & les personnes du premier rang, qui ont d'autres sentimens; mais ce n'est pas chez ces sortes de gens qu'il faut chercher des vûës conformes à l'intérêt public. Ils sont presque toujours conduits par quelque passion particuliére; mais le corps du peuple a d'ordinaire des vûës saines & désintéressées, qui n'ont pour but que le bien public. C'est la réflexion de notre Auteur.

Il assure que les François surpassent autant les Italiens dans la beauté de leurs Jardins, que les Italiens surpassent les François dans la magnificence de leurs Palais. Il avouë pour-

pourtant que les François ont emprunté des Italiens les premiers Plans de leurs Jardins; & que s'ils les surpassent aujourd'hui, on doit plutot l'attribuer à leurs richesses qu'à l'excellence de leur goût.

On vend à Padouë la Vie de S. *Antoine* de Padouë, que le Peuple lit avec beaucoup de dévotion. Il y a un Sermon Italien que ce Saint fit aux Poissons, & qui mérite d'être lû. L'Auteur le raporte tout entier.

La Ville de Venise est par sa situation la plus forte Ville de l'Europe; elle a même cèt avantage sur Amsterdam, que les eaux qui l'environnent ne se gelant jamais, elle n'est pas plus exposée à une surprise l'hiver que l'été. Il semble qu'elle ne puisse être prise que par famine; elle a même une ressource contre ce mal, dans cette grande abondance de poisson, que produit la Mer qui l'environne, & que l'on peut pêcher au milieu même de la Ville. Des Voyageurs ont écrit, que la Mer se retiroit peu-à-peu de Venise, & qu'il pourroit bien lui arriver ce qui est arrivé à Ravenne, qui étoit autrefois un fameux Port

de

de Mer, & qui en eſt aujourd'hui aſſez éloignée : mais le fameux Pére *Coronelli* a aſſuré notre Auteur, que la Mer monte autant vers le rivage qu'elle aît jamais fait. Il avoua pourtant que la grande quantité de Limon & d'autres ſaletez, que l'eau charrie, ſeroit capable de combler les Lagunes, dans leſquelles Veniſe eſt conſtruite, ſi on n'avoit ſoin de l'ôter.

L'Auteur raporte les raiſons qui ont cauſé la décadence du négoce à Veniſe. Les Venitiens qui y ſont fort ſenſibles, voudroient bien trouver le moyen de le rétablir. Ils auroient envie, peut-être, de faire de leur Ville un Port franc, comme l'eſt celui de Livourne, Ville, dont ils regardent la proſpérité avec beaucoup de jalouſie ; mais l'Auteur croit, que l'argent du Grand Duc a empêché qu'on ne prit dans le Conſeil de Veniſe un deſſein, qui ſeroit ſi préjudiciable à Livourne. Il croit que cette République a mal fait de penſer à s'agrandir du côté de la Terre-Ferme ; parce que cela n'a ſervi qu'à lui attirer la jalouſie de ſes Voiſins. Il fait pluſieurs autres Remarques curieuſes ſur ſon Gouvernement.

nement. Le Senat Venitien passe pour le plus sage Conseil qu'il y ait dans l'Univers. Cependant les moyens qu'il employe pour le bien de la République ne paroissent guéres honnêtes. Ils consistent à entretenir la Noblesse dans la fainéantise & dans le luxe, à favoriser l'ignorance & la licence du Clergé, à fomenter des factions éternelles parmi le commun Peuple; à conniver aux vices & aux débauches des Couvens; à faire naître des divisions parmi les Nobles de Terre-Ferme; à faire afront à un honnête homme, & à tout faire, en un mot, pour *l'intérêt* du Public.

En allant de Ravenne à Rimini, Mr. *Addison* passa le fameux Rubicon. Il nous dit, que ce n'est pas une riviére aussi méprisable, qu'on la fait d'ordinaire. *Lucain* * nous aprend que lors que *Jules César* la passa, elle étoit considérablement grossie par les neiges. On l'apelle présentement *Pisatello*.

Notre Auteur nous donne une très-agréable Description de la petite République de S. *Marin*, dont les

O Voya-

* *Livre I.* Fonte cadit modico &c.

Voyageurs ne parlent pas, ou ne parlent qu'en passant, la jugeant indigne de leur curiosité. La Ville de *S. Marin* est bâtie sur une haute montagne escarpée, qu'un Hermite, qui lui a donné son nom, avoit choisie pour le lieu de sa retraite. Elle subsiste depuis quatorze cens ans, pendant que tous les autres Etats d'Italie ont souvent changé de Maître & de forme de Gouvernement. Son Histoire ne contient que deux ou trois faits remarquables. Les premiers Magistrats, sont deux Capitaines, qui ont à peu près le même pouvoir, que les Consuls avoient à Rome, mais qu'on change tous les six mois. On ne peut pas posséder cette Charge deux fois successivement; mais on y peut revenir après quelque intervale. On montre un Livre Latin imprimé *in folio*, qui contient les Statuts de la Ville, & qui porte entr'autres, que lors qu'on envera un Ambassadeur quelque part, il aura du trésor la valeur de douze sols par jour. Il est étonnant de voir une montagne sauvage habitée d'un nombre infini de peuples, pendant que la Campagne de Rome dans le même Pays est presque dé-

serte;

ferte; cette difference vient de la douceur ou de la dureté du Gouvernement.

L'Auteur en parlant de Lorette, dit que plusieurs se sont étonnez que les Turcs n'ayent jamais formé le dessein d'enlever tous les Trésors, que la crédulité des Peuples a amassez dans cette Ville. Mais il répond qu'il n'est pas vrai que les Turcs n'y ayent jamais pensé; ils l'ont entrepris, sans y pouvoir réüssir. D'ailleurs les Venitiens ont trop l'œil aujourd'hui sur leur conduite, pour leur permettre d'entrer dans leur Golfe. Un Prince Chrétien pourroit assez aisément s'emparer de ces Trésors, sur tout s'il envoyoit dans la Ville des personnes habillées en Pélerins, qui le favorisassent. Comme il seroit beaucoup moins suspect que le Turc, on ne soupçonneroit pas si facilement les Vaisseaux qu'il pourroit envoyer de ce côté-là.

Notre Auteur croit que l'Histoire de la Maison de Lorette est forgée sur le modelle de la petite Cabane de *Romulus*, gardée sur le Capitole, & qu'on reparoit de tems en tems, à mesure qu'elle tomboit en ruine.

Dans son voyage de Rome à Na-

ples. Mr. *Addison* ne put s'empêcher d'admirer la beauté du Pays & l'extrême pauvreté de ses Habitans, qui ne sont pas d'ailleurs en fort grand nombre. Cette pauvreté & cette solitude se font encore plus remarquer sur les Terres du Pape, que par tout ailleurs, quoi qu'il semble, que ce dût être le contraire. Ces Etats, dit l'Auteur, sont presque toujours gouvernez par un Prince savant & vertueux, qui a de l'âge & de l'expérience, qui n'est jamais embarrassé de femmes, d'enfans, ni de maîtresses. Ajoûtez que sa **prétenduë* sainteté l'oblige à s'attacher plus particuliérement à procurer le bonheur de ses Sujets. Il gouverne seul & indépendemment de toute autre personne, ce qui rend son Gouvernement moins sujet aux factions, qui déchirent souvent les Etats. Comme ses Sujets ont plus de vénération pour sa personne, que n'en ont les autres peuples pour leurs Souverains, parce qu'ils le regardent comme le Vicaire de *Jesus-Christ*, ils sont plus soumis à tous ses ordres. Son Pays est fort fertile,
&

* *C'est ainsi que parle l'Auteur.*

& a de très-bons ports & ſur la Mer Adriatique & ſur la Méditerranée. D'ailleurs le Pape tire de fort groſſes ſommes de tous les Pays, qui le regardent comme le Chef de l'Egliſe. Enfin il n'y a point de Pays où la curioſité ou les affaires attirent tant de gens, & où tant d'autres ſoient obligez de faire leur ſéjour; & qui ait joui d'une ſi longue paix depuis tant d'années.

Mr. *Addiſon* attribuë en partie la miſere & le petit nombre des Sujets du Pape au Gouvernement deſpotique qu'il exerce ſur eux; mais ſur tout au génie de la Religion Romaine. Un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre Sexe fait vœu de célibat, & l'Inquiſition empêche, que ce nombre ne ſe rempliſſe par des étrangers, qui viendroient habiter dans le Pays. Tant de Moines mendians font non ſeulement un poids inutile à la Terre, ce ſont même comme des Frélons dangereux, qui conſument le travail des autres, & s'emparent de toutes les charitez qu'on pourroit faire aux malades & aux pauvres. Ajoûtez à cela ces richeſſes immenſes, qui demeurent inutiles dans les Couvens & dans les

Eglises ; toutes ces Fêtes durant lesquelles c'est un crime que de travailler. Quand à tous ces inconveniens, se joint celui d'un Pape avare, qui veut profiter du tems & enrichir sa Famille, on ne doit pas être surpris si le peuple est apauvri, & si son nombre diminuë.

Mr. *Addison* eut la curiosité, étant à Naples, d'assister au miracle qui se fait dans le sang de *S. Janvier*, qui devient liquide, lors qu'on en aproche la tête de ce Saint. Il est si éloigné de croire que ce soit un véritable miracle, qu'il juge que c'est une des plus grossieres impostures, qu'il ait vûes de sa vie. Il croit encore ce miracle imité d'un dont les Payens se vantoient, & qu'*Horace* * décrit en ces termes.

Dehinc Gnatia lymphis
Iratis exstructa dedit risusque jocosque,
Dum flammâ sine, thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit : credat Judæus Apella,
Non ego.

C'est-

* *Liv. I Satyr. V.*

C'eſt-à-dire, ſelon la verſion de Mr. *Dacier*, *de là nous arrivâmes à Gnatia, dont les Habitans, qui ſont preſque tous fous, penſérent nous faire mourir de rire, en voulant nous perſuader que l'encens, qu'ils mettent ſur le ſeuil de leur Temple, s'enflamme de lui-même ſans feu. Qu'ils aillent débiter ces ſots contes aux Juifs, peuple crédule, & non pas à moi.*

Notre Auteur fait là-deſſus une réflexion. Il remarque qu'à Naples il y a un grand nombre de cérémonies ſuperſtitieuſes, qui ne ſe pratiquent pas en France. La raiſon qu'il en donne, c'eſt que la Réformation qui s'étoit établie en France avoit eu quelque influence ſécréte ſur le culte de ceux de l'Egliſe Romaine de ce Royaume. Les peuples ſont revenus de leur ignorance & de leurs ſuperſtitions à proportion du commerce qu'ils ont eu avec les Proteſtans. On voit ici pluſieurs remarques très-judicieuſes ſur la méthode dont ſe ſervent les Eſpagnols, pour retenir les Néapolitains dans leur devoir. Mais on ne peut pas tout rapporter dans un Extrait. Nous nous contenterons de dire, que quoi qu'il

n'y ait point de Ville en Europe, qui soit chargée de tant d'impots que la Ville de Naples, il n'y en a pourtant aucune dont le Souverain tire moins d'avantage; parce que tous ces impots sont engagez à des particuliers, pour de l'argent qu'ils ont fourni à la Couronne d'Espagne. On trouvera ici un long Chapitre sur les Antiquitez & sur les curiositez naturelles du Royaume de Naples. L'Auteur a examiné avec soin les merveilles de la fameuse Grotte du Chien, & en allégue des raisons Physiques accompagnées d'expériences, qu'il a faites lui-même, & qui ne déplairront pas aux Philosophes. Il avouë que l'idée qu'il s'étoit faite du Mont Vesuve ne répondoit point du tout à l'original qu'il s'étoit voulu représenter. C'est ce qui l'oblige à nous en donner une Description fort exacte. On trouve sur la surface de la Mer qui environne cette Montagne, une espêce d'huile odoriferante, qui est un excellent parfum, & qu'on vend extrémement cher.

Mr. *Addison* n'oublie pas de remarquer que les Néapolitains sont fort soigneux de ramasser de la neige

durant l'hiver, pour boire frais pendant l'été. Ils regardent ce plaisir comme si essentiel à la vie, que si la neige venoit à manquer l'été, on auroit plus à apréhender une sédition à Naples, qu'elle ne seroit à craindre dans quelque autre ville de l'Europe, s'il y avoit faute de pain.

Après la Description du Royaume de Naples, on trouve ici celle de l'Isle de Caprée & de la plûpart des autres, qu'on trouve sur la Côte en allant par Mer de Naples à Rome. Cette partie du Voyage de Mr. *Addison* est d'autant plus curieuse, qu'il y a peu de Voyageurs, qui ayent suivi cette route, en retournant à Rome.

On trouve plusieurs Médailles dans l'Isle de Caprée, & sur tout de celles qu'on nomme *Spintriæ*, & qui ont immortalisé les infames voluptez de *Tibére*. Mr. *Addison* ne connoît aucun Auteur qui aît écrit sur ce sujet. On pourra voir dans son Livre ce qu'il en pense. Nous nous contenterons de remarquer, qu'il soutient avec plusieurs autres Savans, qu'on ne trouve point de railleries sur les Médailles anciennes; &

que, par conséquent il ne croit pas que ces *Spintriæ* ayent été faites pour se moquer de *Tibère*. Une autre raison qui établit son sentiment, c'est qu'on les trouve dans le lieu même qui étoit la Scéne de ses débauches.

En parlant de Nettuno, notre Auteur remarque, que le dessein, qu'eut le dernier Pape, d'en faire un port, lui fut suggeré par le Grand Duc, qui craignoit que le Pape ne fit un port franc de Civita-Vecchia, ce qui auroit porté du préjudice à Livourne. Il amusa le S. Pére d'un projet chimérique, de peur qu'il n'en formât un autre, qui auroit pû facilement réüssir.

Mr. *Addison* s'étend beaucoup sur les Antiquitez de Rome, & il les accompagne d'un grand nombre de réflexions judicieuses & curieuses. Il nous aprend, par exemple, qu'il y a cette diférence entre les Edifices & autres Ouvrages publics faits du tems de la République, & ceux qui ont été construits par l'ordre des Empereurs, que les premiers tendoient tous à l'avantage du Public: les derniers n'étoient que pour l'Ostenta-

tentation & le Luxe. * On peut remarquer la même différence entre les Edifices publics de Hollande, & les Edifices & autres bâtimens magnifiques qu'on voit en France. En Hollande tout ce qui est construit par le Magistrat tend à l'avantage des Sujets, chemins publics, ponts, digues, maisons pour les pauvres, pour les orphelins, pour les malades. Ce qu'il y a de moins beau à voir d'ordinaire dans toutes les villes, si on en excepte Amsterdam, c'est le lieu où s'assemble le Magistrat. Il est commode, mais il n'est point magnifique. En France, tout ce qui regarde l'utilité publique, sur tout dans les Provinces éloignées de la Cour, tombe en ruine. On le connoît, au mauvais état où on le trouve. Tous les soins du Souverain tendent principalement à embellir les Maisons Royales, à avoir des peintures & des Statuës curieuses; à forcer la nature, pour faire des jets d'eau, là où il n'y avoit point d'eau naturellement, &c.

Notre Auteur fait voir par divers exemples, que les Statuës, les mar-

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

bres, & les autres morceaux d'Antiquité ſervent beaucoup, non ſeulement à expliquer divers endroits des Anciens Poëtes; mais auſſi à en faire voir la beauté. En voici un exemple remarquable. On lit ces paroles dans la premiére Satyre de *Juvenal*,

Cùm pars Niliacæ Plebis, cùm Verna Canopi
Criſpinus, Tyrias humero revocante lacernas
Ventilet æſtivum digitis ſudantibus aurum,
Nec ſufferre queat majoris pondera gemmæ;
Difficile eſt Satyram non ſcribere.

C'eſt-à-dire, ſelon la Verſion du P. *Tarteron*; *Quand on voit un* Criſpin *cèt Egyptien, ce vil Eſclave de Canôpe, rejetter avec fierté ſon manteau de pourpre ſur l'épaule, & faire briller à ſes doigts tous dégoûtans de ſueur de petits anneaux d'or (car il eſt trop délicat pour porter en été ſes groſſes bagues enrichies de Diamans) franchement, il eſt difficile de ne pas faire une Satyre.*

L'Hyperbole de *Juvenal* paroît bien

bien forte. Il semble qu'il faudroit porter la délicatesse jusqu'à l'excès & même jusqu'à la folie, que de quitter des bagues pendant l'été, pour être trop pesantes, & de peur d'avoir trop chaud. Mais ce seroit juger des choses par les bagues de notre tems. Notre Auteur en a vû de si pesantes & dont les pierres étoient si grosses, qu'elles devoient effectivement peser pendant l'été dans un climat aussi chaud, que l'est celui de Rome: voilà l'Hyperbole de *Juvenal* réduite à des termes fort raisonnables. Après cette remarque, elle ne paroîtra plus outrée. Ce n'est pas d'ailleurs une des plus curieuses de l'Auteur; mais c'est une de celles qu'on pouvoit exprimer en moins de termes. C'est aussi la seule raison pourquoi elle est placée ici. On en pourra voir une assez curieuse sur les masques des Anciens à la pag. 324. Elle servira à confirmer, &, peut-être, aussi à corriger en partie ce que la Savante Madame *Dacier* en a dit, dans la Préface qu'elle a mise au devant de sa belle Traduction & de ses excellentes notes sur *Térence*.

Quoi qu'on ait déja déterré une

infinité d'Antiquitez à Rome, on n'est pourtant pas à la fin de ses découvertes; on peut dire que le Terrain où cette Ville est située en est un fonds inépuisable. Le Mont Palatin, par exemple, en doit être tout rempli. On n'y a pourtant point encore fouillé. On croit de même que le Tibre renferme dans son lit un fonds inestimable de richesses. On assure que les Juifs ont offert au Pape, de creuser ce Lit, & d'empêcher, par ce moyen, que ce fleuve ne déborde; pourvû qu'on veuille leur donner tout ce qu'ils trouveront en creusant.

Ce qu'il y a de plus remarquable sur la fameuse *Colonne Antonine*, c'est la figure de *Jupiter Pluvius*, qui est un monument de la manière merveilleuse, dont l'Armée de *Marc Aurele* fut délivrée en même tems & des Ennemis qui la pressoient, & de la soif ardente, qui étoit sur le point de la faire périr. L'Auteur a vû une Médaille, qu'on croit avoir été frapée pour immortaliser cèt événement.

De tous les Arcs de Triomphe qu'on voit à Rome, il n'y en a point de plus illustre, que celui de *Constantin*

tantin. L'Auteur examina, s'il n'y trouveroit point de marques de cette prétenduë aparition merveilleuse, qui lui fit, dit-on, embrasser le Christianisme: mais il n'y en aperçut aucune. Il y a pourtant deux mots dans l'Inscription qu'on pourroit, peut-être, raporter à cette Vision. Il y est dit que l'Empereur a triomphé du Tyran & de sa Faction, *instinctu Divinitatis*, par *l'inspiration Divine.* Mais la conséquence ne seroit pas bien évidente. Il n'y a point de Statuë de cet Empereur à Rome avec une Croix.

Mr. *Addison* finit ses Remarques sur la Ville de Rome par une Lettre écrite par *Henri VIII.* Roi d'Angleterre à la fameuse *Anne de Boulen.* On croit qu'elle est de la propre main de ce Prince.

En parlant du Fleuve *Anio*, qu'on apelle présentement le *Teverone*, il réfute le sentiment de Mr. *Dacier* sur le sens de ces deux mots d'*Horace Mobilibus Rivis* *. Il remarque qu'au lieu qu'anciennement, la Noblesse de Rome alloit passer l'été à la Campagne, & ne revenoit en ville

* Liv. I. Od. 7.

ville que l'hiver; aujourd'hui Rome est plus pleine de Noblesse l'été que l'hiver; parce que la Campagne est pleine de vapeurs fort dangereuses dans cette premiére saison. On attribuë cette différence au peu d'habitans, qui l'occupent présentement.

A son retour de Rome, Mr. *Addison* passa à Livourne. Il nous donne à son ordinaire plusieurs réflexions curieuses sur cette Ville, & sur quelques autres, qui apartiennent au Grand Duc de Toscane. Il fait une Description fort agréable du Territoire de Luques & de ses habitans, il représente ici, comme ailleurs, le bonheur des peuples qui vivent sous un Gouvernement Républicain. Il n'y a pas un pouce de Terre de la dépendance de Luques, qui ne soit cultivé, & qui ne récompense abondamment les soins de celui qui en est le possesseur. On voit sur le visage des Habitans un air de gayeté & de richesse, qu'on ne remarque point dans leurs voisins. Les Luquois ont présentement de grans démêlez avec le Duc de Toscane, & ces démêlez pourroient bien avoir des suites funestes à leur

liberté.

liberté. Lucques passe, à proportion de son étenduë, pour la République la plus riche & la mieux peuplée de toute l'Italie.

En parlant de Florence, l'Auteur n'oublie pas la fameuse Chapelle de S. *Laurent*, que les Grans Ducs ont entrepris de bâtir. Ce sera l'Ouvrage le plus riche qu'il y ait sur la terre, quand il sera achevé. Mais on y travaille si lentement, qu'il n'est pas impossible, dit l'Auteur, que la Famille de *Medicis* ne s'éteigne, avant que le lieu qu'elle a choisi pour son Tombeau soit achevé. Il ne reste que très-peu de personnes de la Branche Aînée de cette Famille, & il est à craindre qu'elle ne laisse point de postérité. Mais il y en a une Branche à Naples, dont le Chef a été reconnu pour Parent par le Grand Duc; & l'on croit qu'il succédera, en cas que l'autre Branche vienne à s'éteindre. Mais si cela arrivoit, diverses Villes, sujettes au Grand Duc, pourroient bien entreprendre de recouvrer leur premiére liberté.

L'Auteur a vû un Manuscrit de *Virgile* dans la Bibliothéque de Florence, qui dispute d'antiquité avec celui

celui du Vatican, & dans lequel on ne trouve point les quatre premiers Vers du premier Livre de l'Eneïde, qui commencent, *Ille ego, qui quondam* &c. ni les vingt-deux vers du second, qui commencent, *Jamque adeo super unus eram* &c. Mr. *Addison* soupçonne, que tous ces vers sont supposez. Il y a plus de Statuës modernes à Florence qu'à Rome.

D'Italie, l'Auteur vint à Genéve, & de là il parcourut toute la Suisse. S'il faut juger de son exactitude dans le reste de son Voyage, par celle qu'il fait paroître à l'égard de Genéve & de Suisse, on peut dire qu'il n'y a pas de Voyageur, qui le surpasse en exactitude. J'en puis parler avec d'autant plus de certitude, qu'il n'y a point de Pays, que je connoisse mieux que celui de Suisse. Il allégue une raison fort plausible, pourquoi il y a dans ce Pays des Fontaines qui ne coulent que certaines heures du jour. Les Montagnes, qui leur fournissent de l'eau, sont toujours couvertes de neige. Quand le Soleil en éclaire certains endroits, cette neige se fond, & fournit de l'eau aux Fontaines dont il s'agit.

Dès

Dès que le Soleil n'éclaire plus ces mêmes endroits, parce que d'autres montagnes les couvrent de leur ombre; la neige ne fond plus, l'eau même qui étoit déja fonduë se regêle & les fontaines ne coulent plus.

Le fameux *Ludlow*, qui faisoit son séjour à Vevai, y mourut en 1693. On lui a érigé une espèce de Tombeau, avec une Epitaphe, qui porte qu'il étoit l'Ennemi juré du Pouvoir arbitraire. L'Imprimeur a fait ici une faute, que ceux qui savent l'Histoire corrigeront facilement, au lieu de *Potestatis arbitrariæ Propugnator*, il faut lire *Potestatis arbitrariæ Oppugnator.*

Le seul endroit où j'ai remarqué que Mr. *Addison* ne parloit pas exactement, c'est là où il parle de *Versoi* lieu près du Lac Leman, qui apartient au Roi de France. Il lui donne le nom de Ville, & à peine mérite-t-il celui de Village. C'est un très-misérable hameau, où il y avoit autrefois un Fort, qui a été démoli. Aussi l'Auteur nous avertit-il, qu'il n'osa pas passer par ce lieu. S'il l'avoit vû, il lui auroit donné, sans doute, un nom moins honorable.

En parlant de S. *Gal*, Mr. *Ad-*

dison

difon nous dit qu'il a toujours fouhaité, que quelcun prît la peine de faire un Recueil femblable à celui de *Gruter*, de toutes les Infcriptions Modernes, qu'on trouve dans les Pays Catholiques, & particuliérement dans les Eglifes. Il croit que tous les Livres de Controverfe ne feroient pas capables de nous donner une idée fi jufte de la Religion de l'Eglife Romaine, ni de mieux expofer l'orgueil, la vanité & l'efprit intéreffé des Couvens, de même que l'abus des Indulgences, des Vœux, la fuperftition, la crédulité, &c. On en rempliroit bien des feuilles à S. *Gal*. Cette Ville a un Ours dans fes Armes, parce que ce fut le premier Profelyte, que S. *Gal* fit dans ce Pays.

On trouvera ici plufieurs réflexions fur le Gouvernement de la Suiffe. On n'oublie pas le penchant qu'ont les Habitans de ce Pays à croire qu'il y a des Sorciers. On en punit encore fouvent; mais la race n'en périt point. Il y en eut quelques-uns d'exécutez dans le Canton de Berne, dans le tems que notre Auteur étoit à Genéve. En Hollande, où on n'en punit point, il n'y en

en a point. Il en arriveroit aparemment de même en Suisse, si on arrêtoit toutes ces exécutions sanglantes. L'Auteur remarque que c'est d'ordinaire dans les montagnes stériles & où le peuple est pauvre, que prévaut cette opinion des Sorciers. Il y a une nouvelle Secte en Suisse, qui a beaucoup de Partisans. On les apelle Pietistes. Genéve n'en est pas exemte. L'Auteur ne juge pas trop favorablement de ces Sectaires.

Etant à Inspruck on lui parla d'une Comedie dont les Jésuites avoient donné le dessein, qui fut joüée pour honorer la réception de la Reine des Romains dans cette Ville. Le compliment que les bons Péres firent à la Reine dans cette occasion fut fort singulier. Parce que les Armes de Hanover, qui est la Famille de cette Princesse, sont un cheval; ils ne crurent mieux faire que de la comparer à *Bucephale*, qui ne vouloit servir qu'au seul *Alexandre*. On conserve encor le Cheval de bois, dont on se servit pour représenter la Reine dans cette occasion. Il étoit bien juste d'immortaliser la mémoire d'une pensée si singuliére.

AR-

ARTICLE III.

MELCHISEDECUS *unà cum* PARENTE, *ex tenebris cum Scriptura S.tum Fabulosa Gentilis*, EMERGENS & CAPUT PROTOLLENS, *operâ & ope* HENRICI HULSII S. *Literarum Professoris. Accedit affinis proximè digressio ad specimina potiora alia Gentilium fabulosæ*, & Dionis Chrysostomi *Oratio de* Ilio non capto. C'est-à-dire, *Melchisedec & son Pére tirez des ténébres de l'Ecriture Sainte & de l'Histoire Fabuleuse Payenne, par Henri Hulsius Professeur des Saintes Lettres. On y a joint une Digression sur les autres principaux exemples de la Fable des Payens, & la Harangue de Dion Chrysostome, que Troye n'a point été prise.* A Leide, chez Jordan Luchtmans. 1706. in 8. pagg. 392. d'un caractére un peu plus gros que celui de ces Nouvelles.

LE Nouveau Testament contient un excellent Commentaire de l'Ancien, & nous fournit de grandes

des lumiéres, pour en entendre un très-grand nombre d'endroits, qui seroient des Enigmes pour nous, sans ce secours. Mais il y a une occasion, où il me semble, que, par nôtre propre faute, le N. Testament ne sert qu'à obscurcir, ce qui d'ailleurs paroît assez clair dans l'Ancien. En sorte que dans ce fait particulier, au lieu d'expliquer l'Ancien par le Nouveau, il faudroit expliquer le Nouveau par l'Ancien. On juge bien par le tître, qui fait le sujet de cèt Article, que c'est de l'Histoire de *Melchisedec* dont je veux parler. Il me semble que pour ne point s'embarrasser dans cette matiére, il faudroit voir indépendemment de l'Epître aux Hébreux, ce qui nous est dit de ce Roi dans la Genése. Nous y verrions, que *Melchisedec* étoit un Roi de Salem, Sacrificateur en même tems du vrai Dieu. Que si nous voulions rechercher plus particuliérement, qui étoit ce *Melchisedec*, nous verrions que *Moyse* ne nous dit pas un mot de sa Généalogie, qu'il ne nous aprend, ni qui étoit son Pére, ni qui étoit sa Mére, ni à qui il avoit succedé dans la Charge de Roi &

de Sacrificateur, ni qui fut son *Successeur*. C'est tout ce que nous en saurions par le Livre de la Genése. Que si allant plus avant, nous lisions le Pseaume CX. nous y trouverions, que ce Pseaume, qui se raporte visiblement au Messie, veut que nous regardions *Melchisedec* comme le Type du Messie. Et parce qu'il est très-naturel & très-raisonnable de trouver le raport qu'il y a entre le Type & l'Antitype, non dans des choses positives, que l'Ecriture ne dit point; mais dans le Type tel précisément qu'il nous y est représenté, il faudroit chercher le raport entre *Melchisedec* & *Jesus-Christ*, dans l'idée que nous venons de donner du premier, qui est celle que nous en donne l'Ecriture. Que, si enfin, après ces lumiéres, nous venions à lire ce que l'Auteur de l'Epître aux Hébreux nous dit de *Melchisedec*, je doute que nous y trouvassions de grandes difficultez.

Mais si on avoit suivi cette méthode, nos Bibliothéques ne seroient pas pleines d'un si grand nombre de Traitez & de Dissertations sur *Melchisedec*, qui ne servent pas seulement à les grossir, mais qui

qui font aussi une Partie de leurs richesses. Les Savans en cherchant *Melchisedec*, qu'ils n'ont, peut-être, pas trouvé, ont trouvé en chemin bien d'autres choses, qui n'étoient pas le principal but de leurs recherches, & qui ne sont pas inutiles. *Toutes les Sciences ont leur Chimére, après laquelle elles courent sans la pouvoir attraper*, dit agréablement Mr. *de Fontenelle* *: *Mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la Chimie a sa Pierre Philosophale, la Géometrie a sa Quadrature du Cercle; l'Astronomie ses Longitudes; les Méchaniques leur Mouvement perpétuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher.*

Mr. *Hulsius*, car il est tems de parler de lui, dans un Article dont il nous fournit la matiére, Mr. *Hulsius*, dis-je, prétend avoir trouvé ce que tous les Théologiens & les Critiques ont cherché inutilement, savoir qui étoit *Melchisedec*. Et parce que je n'ai pas assez d'espace, pour le suivre pié-à-pié, je dirai

 sans

* *Dialogues des Morts. Dans le Dialogue entre Artemise & R. Lulle.*

sans détour ; qu'il croit que *Melchisedec* & *Enoch* ne sont qu'une même personne. C'est *Enoch*, qui enlevé sans voir la mort avant le Déluge, revint sur la Terre après le Déluge, & fut alors sans Pére, sans Mére, sans Généalogie, sans commencement de jours, & sans fin de vie. Il n'eut ni prédécesseur, ni successeur dans sa Charge de Roi & de Sacrificateur.

Pour confirmer son sentiment ; Mr. *Hulsius* fait voir, que tout ce qui est dit de *Melchisedec* & dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament convient parfaitement à *Enoch* revenu du Ciel ; & pour le prouver il explique tous les endroits, où il en est parlé. On ne doit pas être surpris, qu'on fasse redescendre *Enoch* du lieu des Bienheureux, pour venir sur la Terre ; les Anges eux-mêmes ont eu de semblables commissions, & le même *Enoch*, *Moyse*, & *Elie* y revinrent lors que *Jesus-Christ* fut transporté sur la montagne. * Il n'y auroit, en effet, nul inconvénient à cela, si on pouvoit prouver, qu'*Enoch* est revenu effective-

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

tivement [illegible] la Terre du tems d'*A-*
braham; mais c'est ce dont l'Ecritu-
re ne nous dit pas un seul mot.

Mr. *Hulsius* explique par occasion divers passages de l'Ecriture, qui n'apartiennent ni à *Enoch* ni à *Jesus-Christ*. Ainsi après avoir expliqué ce que S. *Jude* dit de la Prophétie d'*Enoch*, il explique aussi le combat de *Michel* l'Archange contre le Démon, dont parle le même Apôtre. Il ne doute point que par cèt Archange, il ne faille entendre *Jesus-Christ*. On verra dans le Livre même, comment l'Auteur aplique au Fils de Dieu tout ce qui est dit de cèt Archange.

Après avoir prouvé par l'Ecriture, & sur tout par une longue Analyse du Pseaume CX. & de tout ce qui est dit de *Melchisedec* dans l'Epître aux Hébreux, que cèt ancien Roi est *Enoch*, l'Auteur cherche des traces de la même vérité dans la Théologie fabuleuse des Payens. Il trouve *Enoch* dans *Annacus*, dans *Inachus*, dans le *Thammus* des Egyptiens, dans *Atlas*, dans *Zoroastre*, dans *Dionysius* ou *Bacchus*, dans *Neptune*, & dans la plûpart des autres Dieux ou Heros de l'Antiquité.

Dans tous ces Auteurs, Mr. *Hulsius* répand l'érudition à pleines mains. La peine, que nous aurions de choisir dans une si riche abondance, fait que nous ne choisirons rien du tout. Nous craindrions de donner une fausse idée de tout l'Ouvrage en prenant l'endroit qui ne seroit pas, peut-être, le mieux prouvé.

Ce que je puis dire en général, & sans aucune aplication particuliére à Mr. *Hulsius*, c'est qu'il est à craindre, qu'en voulant trouver dans les Fables des Payens, les principaux personnages de l'Histoire Sainte, on ne rende incertain tout le secours qu'on peut tirer de ces Fables, pour confirmer les faits raportez dans les saints Livres. La raison en est que tous ceux qui se sont donné cette peine ne sont rien moins que d'accord dans les aplications; par exemple, les uns veulent trouver *Noé* dans *Bacchus*, les autres *Moyse*, les autres *Enoch*, les autres quelqu'autre des Patriarches. Cela peut faire croire aux personnes incrédules, qu'aucun n'a trouvé la vérité, & qu'ils ont tous pris quelque légére ressemblance pour des marques incontestables. Par bonheur,

heur, quand tous les Savans se tromperoient sur cèt Article, la Religion Chrétienne n'en soufriroit pas beaucoup. Elle n'a pas besoin de la Religion Fabuleuse des Payens pour se maintenir.

ARTICLE VI.

Histoire de SOLIMAN SECOND *Empereur des Turcs, par* CHARLES ANCILLON, *Conseiller d'Ambassade de sa Majesté le Roi de Prusse, & Juge Supérieur des François, qui sont dans son Royaume & dans ses autres Etats.* A Rotterdam, chez Reinier Leers. 1706. in 8. sans l'Epître Dédicatoire, & la Préface, qui contient 144 pages. De différens caractéres.

ON trouve d'abord dans ce Volume une Epître Dédicatoire assez longue, adressée au Fils de Mr. le Comte de *Wartemberg*, Premier Ministre d'Etat du Roi de Prusse & son Grand Chambellan. Mr. *Ancillon* y fait l'éloge & du Fils & du Pére.

On voit ensuite une Préface fort longue dans laquelle l'Auteur explique le but qu'il se propose. Il nous donne la Vie de *Soliman II.* Empereur des Turcs, comme un Echantillon d'un Ouvrage plus considérable auquel il travaille: mais pour faire voir que son Ouvrage sera utile, il s'étend fort au long sur l'utilité de l'Histoire en général. Il joint l'autorité aux raisons. Il fait voir que Dieu même a eu dessein de former nos mœurs, lors qu'il a voulu qu'on écrivit l'Histoire de l'Ancien Testament, & il nous aprend que *Jesus-Christ* même *n'a point eu d'autre but dans l'Evangile.* C'est aparemment là une figure de Rhétorique, qui peut passer dans une Préface. Monsieur *Ancillon* est trop bon Théologien, pour croire que *Jesus-Christ* n'ait eu d'autre but dans l'Evangile, que de nous *donner toutes sortes d'exemples propres à former nos mœurs.* Il ne faut jamais aller chercher dans un Discours Oratoire l'exactitude d'un Traité Dogmatique.

Monsieur *Ancillon* se propose de traduire les Eloges de Mr. de *Thou*, qui lui serviront comme de Texte, & de faire ensuite la Vie des Hommes

mes Illustres dont ce Savant Historien a donné l'Eloge. C'est, du moins, ce que j'ai compris dans sa Préface, & par son Essai. Il nous aprend, que plusieurs personnes savantes lui ont promis de l'aider de leurs lumiéres & de leurs conseils, & que diverses Bibliothéques curieuses lui sont ouvertes à Berlin où il fait son séjour; & il se sert de cette occasion pour faire en peu de mots l'Eloge de diverses personnes, qui demeurent dans la même Ville.

La Préface est suivie de l'*Extrait d'un Livre de Mr. Charles Arndius, Professeur Public à Rostoc, intitulé Bibliothèque Politique-Héraldique Choisie, imprimé à Rostoc & à Leipsic en Poméranie* 1705. *in* 8. *Traduit du Latin en François.* Cèt Extrait contient dix Remarques au sujet de Mr. *de Thou*. Voici sur quoi elles roulent. 1. *La Cours de sa Vie.* 2. *La douceur de son esprit.* 3. *La diversité de son Stile.* 4. *Ses occupations de Poësie & de Peinture.* 5. *Le cas & la différence, que l'on doit faire des diverses Editions de son Histoire.* 6. *Les suplémens de cette Histoire.* 7. *Quelques erreurs dans les noms.* 8. *L'estime & la haine, que l'on*

l'on a conçuës pour & contre lui. 9. *La beauté de sa Bibliothéque.* 10. *Son Fils puni du dernier suplice pour avoir gardé le secret à son Ami.*

Après ces Préliminaires, viennent enfin l'Eloge, que Mr. de *Thou* a fait de *Soliman II.* traduit en François, & la Vie du même *Soliman*, par Mr. *Ancillon*. Il nous avertit qu'il ne faut point croire qu'il ait choisi cette Vie par *Prédilection*, comme si c'étoit là son Chef d'œuvre, & qu'il l'estimât plus que toutes les autres ausquelles il travaille. C'est comme par hazard que c'est celle-là plûtôt qu'une autre; parce qu'elle a été plûtôt prête; & qu'à l'égard des autres, il attend encore des lumiéres & des Eclaircissemens, qui lui manquent. Mais dans la suite, il suivra l'ordre Chronologique & commencera par *Louis XII.* Roi de France.

On voit, enfin, une Table Alphabétique des noms de ceux ou de celles dont Mr. *Ancillon* se dispose à nous donner les Vies, & je crois qu'il n'y en a pas moins de cinq cens. Voilà de la besogne pour le reste de sa Vie, au milieu de ses autres occupations, à moins qu'il n'ait bien des

des matériaux prêts, & qu'il ne soit bien diligent. Cependant, ce ne sont pas les seuls Ouvrages, qu'il nous promet, il y en a encore d'autres, qu'il nomme ou qu'il indique. Il déclare pourtant de bonne foi, qu'il ne croyoit pas être né pour être Auteur; mais puis qu'il y est apellé, il promet de ne point enfouïr le talent. Il n'est pas le seul à qui la qualité de Réfugié ait aquis celle d'Auteur.

ARTICLE VII.

Extrait de diverses Lettres.

D'*Angleterre*. Je ne sai, si en vous parlant du Livre de Mr. *Clarke* sur la vérité de la Religion Chrétienne*, j'ai remarqué qu'il répond très solidement au Sieur *Gildon*, qui avoit publié une Brochure contre son premier Volume. Mr. *Clarke* fait voir, que cet Auteur est un pauvre Métaphysicien, qui n'entend ni *Spinosa*, ni les autres Philosophes qu'il cite, & il n'y a rien de plus vrai. Cependant il n'a pas laissé de

* Voyez les Nouvelles de Janv. 1706. pag. 103.

expliquer; mais ce dernier Ouvrage ne vaut pas mieux que l'autre. Voici, Monsieur, le précis de ces second Volume de Mr. Glenke, que vous m'avez demandé. Il demontre, 1. que la différence éternelle & essentielle, qu'il y a entre le bien & le mal, la vertu & le vice, engage naturellement & nécessairement les hommes à pratiquer de certains devoirs & à éviter de certains vices, avant même que Dieu le leur ait ordonné, & qu'il y ait attaché des peines ou des récompenses. 2. Que ces devoirs éternels de la Morale, qui naissent naturellement de la différence qu'il y a entre le bien & le mal, sont comme tous autant d'ordres ou de loix expresses que Dieu donne à ses Créatures. 3. Que ces mêmes devoirs, qui lient & obligent tous les hommes par eux-mêmes, & antécedemment à toute idée de peine ou de récompense, en doivent néanmoins être suivis ou accompagnez. 4. Que puis que ces Peines & ces Récompenses n'arrivent point dans cette vie, il faut nécessairement qu'il y aît un Etat avenir. 5. Qu'encore que la nécessité & l'obligation indispensable de tous les devoirs

devoirs importans de la Religion naturelle; & d'un état avenir de peines & de récompenses puisse en général être connuë & prouvée par la droite Raison; cependant la condition des Hommes est telle, qu'il y en a peu, qui puissent d'eux-mêmes découvrir ces véritez d'une maniére claire & distincte. Ils ont besoin d'en être instruits par des personnes éclairées. 6. Que les Instructions & les Préceptes des meilleurs Philosophes Payens n'étoient nullement capables de corriger les désordres du Genre Humain. 7. Qu'une Révélation Divine étoit nécessaire, pour tirer les Hommes de la corruption générale, où ils étoient tombez, & que le besoin qu'ils en avoient, aussi bien que les idées naturelles, qu'ils avoient de Dieu, leur donnoient lieu d'espérer avec confiance une telle Révélation. 8. Qu'il n'y a présentement que la seule Religion Chrétienne, qui puisse être regardée comme cette Révélation Divine. 9. Que la Religion Chrétienne a tous les caractéres & toutes les preuves, que l'on pourroit désirer dans une Révélation véritablement Divine. 10. Que les

Préceptes de la Religion Chrétienne sont très-conformes aux idées naturelles, que nous avons de Dieu, & qu'ils sont très-capables de rendre les Hommes plus parfaits & plus heureux. 11. Que les motifs que la Religion Chrétienne propose, pour porter les Hommes à pratiquer les devoirs, qu'elle prescrit, sont très-conformes à la sagesse de Dieu & répondent très-bien à l'espérance, où étoient les Hommes d'être délivrez de leur corruption. 12. Que la maniére dont la Religion Chrétienne prescrit ces devoirs & presse ces motifs, est exactement conforme aux lumiéres de la droite Raison, & qu'elle sert à la perfectionner. 13. Que les Dogmes, que la Religion Chrétienne oblige de croire, sont conformes à la droite Raison, qu'ils tendent tous à réformer les mœurs des Hommes, & qu'étant pris ensemble, ils forment le systême de croyance le mieux lié, & le plus raisonnable qu'il y ait dans le Monde. 14. Que l'on prouve d'une maniére directe & positive que la Révélation Chrétienne vient de Dieu, tant par les Mi-

racles de *Jesus-Christ*, que par l'Accomplissement, des Prophéties, & par le témoignage des Apôtres. 15. Enfin, que ceux qui ne veulent pas être convaincus de la vérité de la Religion Chrétienne par les Raisons & les Preuves qu'on vient de donner ne sauroient être convaincus par aucune autre Demonstration, non pas même, quand un homme ressusciteroit exprès pour tâcher de les convaincre.

Mr. *Aldrich* a fait réimprimer le Livre suivant en faveur des Jeunes Théologiens: *Manuductio ad lectionem Scripturae sacrae Augusti Hermanni Franckii in usum* [illegible] *Theologiae sacrae* [illegible] *data à Petro Allix S.T.P.* [illegible] *Praefatione de impedimentis studii Theologici, & Appendice exhibente aliquot Ecclesiae Anglicanae* [illegible] *Loca scriptorum ad illustrationem Opusculi facientia.*

Mr. *La Touche* a publié un petit Livre intitulé: *A Preservative* &c. c'est-à-dire, *Preservatif contre l'Athéisme & l'Infidélité, ou d'importans Principes fondamentaux de la Religion naturelle, & la véritable certitude de la Religion révélée, avec*

une Introduction où l'on découvre les causes de l'Infidélité, ses pernicieux effets, & les moyens de la guérir ; Par Pierre de la Touche, Gent. Ce n'est pas ici la première fois que Mr. *La Touche* s'est fait imprimer ; il a déja publié un *Art de bien parler François* en deux Volumes, & une Traduction du Discours sur la Mort, du Docteur *Sherlock*. Il est vrai qu'il accommoda sa Traduction aux idées des Réformez, qui suivent les décisions de Dordrecht. Car vous savez que Mr. *Sherlock* est dans les Principes des Remontrans.

Vous verrez par le Titre de la Dissertation suivante, que le *Hobbisme* n'est pas tout-à-fait éteint. *A Dissertation*, &c. C'est-à-dire, *Dissertation où les fondemens de la Justice & de la Bienséance Naturelle en Morale sont expliquez & prouvez d'une manière claire, suivant les Principes de Mr.* Hobbes *par une plume savante.*

De France. On publia au mois de Juillet passé un Livre, qui vient, peut-être, un peu à contretems ; mais qui n'en est pas moins curieux. *Traité des Feux d'Artifice pour le spectacle, où l'on voit* I. *La manière de préparer*

les

les matières, qui entrent dans la composition des feux d'Artifice. 2. La méthode de se servir de ces matières pour faire les feux, qui ont leur effet en l'air, ceux qui se consument sur la terre, & ceux qui flotent sur l'eau. 3. Enfin où l'on donne quelques régles, pour la conduite des feux d'Artifice. Par Mr. Frailier.

On voit ici (Paris) une Brochure, qui a pour titre, *Lettre sur le Livre intitulé* * *La Langue*. L'Auteur de cete Lettre fait d'abord l'étonné sur un titre, qui lui paroit si équivoque, si extraordinaire, & si bizarre, en voyant, dit-il, que pour tout éclaircissement de ce Titre, auquel on ne sait quelle interprétation donner, on y ajoute cette explication, *on connoîtra en quoi consiste l'utilité de cet Ouvrage, par la lecture des Avertissemens qui le précedent*; c'est comme si l'on disoit, *si vous voulez savoir ce que c'est que ce Livre, allez y voir*. Il raporte les [illegible] plain-

* *Ouvrage dont il est parlé dans les Nouvelles. Décembre 1705. pag. 6[illegible]. C'est à peu près le fonds d'un très-bon Ouvrage, quoi que le titre en paroisse un peu bizarre.*

plaintes du Public sur ce Titre ; *mais que signifie ce titre ? disoit-on. Y est-il parlé de la Langue Latine, ou de la Langue Françoise, ou de la Langue Greque, ou de la Langue Allemande, ou de la Langue Hébraique ; ou bien est-ce l'Anatomie de la Langue. Les Polissons même en ont plaisanté, est-ce une Langue de bœuf, de mouton, une Langue fourrée ?* &c. Le dessein de l'Auteur de cette Lettre est d'aprouver le Livre intitulé *La Langue.* Le détail de cette Aprobation, qui est en partie une réponse à quelques remarques critiques qui ont été faites sur ce Livre, ne mérite pas qu'on en parle.

On a imprimé ici (à Paris) la *Vie de Madame de Miramion.* On a aussi réimprimé les *Lettres* de feu Mr. de *Rabutin*, Comte de *Bussi* avec quelques augmentations. *Cellier a* imprimé l'*Histoire du Fanatisme par le R. P.* Catrou *de la Compagnie de* Jesus. Le premier Volume est achevé, *in* 4. Il contient l'Histoire des Anabaptistes. On en a tiré très-peu d'exemplaires. C'est un Ouvrage très-poliment écrit. L'Auteur commence par la Religion Protestante,

tante, & finira par la Religion Catholique.

On a vû ici (Paris.) un Manuscrit, dont voici le titre, *Traité de la Liberté Chrétienne, où l'on expose les sentimens de S.* Augustin, *de S.* Thomas, *& des Docteurs Catholiques sur l'étendue de l'obéissance que les Chrétiens doivent à leurs Superieurs Ecclesiastiques. Ouvrage très-nécessaire, pour distinguer les Ordonnances Ecclesiastiques qui obligent la Conscience, d'avec celles, qui ne sont que de direction ou de conseil.* La Préface en est assez belle. Comme l'Auteur ne doutoit pas qu'on ne l'accusât de présomption pour avoir touché à une matiére si délicate, il a soin d'expliquer ce que c'est que l'Humilité, selon le sentiment de *S. Thomas.* Il se propose dans son Ouvrage de faire connoître, que les choses qui sont simplement bonnes, utiles, & expédientes, ne sont pas matiére de Loi humaine ; mais seulement de conseil & de direction ; & que les Fidéles ne sont obligez d'obéir à leurs Supérieurs Ecclésiastiques que dans les choses nécessaires au salut, c'est-à-dire, qui sont de droit divin, na-

turel

turel ou positif. Au reste, le stile du Livre n'est pas assez châtié, la Construction n'en est pas exacte, & la maniére, dont on y cite le Droit Canon, fait assez connoître que l'Auteur, quoi que très habile dans cette Science, n'a jamais fréquenté les Ecoles. On n'a point voulu permettre qu'on imprimât ce Livre ici, apparemment parce qu'on prévoyoit qu'un Ouvrage, qui bornoit ainsi la puissance des Supérieurs Ecclésiastiques, pourroit déplaire aux Prélats de l'Eglise de France.

On imprime actuellement une *Description de l'Eglise Royale des Invalides*. Ce sera un *in folio* de 40. ou 50. feuilles, gros caractére, dont toutes les pages sont ornées de Vignettes fort propres, en forme de bordure, avec des Estampes. C'est un présent qu'on veut faire au Roi le jour de sa Fête; parce que l'Eglise des Invalides doit être achevée ce jour-là.

Je ne sai si je vous ai parlé d'une *Lettre de Monseigneur l'Archevêque Duc de Cambrai à un Théologien, au sujet de ses Instructions Pastorales*; sans nom d'Imprimeur, ni du lieu où elle a été imprimée. 1706. *in* 12. pagg. 50.

L'Au-

L'Auteur de cette Lettre prétend renverser en peu de mots les derniers retranchemens des Défenseurs de *Jansenius*. Il commence sa batterie, par un argument, qu'il apelle *ad hominem*, le voici. L'Eglise ne pourroit point exiger une croyance certaine de *l'hérétécité* du texte de *Jansenius* sans s'attribuer & sans exercer actuellement une autorité infaillible en ce point. Or est-il que l'Eglise, malgré les remontrances innombrables, que le Parti lui fait depuis quarante ans, persiste sans relâche à exiger de plus en plus une croyance certaine de l'*hérétécité* du texte de *Jansenius*: donc l'Eglise s'attribuë & exerce actuellement une autorité infaillible sur l'*hérétécité* du texte de *Jansenius*. La Majeure, dit-il, n'est que le simple exposé ou précis des Ecrits du Parti. La Mineure est la substance de la Bulle même, qui vient d'être publiée. L'argument est en bonne forme, & la conclusion ne laisse ni ressource ni évasion au Parti.

L'Auteur répond ensuite à quelques Objections, que le Parti pourroit faire, s'il disoit, par exemple, que l'Eglise usurpoit une autorité tyran-

rannique sur les consciences. Si l'Eglise usurpe cette autorité, croyant l'avoir, & ne l'ayant pas, quelle ignorance! quelle témérité! quel aveuglement! Si au contraire elle usurpe cette autorité infaillible, sachant bien que J. C. ne la lui a pas donnée; quelle mauvaise foi! quelle injustice! quelle tyrannie! quelle impieté!

L'Auteur de la Lettre fait ensuite parler les Jansénistes, & leur fait faire un argument, pour prouver, qu'on ne peut prometre une croyance certaine sur ce qui est prononcé dans le Formulaire. La croyance d'une chose ne sauroit jamais être plus certaine, que le motif unique de la croire est certain. Or est-il que dans le cas présent on suppose pour motif unique de croire *l'héréticité* du texte de *Jansénius*, un motif, qui n'est pas certain, savoir l'autorité faillible de l'Eglise en ce point; donc la croyance de l'*héréticité* du texte de *Jansénius* ne peut point être certaine dans le cas présent. Il répond à cèt argument par un grand détail de raisons. Après cela Mr. de *Cambrai*, se justifie sur plusieurs points, qu'on lui a reprochez. On dit qu'il aporte un obstacle à la signature

ture du Formulaire, en la faisant dépendre d'une infaillibilité contestée & chimérique. Il répond à ce reproche, qu'il ne fait que suivre une vérité, que le Parti démontre depuis quarante ans &c. 2. On dit qu'il inspire une dangereuse indocilité aux particuliers, en leur aprenant à réfuser leur croyance à toute autorité, qui n'est pas infaillible &c. Il répond que cette Objection est si peu solide, qu'il n'y a qu'à l'examiner, pour la faire disparoître, & qu'elle se tourne même en preuve décisive pour lui contre ceux qui la font &c. 3. On dit encore, que la doctrine qu'il soutient éloigne la paix, au lieu de la faciliter, & qu'elle revolte les esprits, parce qu'elle fait dépendre la soumission de tous les particuliers d'une infaillibilité chimérique, qui a été inouïe dans tous les siécles. Il répond que toutes ces Objections ne sauroient faire d'impression que sur des esprits inapliquez & non pas sur des esprits attentifs & exems de toute sorte de prévention. &c.

On vend ici (Paris) secrétement les Sermons du R. P. *de la Ruë* Jésuite. Mais, comme ils sont imprimez sans Privilége ni Permission, on saisit les Exemplaires partout où on les trouve.

Il paroît depuis peu une Lettre d'un Auteur Anonyme imprimée chez *Thibonst*, dans laquelle l'Auteur prétend donner une nouvelle Hypothése de la Pesanteur & de la légéreté des Corps. Nous avons apris que cèt Auteur étoit un Ecolier de Mr. de *Bacq* Régent de Philosophie au Colége de *Mazarin*. Cèt Ecolier n'entendant pas les Cayers de son Maître s'est efforcé de les commenter, espérant y faire naître la clarté par ses Réflexions. Mr. *Varignon* du même Colége, avoit autrefois donné aprés *Descartes*, quelques conjectures sur la même matiére, qui n'ont pas eu beaucoup de succès. L'Ecolier de Mr. de *Bacq* a regratté l'ancienne Hypothése de *Descartes*, & veut la faire passer pour toute nouvelle. Autrefois *Descartes* avoit dit que les Corps, qui avoient plus de masse, avoient plus de mouvement, & à cause de cela s'écartoient du centre de leur mouvement. Ici on fait tomber ce Philosophe dans une contradiction manifeste, en lui faisant dire avec les autres Philosophes, que les Corps les plus grossiers, qui composent la Terre, occupent le Centre de son Tourbillon, pendant que la matiére la plus subtile

s'é-

s'écarte vers la Circonférence de ce même Tourbillon de la Terre. La Nouveauté de cette Hypothése est, à peu près, semblable au nouveau Systême, que Mr. *Nuguet* Repetiteur de Philosophie aux Jésuites, publia l'année derniére dans les *Mémoires de Trevoux*. Mr. *Nuguet* ayant entendu expliquer ce Systême par Mr. *Varignon*, au Colége Royal, crût qu'il étoit de l'invention de Mr. *Varignon*, & que, n'étant point imprimé, il en passeroit facilement pour l'Auteur dans les *Mémoires de Trevoux*. Mais Mr. *Varignon* a avoüé de bonne foi, depuis la prétenduë découverte de Mr. *Nuguet*, que ni lui, ni Mr. *Nuguet* n'en étoient les Auteurs; mais que le P. *Fabry* Jésuite, dans la 9 Proposition de son Troisiême Tome de Physique, imprimé à Lyon *in* 4. avoit raporté ce Systême, sans même assurer qu'il en fût l'Auteur, étant en cela moins hardi que Mr. *Nuguet* & que l'Ecolier de Mr. *de Bacq*.

De Hollande. Le Sr. *Uytwerf* Libraire à la Haye a imprimé un *Nouvel Abregé du Catéchisme, pour l'Instruction des jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, qui souhaitent d'être admises à la participation de la Sainte Céne*. C'est un petit *in*-12. de 60. pages.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois d'Octobre 1706.

ARTICLE I.

TRAITE' *de la* GRAMMAIRE FRANÇOISE. *Par Mr. l'Abbé* REGNIER DESMARAIS, *Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise.* A Amſterdam, chez Henri Desbordes. 1707. grand *in* 12. pagg. 732. ſans la Table, petit caractére.

MR. REGNIER nous aprend dans ſa Préface, qu'il a employé à cèt Ouvrage, tout ce qu'il a pû aquerir de lumiéres, par cin-

quante ans de réflexion sur nôtre Langue, par quelque connoissance des Langues voisines, & par trente-quatre ans d'assiduité dans les Assemblées de l'Académie Françoise, où il a presque toujours tenu la plume. Ceux qui liront cette Grammaire, & qui ont du goût pour ces sortes de matiéres, conviendront aisément qu'il n'a pas perdu son tems. Il creuse dans son sujet autant qu'on peut y creuser, il entre par tout dans un détail très-instructif, & il semble qu'on ne puisse rien ajouter à son exactitude. On se tromperoit fort si on croyoit, que cèt Ouvrage n'est utile qu'à ceux qui ne savent point la Langue Françoise; tout le monde peut y aprendre, sans en excepter ceux qui prétendent avoir poussé le plus loin la connoissance de cette Langue. Ils y verront, du moins presque par tout, le fondement des régles, qui ne leur sont pas inconnuës, & peut-être qu'ils y en aprendront encore quelques-unes, qu'ils ne savoient pas.

Il est vrai qu'il y a des gens, qui méprisent fort le titre de Grammairien, & il est en effet fort méprisable, s'il est tout seul, & encore plus

s'il

s'il est accompagné de cèt orgueil & de ce mépris pour tous les autres Savans, assez commun aux Grammairiens.. Mais comme ces défauts sont des défauts non de l'Art, mais de ceux qui en font profession; on ne peut douter que l'étude de la Grammaire ne soit en elle-même très-utile, & qu'il ne faille avoir beaucoup de pénétration & un grand jugement pour être bon Grammairien. Du reste, les plus illustres des Romains n'ont pas méprisé l'étude de la Grammaire. *Cesar* lui-même, au milieu de ses expéditions dans les Gaules, composa deux Livres de l'Analogie des mots. Le Consul *Messala* composa aussi des Livres entiers sur les mots & sur les Lettres; & *Quintilien* nous aprend, que cela ne fit point de tort, ni à la gloire de l'un, ni à la réputation de l'autre.

Comme Mr. l'Abbé *Regnier* ne traite pas proprement ici de la Syntaxe, il nous promet un autre Ouvrage, qui sera divisé en trois Traitez. Dans le premier il fera voir de quelle sorte il faut lier ensemble toutes les Parties du Discours, pour en faire une construction réguliére;

dans le second, il parcourra les différentes façons de parler, que l'Usage a afranchies des régles de la Grammaire: & dans le dernier, tout ce qui apartient au Stile sera examiné, sur les meilleurs fondemens, que la Logique, l'Analogie, & l'Usage pourront fournir.

I. La Grammaire de Mr. *Regnier* est divisée en deux Parties générales, qui contiennent châcune divers Traitez. Dans la premiére, il examine d'abord le nombre, la nature, & la valeur des Lettres, qui entrent dans la formation des mots François. Il passe de là à l'examen du nombre, de la nature, & de la valeur des Diphthongues: & après avoir consideré les unes & les autres par raport à la prononciation, il tâche d'établir sur de solides principes l'Orthographe, qu'il faut suivre.

En parlant des Lettres, l'Auteur ne dit rien du genre des noms qu'on leur donne en François. Il n'y en a rien non plus dans le Traité des Noms, où il dit peu de chose du genre des noms substantifs, peut-être, parce qu'il faut aprendre leur genre de l'Usage, & qu'on ne peut point donner de régle là-dessus. En

voici

voici une que j'ai imaginé pour le genre des Lettres, de la ſolidité de laquelle on jugera. Toutes les Lettres dont le nom s'exprime par une ſeule ſyllabe ſont du Maſculin, *un beau pé, un Qu bien fait.* Toutes les Lettres au contraire dont le nom s'exprime par deux ſyllabes, ſont du Féminin, ſi on en excepte *Zéde*, qui eſt auſſi du maſculin. On dit *un grand Zéde*, mais on dit *une belle eſſe, une èmme bien faite.*

Les Etrangers & ceux qui ſont des Provinces de France éloignées de la Cour ont grand beſoin de lire ce premier Traité de la Prononciation des Lettres, car il eſt impoſſible, que d'eux-mêmes ils aprennent à les prononcer comme il faut. Par exemple, quand ils trouveront écrit *faire, je fais, je faiſois, je ferai*, ils croiront aiſément que la premiére ſyllabe des trois premiers mots ſe doit prononcer de la même maniére, & que la premiére du dernier mot ſe doit prononcer fort diféremment; cependant, il eſt vrai, que la premiére ſyllabe du premier mot ſe prononce comme s'il y avoit un *è* fermé à la place d'*ai*, que la premiére des deux mots ſuivans ſe prononce avec

un *è* muet, de même que la premiére de *ferai.*

Qui peut, de même, sans usage ou sans régle, savoir qu'on prononce *Paon*, *Faon*, & *Laon*, nom de Ville, comme s'ils étoient écrits *Pan*, *Fan*, *Lan*; & qu'au contraire on prononce *Taon*, mouche, & *Laon*, nom de Saint, comme si on écrivoit *Ton*, *Lon*. J'ai bien vû des gens, qui faisoient sonner l'*a* en *Aoust*, au lieu qu'il faut prononcer ce mot, comme si on écrivoit *oust*, ou plûtôt *out*. On pourroit alléguer une infinité d'autres exemples.

La bizarrerie de l'Usage est si grande, que dans un même mot, deux syllabes écrites de même se doivent pourtant prononcer différemment, par exemple dans *heureux*, *heureuse*, à la premiére syllabe on ne fait entendre que l'*u*, & dans la seconde, on forme une espêce de voyelle composée du son de l'*è* & de l'*ù*, comme si on écrivoit *hureux*, *hureuse*. * Il y a plus, deux mots qui ont la même origine & la même syllabe prononcent différemment cette même syllabe. On prononce *hureux*

&

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

& *bonheur*, quoi que l'un & l'autre viennent d'*heur*; il n'y a que quelques Provinces de France, où l'on prononce *bonhur*; & ce sont celles où l'on dit *ma sur* pour dire *ma sœur*.

Mr. *Régnier* met *Gap* nom de Ville au rang des mots où le *p* final se prononce, & il a raison; mais il a dit par mégarde que cette ville étoit en Provence, il est certain qu'elle est en Dauphiné. Les régles qu'il donne pour la prononciation de l'*x* & du *c* suivi d'un *t*, sont très-nécessaires, sur tout pour certaines Provinces de France où l'on prononce *ezatitude* pour *exactitude*, *ecession* pour *exception*, & où l'on s'est si bien accoutumé à prononcer de cette maniére, qu'on ne peut pas même prononcer autrement, quoi qu'on le veuille bien.

Les Remarques de l'Auteur sur les Diphthongues sont d'autant plus curieuses, que plusieurs personnes prennent pour des Diphthongues certaines unions de voyelles, qui ne méritent pas ce nom. Pour faire une Diphthongue, il ne suffit pas que deux voyelles soient assemblées sous une même syllabe; mais il faut

qu'elles produisent deux sons distincts l'un de l'autre; *æ* dans les mots de *Caën* & d'*æquinoxe*, *ai* dans les mots d'*air* & de *chair*, ne sont pas des Diphthongues; mais *eau*, dans l'*eau*, *bateau*, *marteau*, mots dans lesquels l'*è* qui est joint à *au* se prononce comme un *è* féminin, *eau*, dis-je, dans ces mots forme une véritable Diphthongue. Il en est de même d'*ia*, & d'*iau* dans *Diable*, *fiacre*, *diantre* & *piautre*. On nous aprend au sujet des Diphthongues, qu'on prononce & qu'on écrit également bien *bouis* & *buis*; mais que dans *buisson*, on ne fait point sonner l'*u*; & qu'on prononce *bisson*.

Le Traité de l'Orthographe est, peut-être, un des plus curieux de toute cette Grammaire, quoi qu'ils le soient tous beaucoup. On y voit les tentatives, qui ont été faites de tems en tems par certaines personnes, pour réformer l'Orthographe Françoise, & le mauvais succès qu'elles ont eu.

Parmi ces Réformateurs, celui qui poussa la chose plus loin fut un certain *Rambaud*; qui prétendant que, pour représenter tous les différens

férens sons de notre Langue, il falloit 44. consonnes & huit voyelles, s'avisa de changer tout d'un coup toutes les Lettres de l'Alphabet. On a un Traité de lui sur cette matiére imprimé à Lyon en 1578. avec ses nouveaux caractéres d'un côté; & tout ce qui s'y trouve écrit de la sorte, n'est guéres plus aisé à lire que l'Hébreu le seroit à une personne, qui n'en connoîtroit pas les caractéres. Nôtre Auteur fait voir, que toutes ces prétenduës Réformations sont impossibles, inutiles, & même nuisibles. Le Principe sur lequel ces Réformateurs s'apuyent, est que les Lettres étant instituées pour représenter les sons, l'écriture doit se conformer à la prononciation. Mais on fait voir que cette Régle a ses exceptions, comme toutes les autres régles, & qu'il n'y a point de Langue, du moins de celles que l'Auteur connoît, où toutes les Lettres se prononcent toujours d'une même sorte, & où le son des voyelles & des consonnes ne varie souvent, selon les différens mots qu'elles forment. Cela est particulierement vrai dans la Langue Angloise. Il vaut mieux que ceux qui veulent apren-

dre les Langues, se résolvent à surmonter ces difficultez, que de tout bouleverser, pour leur en faciliter l'étude. S'il arrive que l'Usage fasse insensiblement quelque réformation dans l'Orthographe, il ne faut pas la rejetter, mais il ne faut pas entreprendre d'y en faire de sa propre autorité. Il n'y a personne qui ait une vocation légitime pour cela.

S'il faloit écrire comme l'on parle, un même mot s'écriroit différemment suivant les différens endroits du discours où il seroit placé; ce qui seroit tout-à-fait bizarre & incommode; au lieu d'écrire, *sang brûlé* & *sang aduste*, il faudroit écrire *san brûlé* & *sang aduste*, parce que dans le premier exemple on ne prononce point le *g* & qu'on le prononce dans le second. Il y a bien plus, c'est que le même mot se prononce tantôt d'une maniére, tantôt d'une autre, seulement selon le rang qu'il tient dans le Discours. Quand on dit, par exemple, *je suis vostre serviteur*, la prononciation de l'*o* de *Vostre* est tout-à-fait bréve; & quand on répond, *& moi je suis le vostre*, elle devient alors beaucoup plus longue & beaucoup plus traînée. Il

suffit

ſuffit même pour la différence de ces deux prononciations, que *voſtre* & *noſtre* ſoient ſuivis ou non de leurs ſubſtantifs. Quand ils en ſont ſuivis, l'*o* de l'un & de l'autre ſe prononce toujours bref; quand ils ne le ſont pas, il ſe prononce toujours long: *Voſtre avis*, *voſtre ſentiment*, voila l'*o* bref; *c'eſt le voſtre*, *mais ce n'eſt pas le noſtre*, voilà l'*o* redevenu long. Faudra-t-il écrire ces mots différemment dans ces différens endroits, pour s'accommoder à la prononciation. On allégue diverſes autres raiſons très-fortes, pour montrer qu'il ne faut point changer l'Orthographe reçûë; mais on ne ſauroit les raporter toutes ici. Elles méritent d'être lûës dans le Livre même.

II. La ſeconde Partie de cette Grammaire comprend autant de Traitez qu'il y a de parties d'Oraiſon: & dans châque Traité après avoir examiné la nature & les proprietez de chaque Partie d'Oraiſon, on entre dans le détail de tout ce qui en regarde l'emploi, ſoit par raport aux Régles de la Grammaire, ſoit par raport à l'Uſage qui ſe diſpenſe aſſez ſouvent de les ſuivre.

1. Le premier Traité eſt de l'Article dont l'uſage eſt ſi fréquent dans notre Langue. En parlant des cas, l'Auteur dit, que celui qu'on apelle *Genitif*, c'eſt-à-dire, *qui engendre*, *qui produit*, devroit peut-être avoir plutôt l'apellation paſſive d'*engendré*, de *produit*. * Je crois qu'il a une ſignification active, parce que c'eſt de lui d'ordinaire, plutôt que du Nominatif, que les autres cas obliques ſe forment en Latin, *Pater* a au Genitif *Patris*, & de là viennent tous les autres cas tant du pluriel que du ſingulier, *Patri*, *Patrem*, *Patre*, *Patres*, &c.

On ſait que l'Article n'eſt pas en uſage dans toutes les Langues. La Grecque s'en ſert, la Latine n'en a point. On demande ſi l'Article eſt de lui-même ſi néceſſaire, qu'il manque en effet quelque choſe à la perfection d'une Langue, qui en eſt privée. L'Auteur examine cette Queſtion, & décide, que l'Article a ſes avantages & ſes déſavantages. Il eſt utile en ce qu'il exprime nettement & clairement certains raports & certaines proprietez, qu'on ne ſauroit

* *Remarque de l'Auteur de ces N.*

sçauroit exprimer sans son secours. Mais d'ailleurs il est désavantageux, en ce qu'il rend une Langue plus lâche & plus énervée. Il est presque impossible que le retour presque continuel de l'Article dans toutes les Langues où il est en usage, ne rende le Discours plus long & plus lâche, sans rien ajouter d'ordinaire à la netteté du sens. Pour faire voir combien l'Article sert à la netteté, il n'y a qu'à citer un exemple. Prenons les paroles du Démon à *Jesus-Christ*; les voici en Latin, *si Filius Dei es*; cela est équivoque, & on peut le traduire en deux maniéres, ou *si vous êtes Fils de Dieu*, ou *si vous êtes le Fils de Dieu*; deux Traductions qui sont bien différentes comme chacun voit. Cependant ces deux sens ne peuvent s'exprimer que d'une maniére en Latin, *si Filius Dei es*. De même, en François *êtes-vous Prince*? a un sens très-différent de, *êtes-vous le Prince*? Cependant ces deux phrases ne peuvent s'exprimer que d'une maniére en Latin, *esne Princeps*?

L'Auteur de *la Grammaire générale & raisonnée*, admet en François de deux sortes d'Articles, l'un défini,

défini, qui est *le*, *la*, & l'autre indéfini, savoir, *un*, *une*, dont le pluriel est la particule *de*, *des*, comme quand on dit *un grand homme a dit cela*, *de grans hommes ont dit cela*, *des gens de bien*, *des femmes d'honneur*. Mais notre Auteur refute cette distinction & ce sentiment. Il ne laisse pas de s'en servir, pour s'acoutumer à l'usage.

2. Le second Traité est celui des Noms. En parlant des Diminutifs, après avoir remarqué que dans les Diminutifs des noms propres, tels que ceux-ci, *Jean*, *Jeannot*; *Jeanne*, *Jeannote*; ceux dont la terminaison est masculine ne se donnent qu'aux garçons; & les autres aux filles; l'Auteur excepte le nom de *Margot* formé de *Marguerite*, & raporte à ce sujet, l'Epitaphe que *Marguerite d'Autriche* composa pour elle-même, dans le fort d'une tempête, ...

Je suis Margot, la gente Demoiselle,
A deux Maris mariée, & pucelle.

Je ne raporte cette particularité, que pour avoir lieu de remarquer, que Mr. de *Fontenelle* cite un peu diffé-

différemment cette Epitaphe dans ses *Dialogues des Morts* *; quoi que le sens soit le même.

Cy gyst Margot, la gentil' Damoiselle,
Qu'a deux Maris, & encore est Pucelle.

Il semble que cette derniére Epitaphe sent plus le tems auquel elle a été composée, que la premiére.

Mr. l'Abbé *Regnier* fait diverses remarques curieuses sur les comparatifs & sur les superlatifs. Quoi qu'il n'y ait proprement que les noms adjectifs, qui se comparent, notre Langue ne laisse pas de comparer quelques noms substantifs. Ainsi on peut dire, soit absolument, *c'est un très-homme d'honneur; ce sont de très-gens de bien*; soit relativement; *c'est le plus homme d'honneur de sa compagnie, ce sont les plus gens de bien de la ville.* Je connois des personnes, qui, sans l'autorité de Mr. *Regnier*, n'auroient osé dire, *ce sont de très-gens de bien.*

Ce à quoi notre Auteur s'est principale-

* *Dialogue entre Adrien & Marguerite d'Autriche.*

cipalement attaché dans ce Traité sur les Noms, c'est d'expliquer à fond les noms de nombre; parce qu'aucune Grammaire ne l'a fait jusqu'à présent. Il craint d'être entré dans un détail, qui paroîtra superflu à bien des gens; mais c'est à quoi tous les détails de la Grammaire sont sujets. Ceux qui aiment l'exactitude sauront gré à nôtre Auteur de ce détail & de plusieurs autres qu'on trouve dans son Ouvrage. Il aporte ici de nouvelles preuves de la nécessité qu'il y a de conserver l'Orthographe telle que nous l'ont donnée Messieurs de l'Académie dans leur Dictionaire. Ces preuves sont 1. que la nouvelle Orthographe aporte de l'embarras dans la maniére de former les pluriels des noms, en ce qu'elle fait dépendre cette formation d'une chose qui lui est étrangére, & en ce qu'il y a une infinité de noms, où les Défenseurs de la nouvelle Orthographe ne sauroient apliquer leur régle, sans défigurer la Langue. 2. Ils empêchent qu'on ne puisse si facilement raporter les pluriels à leur singulier: en écrivant, par exemple, *bans*, au lieu de *bancs*; on ne sait si le singulier est *ban* ou

banc,

banc, deux mots, qui ont une signification très-différente. 3. En écrivant, par exemple, *grans*, *constans*, *lours*, *lons*, & *cours*; pluriels de *grand*, *constant*, *lourd*, *long*, & *court*, & suprimant ainsi, le *d*, le *g*, & le *t*, de leur singulier, ils ôtent autant qu'ils peuvent la connoissance de la formation de leurs adjectifs féminins, & de tous leurs dérivez, dans tous lesquels ces sortes de Lettres sont essentielles & caractéristiques. 4. Enfin, par ce retranchement de la Consonne finale du singulier, ils effacent peu à peu les traces de l'origine des noms, & tombent dans l'inconvenient d'en confondre quelquefois le sens & l'intelligence. Notre Auteur finit ce qu'il a à dire des noms par examiner, s'il y a des Ablatifs absolus dans la Langue Françoise. Il soûtient, que les façons de parler, qui s'expriment en Grec par le Genitif, & en Latin par l'Ablatif, & qu'on apelle des Ablatifs absolus, sont en François des Nominatifs absolus. Car, puis qu'elles apartiennent à quelque cas, ce ne peut être qu'à celui, dont elles portent la marque. Or dans les exemples suivans, *la*

chose

chose mise en délibération, on fut d'avis; la bataille gagnée, la ville capitula; le Général mort, l'Armée se dissipa; les articles *la* & *le* n'étant Articles que du Nominatif & de l'Accusatif, ne peuvent convenir qu'à l'un ou à l'autre de ces deux cas. Ils ne peuvent pas désigner un Accusatif; parce qu'il ne peut y avoir d'Accusatif sans préposition ou sans un Verbe, qui le régisse, & par conséquent il faut que chacune de ces phrases soit au Nominatif. L'Auteur aporte quelques autres exemples, ausquels nous ne nous arrêterons point.

3. Les Pronoms sont le sujet du troisiême Traité. L'Auteur entre ici dans un détail encore plus grand que dans les Traitez précédens, & donne diverses Remarques, qui paroissent tout-à-fait nouvelles. Il commence par refuter *Sanctius*, qui a dit qu'on ne peut donner aucune véritable définition du Pronom. Pour juger s'il a raison, on raportera la définition même de notre Auteur, en avertissant qu'il parle principalement du Pronom François. Le Pronom est donc, selon lui, *une Partie d'Oraison, qui reçoit dif-*

férence de genre, de nombre, & de cas, comme le Nom; & qui sert quelquefois à marquer par lui-même une personne ou une chose; mais dont l'usage le plus ordinaire est de servir à la place du nom d'une personne, ou d'une chose, & qui alors a toujours la même signification que le Nom, au lieu duquel on l'employe. On verra dans le Livre même l'examen de cette définition. On trouvera aussi à la page 235. une critique fort judicieuse d'un endroit de la *Grammaire générale & raisonnée*, où l'Auteur a voulu censurer *Vaugelas*, sur la raison qu'il allégue pourquoi on peut bien dire *menez l'y*, pour dire *menez cette personne en quelque lieu*, & qu'on ne peut pas dire de même *menez-m'y*, pour *menez moi en quelque lieu*.

L'Auteur nous aprend au sujet de, *on* & de *l'on*; que les réflexions de Mr. *de Vaugelas* sur ce sujet marquent en lui une attention fort délicate sur les moindres minucies de la Langue; mais qu'après tout, les régles qu'il donne pour une plus grande exactitude, sont très-propres à faire tomber dans une affectation vicieuse de Stile, ceux qui s'attache-

roient trop servilement à les suivre. Selon Mr. *Regnier*, généralement parlant, l'usage d'*on* est beaucoup meilleur, que celui de *l'on*, qui aporte d'ordinaire quelque langueur dans le Stile.

Voici un exemple, qui fera voir jusques où notre Auteur a poussé l'exactitude. Après avoir raporté toutes les prépositions avec lesquelles le Pronom *soi* apliqué aux choses peut se construire; il ajoûte, qu'il n'y a, peut-être, qu'un seul exemple, où *soi* se trouve apliqué aux choses avec une autre préposition, que celles qu'il vient de marquer; c'est lors que les personnes, qui montrent à lire aux enfans, leur font dire *à par soi à*, *è par soi è*, pour leur donner à entendre que cèt *à* ou cèt *è* ne doit point être joint dans la prononciation avec la lettre qui suit.

Sur le pronom *il* & *elle*, on verra ici examinées, certaines questions curieuses, que l'Auteur de la *Grammaire générale & raisonnée*, avouë n'avoir pas assez méditées. Tout ce que Mr. l'Abbé *Regnier* dit sur ce sujet paroît très-juste & très-bien pensé; & fait voir en même tems, qu'on

qu'on ne sauroit écrire solidement sur la Grammaire, si on n'est bon Logicien. Ce n'est pas dans ce seul endroit où il fait usage de sa Logique. Il en observe par tout les régles & les principes avec la derniére exactitude.

Quand les Hollandois veulent dire en leur Langue, que quelcun a mal à la tête, ils disent qu'il a mal *à sa tête*, & en parlant d'eux-mêmes ils disent, *j'ai mal à ma tête*. Mais cela ne peut se soufrir dans notre Langue. Cependant la bizarrerie de l'Usage est si grande, qu'il y a des occasions, où il faut se servir du pronom possessif, quoi que la chose dont on parle ne soit pas moins propre à celui dont on parle, que le peut être la tête. Ainsi il faut dire, *se tenir sur ses jambes*, *sur ses piés*, *se retrouver toujours sur ses piés*, *donner sa main à baiser*, *donner son bras à un Chirurgien*, *perdre son sang*, *vivre du travail de ses mains*. Quelquefois on peut ou omettre ou se servir du pronom possessif; ainsi on dit également bien, *élever sa voix*, ou, *élever la voix*; *étendre ses bras*, ou *étendre les bras*; *parler entre ses dents*, ou, *parler entre les dents*.

dents. On aura beau philosopher sur tout cela, je doute qu'on puisse en alléguer d'autre raison, que la bizarrerie de l'Usage. C'est aussi l'opinion de Mr. *Regnier*.

Il fait une remarque curieuse sur le pronom *qui* employé dans la signification de *quiconque*, aussi bien que dans celle de *quelle personne*; c'est qu'étant mis entre deux verbes, il est régi par l'un & régit l'autre, quoi que l'un & l'autre demandent des cas différens. Ainsi dans cette phrase, *il le dit à qui veut l'entendre*, *qui*, tient lieu de Datif à l'égard du Verbe *dire*, qui régit le Datif de la personne, & il tient lieu de Nominatif à l'égard de *veut* qu'il régit. On peut former plusieurs autres phrases de même nature, soit avec *qui*, soit avec *quiconque*, qui se construit de même.

Dans la page qui suit la réflexion que nous venons de raporter, l'Auteur dit qu'il ne peut s'empêcher de parler d'une phrase introduite depuis peu par quelques Orateurs, & de laquelle j'ai aussi dit quelque chose ailleurs. C'est cette exclamation, *quoi de plus grand! quoi de plus funeste!* Mr. *Regnier* dit qu'on fait

d'une phrase Latine très-excellente, une phrase Françoise très-contraire au génie de notre Langue, qui ne soufre point que *quoi* au Nominatif aît aucun régime à sa suite, & qui ne lui en donne à l'Accusatif, que dans cette unique façon de parler, *je ne sai quoi de grand, de noble*, &c.

Comme Mr. de *Vaugelas* n'a pas épuisé la matiére au sujet de l'usage qu'on peut faire du pronom *lequel* & de son féminin *laquelle* dans tous les cas, usage, qui embarrasse si souvent, & ceux qui écrivent, & ceux qui se piquent de bien parler; on verra ici cette question examinée à fonds. On y lira des remarques très-curieuses, & on trouvera que les décisions de *Vaugelas* sur ce sujet ne sont pas toujours justes. On dit d'ordinaire qu'en certaines occasions on peut se servir de *lequel* & *laquelle* en la place de *qui*, pour éviter l'équivoque: mais il est vrai qu'il y a des occasions, où il vaut mieux tourner tout-à-fait la phrase, que de s'en servir; c'est principalement lors qu'on les employe au nominatif.

Des gens scrupuleux ont condamné les phrases suivantes; *je l'ai-*

merois, si son inconstance ne la rendoit indigne de l'être; je le traiterai, comme il mérite de l'être; il n'est pas permis de condamner après leur mort ceux qui ne l'ont pas été pendant leur vie. Ils prétendent à l'égard de la premiére, qu'il faut dire, *ne la rendoit indigne d'être aimée*, parce que *de l'être* tout seul, ne pouvant vouloir dire que *d'être aimée*, il auroit falu pour donner cette force à la particule *le*, que le Participe *aimé* eut été exprimé auparavant, & qu'on eût dit, *je l'aurois aimée si son inconstance ne la rendoit indigne de l'être*. Mais que le Verbe étant au futur du subjonctif, dans la phrase proposée, la particule *le* ne pouvoit être relative, que de ce même tems; & qu'ainsi pour rendre cette phrase correcte, il faloit absolument dire *ne la rendoit indigne d'être aimée*. On fait la même objection à l'égard des deux autres phrases avec le même fondement. Mais on fait voir que, quelque spécieuse que cette Objection paroisse, elle est, au fond, très-contraire, & aux principes de la Grammaire touchant les Particules relatives, & à l'usage ordinaire de

la

la Langue. * Je crois que ce que l'Auteur dit sur ce sujet convaincra les plus opiniâtres. Souvent on énerve le discours pour vouloir le rendre trop conforme aux régles. Lors qu'une phrase est claire, que l'Usage l'a adoptée, & surtout lors qu'elle a quelque chose de vif & de serré, il faut passer par dessus les régles. Or qui n'entend ce qu'on veut dire, quand on parle ainsi, *je l'aimerois, si son inconstance ne la rendoit indigne de l'être*, cette phrase n'est-elle pas aussi claire, & n'est-elle pas plus vive que celle-ci? *je l'aimerois si son inconstance ne la rendoit indigne d'être aimée.*

Au sujet du Pronom *Quiconque*, Mr. l'Abbé *Regnier* nous aprend, qu'il n'a point de pluriel, & qu'il n'a guére d'usage au Féminin. Il diroit même qu'il n'a point de Féminin, si le Dictionaire de l'Académie Françoise ne lui en donnoit un; en alléguant pour une phrase qu'on diroit à des femmes; *Quiconque de vous sera assez hardie.* Il ajoûte néanmoins que dans cette Phrase le terme de *quiconque* étant restraint & déterminé par *de vous*,

R 2 n'est

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouvel.*

n'est plus employé indéfiniment ; & que *de vous*, en parlant à des femmes, est ce qui donne lieu à l'adjectif féminin dont il est suivi. * Je ne sai si je me trompe ; mais il me semble que la phrase alléguée par l'Académie n'est pas des meilleures ; & que si on pouvoit s'exprimer autrement, pour dire la même chose, ce seroit le mieux.

On demande si *quelque* étant joint avec un adjectif & un substantif régis par un Verbe Actif, est alors Adverbe ou Adjectif, & si, par exemple, il faut dire, *quelque grandes actions qu'il aît faites*, ou *quelques grandes actions qu'il aît faites.* L'Auteur examine les raisons de part & d'autre, & conclut, que toutes les fois que *quelque*, dans le sens dont il s'agit, se trouve joint, soit avec un seul substantif, soit avec un substantif suivi de son adjectif, soit enfin avec un adjectif suivi de son substantif, alors il n'est jamais qu'adjectif. Mais que, quand il n'est joint qu'avec un nom adjectif, ce qui n'arrive jamais, qu'avec le Verbe substantif *être*, alors il est infail-

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouvel.*

infailliblement adverbe. Ainsi dans la phrase proposée, où, selon l'Auteur, *quelque* est adjectif, si on vient à la tourner un peu autrement, & au lieu que le substantif *Actions* est joint à l'Adjectif *grandes*, on l'en sépare par le Verbe substantif, alors, *quelque*, deviendra Adverbe, comme il l'est dans, *quelque riches qu'ils soient*; & il faudra dire, *quelque grandes que soient les actions qu'il a faites.* On donnera le mois prochain la suite de cèt Extrait.

ARTICLE II.

Le PHILOSOPHE *de* ROTTERDAM ACCUSÉ, ATTEINT, & CONVAINCU. A Amsterdam. 1706. in 12. pagg. 137. d'un caractére un peu plus gros que celui de ces Nouvelles.

LES Accusations dont on charge ici Mr. B. ne sauroient être plus graves. Ceux qui l'ont attaqué jusques ici se sont abstenus autant qu'ils ont pû de qualifier les propositions de cèt Auteur qu'ils ont combattuës; mais ici on léve le masque, & on

donne à châque chose, le nom qu'on croit qu'elle mérite. On accuse ce Philosophe d'avoir renversé toutes les Religions, & de les avoir rasées *rés pieds rés terre*. On promet de tirer le voile de dessus lui, & de prouver qu'il pousse l'impieté jusqu'à l'Athéïsme. Dans cette vûë on fait deux choses principales; on allégue les raisons, qui ont persuadé l'Auteur, de l'Athéïsme de son Adversaire; & on entreprend de le forcer dans tous les retranchemens, où il se croit invincible; & qui sont sa prétenduë conformité avec les Théologiens les plus Orthodoxes, l'anéantissement de la Raison humaine, qu'il faut entiérement abattre pour la soumettre à la Foi; & la Grace efficace & irrésistible.

Pour exécuter le premier de ces Articles, l'Auteur dit qu'il croit qu'on peut trouver plus de cent pages dans les divers Livres de Mr. B. dans lesquelles il tâche de prouver, que les idées que le Christianisme donne de la Divinité, la font injuste, cruelle, sans sagesse, & sans bonté. Que Dieu a créé un Monde plein de crimes & de miséres, au lieu que s'il étoit bon & sage, il auroit fait

fait un Monde pur, où toutes les Créatures intelligentes seroient saintes & heureuses. Il ne leur auroit pas donné une liberté, dont il savoit bien qu'ils abuseroient pour se perdre: que le Christianisme fait Dieu cause de tous les crimes, & qu'il n'y a pas de Systême adopté par aucune Secte de Chrétiens, qui ne fasse Dieu Auteur du péché. Il allégue sur cela des comparaisons odieuses, d'une mére, par exemple, qui mettroit ses filles en lieu & en situation d'être nécessairement corrompuës par des hommes débauchez, & qui les puniroit ensuite pour s'être laissé séduire.

On fait remarquer que, dans son Dictionaire, aprés avoir prêté son éloquence & sa subtilité aux Manichéens, Mr. B. y revient dans l'Article des *Pauliciens.* On dit que s'il vouloit faire l'Histoire de ces anciens Hérétiques, il devoit raporter les fables folles & les dogmes extravagans de cette malheureuse Secte, tels qu'on les trouve dans les Ecrits de S. *Augustin.* Cela eut été assez curieux & divertissant, & n'eut point été dangereux: mais, dit-on, la fidélité de l'Historien ne s'est pas

tournée de ce côté-là, elle roule uniquement sur les deux Principes à la ruine de la Providence Divine. Il est si fidéle Historien, qu'il rend bien plus qu'il n'a reçû de ses Auteurs, il leur prête des argumens, qu'il croit invincibles, une éloquence & un tour d'évidence & de conviction, qu'il n'a jamais vû nulle part. * J'ai oui dire à bien des gens, & je l'avois pensé avant que de l'avoir oui dire, que Mr. B. a trop mauvaise opinion du Public; s'il l'avoit un peu plus respecté, il ne se feroit pas tant découvert. Nôtre Anonyme dit que les Amis de Mr. B. le comparent à *Erasme*, & la comparaison ne lui paroît pas juste, mais je la trouve fort juste en un sens; si ce n'est qu'*Erasme* faisoit souvent à l'égard de la Vérité, ce que Mr. B. fait à l'égard des erreurs les plus monstrueuses. Le premier avançoit mille sentimens, qui devoient choquer le parti dans lequel il étoit; on l'attaquoit sur ces sentimens, il en faisoit de très-mauvaises Apologies. Voila le portrait de Mr. B. excepté la différence que j'y ai mise.

Pour

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouvel.*

Pour revenir à notre Anonyme, il dit que Mr. B. témoigne se plairre dans les difficultez qu'il propose, qu'il ne nous montre jamais la Divinité, que par le côté de son obscurité & de sa conduite incompréhensible, contraire à la justice, à la bonté, à la pureté d'un Etre souverainement parfait, à la puissance d'un Etre dont la puissance n'a pas de bornes. Il est vrai, qu'il aporte un remêde contre toutes ces difficultez, & ce remêde c'est la Foi. Mais notre Anonyme demande, si un ou deux mots en faveur de la Foi, sans preuves, sont bien capables de délivrer les esprits accablez sous le poids de ces affreuses objections. Il sait bien que ces courts éloges de la Foi ne feront point de tort à ses hypothéses; parce qu'il est bien persuadé, qu'il n'obligera jamais les hommes à renoncer à leur Raison & à son usage. * Si Mr. B. après avoir dégradé la Raison, se vouloit donner la peine de faire une course sur cette Foi opposée à la Raison qu'il exalte tant, on est persuadé qu'il feroit des merveilles, & que les victoires qu'il

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouvel.*

remporteroit contre ce second Ennemi seroient tout autrement illustres, que celles qu'il a remportées sur le premier.

Notre Anonyme prouve ses conclusions contre Mr. B. par divers endroits tirez de ses *Pensées diverses sur les Cometes*, & de quelques autres de ses Ouvrages. Il établit dans ce premier Livre que l'Athéïsme n'est pas un plus grand mal que l'Idolatrie; que la connoissance de Dieu ne sert de rien pour retenir les hommes dans leur devoir & brider leurs passions; qu'une Societé d'Athées à l'égard des mœurs & des actions civiles, seroit toute semblable à une Societé de Payens; que les vertus des Chrétiens ne viennent pas d'un principe de Religion; mais uniquement de la crainte, & de l'amour pour l'honneur mondain; que les femmes ne sont point vertueuses par la crainte de Dieu & par un principe de Religion; que la bonne vie des Athées a paru admirable; que l'Athéïsme a eu ses Martyrs; qu'*Epicure* a dompté glorieusement la Religion. Il y a plus, il ruine, sans aucun intérêt, la preuve de la Divinité, tirée du consentement univer-

fet de tous les peuples. On prétend, que cela ne se fait pas dans un bon dessein. Je crois pourtant qu'on doit lui pardonner, en cas qu'il nous fournisse incessamment un Argument aussi bon que celui-là, & dont il soit l'Auteur. On pourra dire alors, que ce qu'il nous avoit ôté d'une main, il nous l'a rendu de l'autre. Mais par malheur Mr. B. travaille à nous enlever tout, & il ne nous donne rien pour nous dédommager. Il ne veut pas même nous laisser notre liberté. Cependant, on dit qu'il se plaint de ce que nous voulons le trouver mauvais; mais si nous ne sommes pas libres, de quoi se plaint-il? C'est la fatalité inévitable du destin, qui nous oblige à nous plaindre de sa conduite; & à le blâmer de vouloir nous dépouiller de l'agréable imagination dont nous nous flatons d'être les Maîtres chez nous. Il dira qu'il ne le veut pas librement non plus que nous; nous voilà donc à deux de jeu. Ne nous plaignons donc plus, & du reste, continuons. Mais nos plaintes elles-mêmes ne sont pas libres; plaignons-nous donc.

Notre Anonyme extrait aussi diverses Propositions du *Commentaire*

Philosophique de Mr. B. Il cite contre lui trois Auteurs, qui ont attaqué depuis peu ses opinions. Il me fait l'honneur de me mettre du nombre, & il nous aprend ce que Mr. B. & ses Amis disent contre moi, pour détruire mon témoignage. Je n'ai jamais prétendu, que mon témoignage fut d'aucun poids. Je souhaite qu'on pése uniquement mes raisons. Que si cependant il faloit agir par préjugez, peut-être, en trouveroit-on d'infiniment plus fâcheux contre Mr. B. & contre ses Amis, que contre ceux qui l'ont attaqué. Quoi qu'il en soit, je veux bien être regardé comme un Siamois ou un Caribe, si l'on veut; je souhaite seulement qu'on examine les raisons de part & d'autre. L'Anonyme fait remarquer que les Auteurs qui ont écrit contre Mr. B. n'ont jamais eu avec lui le moindre démêlé, & n'en ont jamais reçu aucun sujet de chagrin, qu'au contraire, ils ont toujours vécu avec lui en bonne intelligence. Cela est vrai, du moins, par raport à moi; quoi que Mr. B. ait dit à un de ses Amis, que c'étoit par quelque chagrin que j'avois écrit contre lui. Je puis protester sincére-
ment

ment le contraire. J'ai résisté même autant que j'ai pû, quoique j'y fusse puissamment sollicité par des personnes de mérite. Je persistai dans ma résolution pendant toute la lecture de sa *Continuation de ses Pensées sur les Cométes*, jusques à ce que je fus arrivé au Chapitre CXXIV. mais j'avouë que je perdis patience, à la lecture de ce Chapitre, je ne pus y lire sans la derniére indignation, ces terribles paroles; *une Societé composée de vrais Chrétiens, & entourée d'autres peuples ou infideles, ou Chrétiens à la mondaine, tels que sont aujourd'hui & depuis long-tems toutes les Nations où le Christianisme domine, seroit-elle propre à se maintenir? Je croi que non.* Dans le Chapitre suivant, Mr. B. mettant toujours en usage sa vieille ruse de faire dire à quelque inconnu, ou à quelque ancien hérétique, ce qu'il n'ose pas dire de son chef; fait parler un homme *docte*, on remarquera par parenthése, que cèt homme docte soutient la Thése de Mr. B. du Chapitre précédent; ce prétendu Sa-
„ vant, nous dit-il, s'imaginoit que
„ *Jesus-Christ* n'a point proposé sa
„ Religion comme une chose, qui

„ pût convenir à toutes sortes de per-
„ sonnes, mais seulement à un pe-
„ tit nombre de Sages. Il se * fon-
„ doit sur ce qu'un peuple tout en-
„ tier, qui pratiqueroit exactement
„ toutes les Loix du Christianisme,
„ seroit incapable de se garentir de
„ l'invasion de ses voisins. Or il
„ n'a pû être de l'intention de Dieu
„ qu'une Societé toute entiére man-
„ quât des moyens humains de se
„ conserver dans l'indépendance
„ des autres peuples. Cèt homme
„ donc vouloit me persuader, que,
„ comme la Philosophie des Stoï-
„ ques impraticable par toute une
„ Societé, n'étoit destinée qu'à des
„ ames de distinction, l'Evangile
„ n'étoit aussi destiné qu'à des *As-
„ cetes*, à des personnes d'Elite §
„ capables de se détacher de la Ter-
„ re, & de s'aller consacrer en cas
„ de besoin à la solitude dans les dé-
„ serts les plus afreux. En un mot,
„ disoit-il, nous ne devons consi-
„ dérer

* *C'est-à-dire, qu'il se fondoit précisé-ment sur la Thése établie par Mr. B. dans le Chapitre précédent.*

§ *C'est-à-dire, aux Pauls, aux An-toines, & à leurs semblables.*

„ dérer l'Evangile, que comme un „ modéle de la plus grande perfection proposé à ceux, à qui la nature soûtenuë de la Grace donneroit „ du goût pour LA PLUS FINE „ SPIRITUALITE'. C'est ainsi „ que S. *Benoît*, S. *Dominique*, S. „ *François d'Assise*, & les autres Fondateurs d'ordre ont fait des Régles „ & des Observances, non pour „ tout le Monde, mais pour tous les „ Chrétiens intérieurs & spirituels „ dont le nombre est fort petit.

Voilà le Discours du Savant de Mr. B. Que lui répondit-il? On va le lire. „ Je répondis à ce Savant, „ que son erreur étoit visible; puis „ qu'il est manifeste par la lecture „ des Evangiles & des Apôtres, que „ la Loi de *Jesus-Christ* est proposée à toutes sortes de gens, de „ quelque sexe, & de quelque condition qu'ils soient, non pas comme un parti qu'il soit libre de choisir, mais comme le moyen unique „ d'éviter la damnation éternelle. On voit bien que cette réponse n'est que pour se moquer du Public; cependant de peur que quelque innocent ne la prît pour bonne; il a soin d'ajouter: *Je ne sai pas s'il a changé*

d'opi-

d'opinion; mais nous nous séparâmes sans qu'il témoignât être satisfait des expédiens dont on lui avoit parlé. Il cite, ensuite, ces expédiens, & tâche à son ordinaire, de tourner en ridicule les Théologiens. Châcun a son goût; mais j'avouë, qu'il n'y a rien dans tous les Ecrits de Mr. B. qui m'ait tant choqué que cèt endroit. C'est ce qui m'a déterminé à mettre quelques Remarques dans mes Journaux précédens; & puis que j'avois la plume à la main; j'ai crû devoir relever quelques autres endroits, qui m'avoient déplû. Mr. B. a répondu au moins essentiel, quant à moi, qui est l'argument pris du consentement des peuples; j'espére montrer bien-tôt au Public, qu'à cèt égard il n'a pas lieu de se féliciter de sa victoire. Il m'est revenu de plusieurs endroits, qu'il y a encore un Volume sous la presse, où il me défie de montrer que la Religion Chrétienne soit propre à la conservation des Societez; je suis surpris de sa hardiesse, c'est là où je l'attens de pié ferme. La Religion fait toute ma joye & toute ma consolation, le Public me permettra de ne pas soufrir, qu'on tâche de me

l'enle-

l'enlever. Nous sommes en Pays de liberté, & Mr. B. & ses Amis, s'il y en a quelcun dans ses sentimens, nous permettront bien de croire en Dieu; au hazard de passer pour *Tartuffes* dans leur esprit, ou d'être accusez de vouloir *se disculper auprès d'eux.* Mais revenons à notre Anonyme, de l'Ouvrage duquel il est bon de dire encore un mot.

Il commence dans son sixième Article l'examen des raisons par lesquelles Mr. B. prétend échaper aux accusations intentées contre lui, & il soutient que la méthode de Mr. B. abandonne tous les hommes du Monde à un Athéisme innocent, excepté ceux qui admettent la Révélation. Il prouve par plusieurs raisons, que ce que Mr. B. a dit de l'élevation de la foi & de l'abaissement de la Raison, est une échapatoire de mauvaise foi. Il croit qu'un homme qui a dit qu'il ne faloit point attaquer le Mahometisme par sa Morale, pour éviter une fâcheuse retorsion contre le Christianisme, ne peut pas avoir autant de respect pour l'Ecriture, qu'il veut en faire paroître. On cite à la page 65. un long passage du *Commentaire Philosophique*, où

où Mr. B. fait réparation par avance à la Raison, de tout le mal qu'il en a dit depuis, d'où l'on conclut que ce qu'il a assuré qu'il faloit abandonner la Raison, pour faire hommage à la Foi, n'est pas sincére. Ce passage est trop long pour être raporté ici; mais il mérite d'être lû. En voici seulement un échantillon; *Ainsi* TOUS LES THE'OLOGIENS, *de quelque parti qu'ils soient, après avoir relevé tant qu'il leur a plû la révélation, le mérite de la foi, & la profondeur des mystéres, viennent faire hommage de tout cela aux piés du trône de la Raison.*

L'Anonyme fait encore voir, que Mr. B. ne peut recourir à la Foi, puis que lui-même a avoüé, que cette foi ne pouvoit avoir aucun fondement. Car il a avancé, que Mr. *Nicole a causé un mal très-réel dans le Christianisme, en excitant des contestations, qui* DE'MONTRENT, *que, ni par la voye de l'autorité, ni par celle de l'examen, on ne peut choisir un parti,* (il s'agit de la Religion) *avec la satisfaction de se pouvoir dire, qu'on a fait un bon usage de sa Raison.* Ailleurs Mr. B. dit *que les objections contre la voye d'examen sont terras-*

santes

ſantes, & que tout l'avantage qui nous reſte, eſt que nous les pouvons retorquer contre la voye de l'autorité. L'Auteur demande là-deſſus, d'où naîtra donc la Foi, qui doit ſubjuguer la Raiſon. Il croit que cette preuve eſt atterrante contre Mr. B. & aparemment qu'il ne ſera pas le ſeul de ſon opinion.

Il réfute enſuite la ſeconde échapatoire de Mr. B. qu'il faut avoir recours à la *grace Auguſtinienne*, ce ſont les termes dont il ſe ſert. L'Anonyme fait ſeize réflexions différentes ſur ce ſujet, & montre que c'eſt à tort que Mr. B. ſe plaint que ſes Adverſaires l'accuſent, ſans alléguer aucune preuve contre lui.

La troiſiême & derniére fuite de Mr. B. c'eſt qu'il eſt *Calviniſte*, *de la poſtérité de Calvin*, *deſcendant de lui en droite ligne.* Son Antagoniſte remarque, que ces ſeules paroles de plaiſanterie ſont voir dans quel eſprit il eſt ſur cette matiére; & que tous ceux qu'il a vûs les ont priſes dans ce ſens-là. On fait voir enſuite, que ſi M. B. eſt Diſciple de *Calvin*, il a fort mal profité dans ſon Ecole, & on le défie de trouver dans les Ouvrages de ce Réformateur, les dog-

mes

mes que lui Mr. B. a enseignez, & qui ont soûlevé le Public contre lui. On montre enfin, qu'il a tort de s'apuyer de ce que Mr. *Jurieu* a avancé dans son Traité des *Méthodes rigides & relâchées, sur la Grace & sur la Prédestination.*

ARTICLE III.

EXAMEN *de la* THEOLOGIE *de Mr.* BAYLE, *répanduë dans son* Dictionaire Critique, *dans ses* Pensées sur les Cométes, *& dans ses* Réponses à un Provincial, *où on défend la* Conformité de la Foi avec la Raison *contre sa Réponse.* A Amsterdam, chez François l'Honoré. in 12. pagg. 472. du caractére de ces Nouvelles.

VOICI encore un Livre contre Mr. *Bayle*. Dans le précédent, l'Auteur s'occupe uniquement à établir que les Accusations intentées contre ce Savant sont bien fondées; dans celui-ci on tâche non seulement de le convaincre; mais aussi de l'éclairer. Mr. *Jaquelot*, qui en est l'Au-

l'Auteur, défend en même tems & la Religion & les principales choses qu'il avoit avancées dans sa *Conformité de la Foi avec la Raison*, & que Mr. *Bayle* avoit refutées dans un des Volumes de ses *Réponses à un Provincial.* Comme le Public est déja informé de quoi il s'agit & par les Livres des Intéressez, & par les Extraits, que nous en avons donnez *, nous ne nous y arrêterons pas autant que l'importance de la matiére sembleroit l'exiger. Mr. *Jaquelot* paroît beaucoup plus vif dans cet Ouvrage, que dans le précédent, & je suis sûr que ce Livre se fera lire avec plaisir, quoi qu'il y ait des Répétitions en quelques endroits, qu'il a jugées nécessaires, pour n'être pas accusé de n'avoir pas répondu à tout, par un Adversaire, qui n'observe rien moins, qu'un ordre Géométrique dans ses Ouvrages, & dont le Stile n'est rien moins que Laconique.

Dans la Préface, après quelques autoritez des Péres, pour faire voir, qu'ils ont toujours supposé dans tous leurs écrits & dans toutes leurs disputes

* *Voyez les Nouvelles de Mars.* 1705. *pag.* 330. *Février.* 1706. *pag.* 153.

putes la liberté de l'Homme, Mr. *Jaquelot* nous dit que dans toute la Dispute qu'il a avec Mr. *Bayle*, il suppose trois principes, que la plûpart des Réformez admettent, & qui dissipent toutes les ténébres, que son Adversaire a voulu répandre sur la matiére. Le premier est, que *Jesus-Christ* est mort pour tous les hommes. Le second c'est que Dieu peut prévoir les déterminations les plus libres de la volonté humaine. Le troisiême, que toutes les Disputes de l'Ecole depuis deux Siécles pour définir la Liberté humaine n'ont été qu'une Dispute de mots, qui ne consiste que dans les diverses maniéres de s'expliquer.

Il soûtient après cela, que Mr. *Bayle* a changé tout-à-fait l'état de la question. Que la Dispute entre lui & son Adversaire n'est nullement de la nature de celle qu'on a euë avec les Pélagiens; mais que la question est précisément la même que celle qui a été agitée entre les premiers Docteurs de l'Eglise & les Hérétiques ou les Payens principalement.

I. TOUT l'Ouvrage est divisé en deux Parties. Dans la premiére, après

après quelques réflexions générales, Mr. *Jaquelot* répond à quelques plaintes que Mr. *Bayle* avoit faites contre lui, par exemple, d'avoir omis certaines choses, qui auroient justifié Mr. *Bayle*; de s'être avisé trop tard d'écrire contre lui; de n'avoir pas bien établi l'état de la question. Après quoi il montre par un grand nombre de passages, que Mr. *Bayle* attaque la Religion; puis qu'on trouve dans ses Ouvrages tout ce qui feroit capable de la détruire. Qu'il met une opposition perpétuelle entre la Raison & la Foi. Il fait voir quel est l'usage de la Raison dans la Religion, & raporte le sentiment de plusieurs Docteurs sur ce sujet. Voilà l'idée générale de la premiére Partie; nous allons en raporter quelques articles particuliers.

1. Mr. *Bayle* prétend n'avoir fait aucun Paralléle entre les Athées & les Chrétiens, & dit que c'est une calomnie de Mr. *Jaquelot* de l'en avoir accusé. Celui-ci avouë que c'est une calomnie, si on ne lit que les Argumens des Chapitres de ses *Pensées diverses sur les Cométes*, parce qu'en effet il a pris soin dans ces Argumens, de ne faire paroître que les

les Payens opposez aux Athées; mais si on lit les Chapitres mêmes, qui portent ces Argumens trompeurs, on verra qu'il ne s'agit pas moins des Chrétiens que des Payens. Mr. *Jaquelot* accable ici son Adversaire de citations prises de ses propres Ouvrages; & lui fait voir, que ce qu'il accuse de calomnie est la propre Thése, que Mr. *Bayle* entreprend de défendre. Je ne citerai point un grand nombre de ces passages: mais il est bon que le Lecteur en voye ici quelque échantillon. *J'ai fait voir ailleurs*, c'est Mr. *Bayle* qui parle, *que rien n'est plus propre à prouver la corruption du cœur de l'homme, cette corruption naturellement invincible & seulement surmontable par le S. Esprit, que de montrer que ceux qui n'ont point de part aux secours surnaturels sont aussi méchans sous la pratique d'une Religion, que ceux qui vivent dans l'Athéisme.* Ailleurs après un grand raisonnement Mr. *Bayle* conclut ainsi; *si bien qu'il est plus utile qu'on ne pense, à la Religion, de prouver que la malice des hommes est si prodigieuse, qu'il n'y a qu'une grace particuliére du S. Esprit qui la puisse corriger; & que,*

sans

sans cette grace, c'est TOUTE LA MEME CHOSE *à l'égard des mœurs, ou d'*ETRE ATHÉE *ou de* CROIRE A TOUS LES CANONS DE L'EGLISE. Il faut remarquer que Mr. *Bayle* écrivant à un Docteur de Sorbonne, dans le Stile d'un Catholique Romain, parler des Canons de l'Eglise ou de l'Ecriture Sainte, c'est la même chose; de sorte que, selon lui, *c'est toute la même chose à l'égard des mœurs ou d'être Athée ou de croire à la Parole de Dieu.* De tout cela Mr. *Jaquelot* tire cette conséquence, que dans le Systême de Mr. *Bayle*, tous les Chrétiens, sans parler des autres Nations, sont mis au rang des Athées par raport à la corruption des mœurs, & aux égards qu'on doit avoir pour eux dans la Societé. *Mais*, ajoute notre Auteur, *que diroit Mr.* Bayle, *si toutes ces Nations condamnées par Arrêt de* son Orthodoxie de la vieille Roche, *comme il parle, apelloient d'une Sentence si sévére au Tribunal trop humain de l'Auteur du* Commentaire Philosophique? *Disons plus, les Elûs ne sont pas marquez au front; on ne connoit pas précisément l'heure où l'élection se manifeste par la grace ef-*

ficace & par leur Conversion. L'Apôtre S. Paul *tout élû qu'il étoit n'avoit pas laissé que de ravager l'Eglise, De sorte que le Magistrat ne pourra connoître aucun homme, qui ne soit autant dangereux à la Société qu'un Athée; parce qu'excepté les Elûs, qu'il ne connoît pas, tous les hommes sont également corrompus.*

* Je ne saurois m'empêcher de faire ici quelques réflexions. Mr. *Bayle* descendu en droite ligne de *Calvin*, & orthodoxe, s'il en fut jamais, sur la Prédestination & sur la Grace efficace; devoit avoir un peu mieux étudié les sentimens de ses légitimes Ancêtres avant que de les opposer à ses Adversaires, comme des armes à toute épreuve. Il doit savoir, qu'on peut être Orthodoxe, non autant que Mr. *Bayle*, car qui le pourroit? Mais autant que *Calvin* & les Péres du Synode de Dordrecht, & enseigner, 1. Que l'Evangile produit par lui-même, par raport aux mœurs, de très-bons effets, sur l'esprit de ceux à qui il est prêché, sans aucun secours de la grace efficace; en sorte qu'ils font plusieurs bonnes

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

bonnes œuvres matériellement, qu'ils ne feroient point ſans la lumiére de l'Evangile; quoi que les œuvres n'ayent pas toutes les conditions néceſſaires, pour être aprouvées de Dieu, comme eſſentiellement bonnes. 2. Que Dieu même, qui a à cœur la conſervation des Societez Civiles, à cauſe des Elûs, qui ſont membres de ces Societez, donne, même à l'égard des reprouvez, un certain degré d'efficace à ſa parole, par une certaine meſure de ſon Eſprit, qui ne va pas juſques à changer leur cœur, mais qui reprime leurs plus fortes paſſions, & qui leur fait faire des actions bonnes moralement, quoi qu'il leur manque certaines conditions, qui empêchent qu'elles ne ſoient eſſentiellement bonnes. Il peut conſulter là-deſſus *Martyr*; qui aſſure que les Réprouvez peuvent en quelque maniére faire de bonnes œuvres; * *aliquouſque bona opera facere*; & il cite pour exemples, *Saül*, *Salomon*, *Achab*. 3. En troiſiême lieu, que l'Evangile, dont les Magiſtrats ſont

* *Je n'ai pas le Livre de* Martyr, *pour citer l'endroit: mais je le garantis.*

profession, les oblige à faire plusieurs bonnes Loix, qu'ils font observer à leurs sujets, & ausquelles ils ne penseroient jamais, s'ils étoient Athées. Cela étant, comment peut Mr. *Bayle* descendant de *Calvin*, comparer les Chrétiens, qui ne sont pas élûs, aux Athées, les ranger tous dans la même classe, & ne les faire pas meilleurs les uns que les autres? Son Orthodoxie va le faire crier à l'Hérétique, au feu. Mais il faudra prendre patience.

2. Pour revenir à Mr. *Jaquelot*, il prouve à son Adversaire, que les Chrétiens doivent être infiniment meilleurs Soldats que les Athées; & la raison en est claire. * Ceux-ci n'espérent non après cette vie; ils doivent la conserver de tout leur pouvoir & imiter toujours l'exemple du *Davus* de *Plaute*, qui dit ingenûment en parlant d'une bataille où il se trouva,

Quom illi pugnabant maxumè, ego tum fugiebam maxumè.

Mais un Soldat Chrétien qui espére

* *Réflexions de l'Auteur de ces Nouv.*

pére une autre vie, & qui sait qu'en perdant celle-ci, il n'a pas tout perdu, doit afronter les plus grans perils pour faire son devoir. L'erreur de Mr. *Bayle* sur ce sujet, est d'avoir abandonné en ce point son Ancêtre l'illustre *Calvin*. Ce grand homme s'étoit formé de la Religion Chrétienne une toute autre idée que son petit-fils; qui semble croire, que l'Evangile enseigne à abandonner & sa vie & son bien, & tout ce qu'on a au premier méchant homme, qui voudra l'enlever; & qui, sur ce faux principe, vient nous dire que le Christianisme n'est pas propre pour les Societez.

3. Mr. *Jaquelot* fait remarquer, que Mr. *Bayle* est grave & sérieux; quand il parle des Athées; & qu'au contraire il cherche des paroles enjoüées, & des tours d'expressions, propres à faire rire ses Lecteurs, lors qu'il s'agit de personnes célébres dans l'Histoire de la Bible, comme *Adam*, *Eve*, *Abel*, *Abraham*, *David*, & autres. Mr. *Jaquelot* pouvoit ajouter, & *Dieu même*. En voici un passage, qui a choqué bien des gens, & entr'autres un Savant de ces Provinces, qui assurément

n'a jamais eu aucun démêlé avec Mr. *Bayle*. Dans les Articles où il réfute l'argument tiré du consentement des Peuples, pour l'existence de Dieu, voici ce qu'il dit au sujet de cette matiére. * *Votre Antagoniste vous dira, qu'il s'agit ici d'une question* (savoir de l'existence de Dieu) *semblable à une pillule, qui étant avalée tout d'un coup ne fait sentir rien d'amer; mais qui étant bien mâchée & remâchée fait sentir de l'amertume.* Tout le raisonnement de Mr. *Bayle* tend d'ailleurs à faire voir, que ceux qui ne sont point Philosophes ne sont point capables de décider s'il y a un Dieu. En sorte qu'il suit de là, que tous les hommes du Monde, si on en excepte les Philosophes, & les Elûs, qui sont en très-petit nombre, ne sont persuadez de l'existence de Dieu, que par pur préjugé, & sans avoir mûrement examiné la question. Cela s'apelle parler clairement. On n'a qu'à voir le troisiéme Chapitre des *Institutions de Calvin*, pour reconnoître que Mr. *Bayle* lui auroit fait des Leçons en matiére d'Orthodo-

* *Continuat. des Pens. Divers. pag.* 83.

thodoxie, & lui auroit montré qu'il est, du moins, Semipelagien, puis qu'il enseigne que les hommes sans être Philosophes ni Elûs sont persuadez de l'existence de Dieu sans la grace du S. Esprit. Mais en récompense *Calvin* lui en auroit beaucoup fait sur le respect qu'on doit avoir pour l'Ecriture, si les Citations de Mr. *Jaquelot*, sur tout celles de son Chapitre VII. sont bien fidéles. Il y a des choses bien surprenantes dans ce Chapitre.

4. Il accable ensuite son Adversaire de Citations, pour lui prouver qu'il a avancé en plusieurs endroits de ses Ouvrages, que la Foi étoit presque en perpétuelle opposition avec la Raison. En voici une bien considérable; *Prenez bien garde*, dit Mr. *Bayle* (il s'agit de la nature de Dieu, dont *Simonide* n'osoit donner une Définition) *prenez bien garde qu'il n'y a aucune hypothése contre laquelle la Raison fournisse plus d'objections, que contre celle de l'Evangile*. On l'accuse de prendre plaisir à outrer tous les Articles de Foi qu'il traite pour effaroucher & pour rebuter la Raison. C'est ainsi qu'il dit qu'*Aristote auroit assuré*,

qu'il est impossible que Dieu naisse d'une femme, que Dieu soufre le froid & le chaud &c. & qu'il se seroit trompé dans cette Assertion. * C'est dans la même vûë qu'il avance que nous ne pouvons pas nous assurer si nous sommes des personnes, parce que *Jesus-Christ*, qui étoit un vrai homme, n'étoit pas une personne entant qu'homme; qu'il n'est pas vrai que les choses, qui sont les mêmes avec une troisiéme, soient les mêmes entr'elles; puis que les trois Personnes de la Divinité, sont les mêmes avec la Divinité & ne sont pas les mêmes entr'elles. Il est étonnant qu'un homme aussi savant que M. *Bayle* fasse de pareilles difficultez, qui ne sont pas ignorées du moindre étudiant en Théologie, sans dire un mot des réponses qu'on y fait. Seroit-il possible qu'il les ignorât?

II. DANS la seconde Partie de son Ouvrage, Mr. *Jaquelot* examine les trois Articles, que son Adversaire considére, comme le principal sujet de la Dispute; qui sont

1. la

* *Ces Additions sont de l'Auteur de ces Nouv.*

1. la Liberté d'indifférence ; 2. l'Origine du mal : 3. les objections, que le Pyrrhonisme peut fonder sur quelques dogmes révélez.

Sur le premier Article, Mr. *Jaquelot* se plaint que Mr. *Bayle* n'en a presque rien dit, quoique ce soit le fondement de toute la Dispute. Il soutient, qu'il n'y a qu'une Dispute de mots entre ceux qui nient la liberté d'indifférence & ceux qui la défendent ; parce qu'il est impossible de montrer une différence essentielle, entre dire que l'Homme fait une chose, *parce qu'il juge qu'il la doit faire*, & dire qu'il la fait *parce qu'il la veut faire*. Ces deux expressions supposent également le pouvoir de l'Homme sur ses actions. Il soupçonne que son Adversaire a pour but de détruire entiérement la Liberté de l'Homme, & donne diverses raisons de sa conjecture.

Pour montrer qu'il n'y a dans la Controverse sur la Liberté, que des Disputes de mots, il remarque que la source de ces Disputes vient de la distinction que l'on fait entre l'Entendement & la Volonté, comme si c'étoit des qualitez de l'Ame réellement distinctes l'une de l'autre.

Il croit qu'on devroit plutot dire, que l'Ame, entant qu'elle comprend les objets, qu'elle confére ses idées, qu'elle en reçoit, qu'elle délibére, qu'elle prend ses conclusions, se nomme *Entendement* ou *Esprit* à cèt égard ; laissant là cette question, si la conclusion de l'Entendement est un acte de la Volonté ou non ; parce que cela ne fait rien à la Dispute. Que si l'on considére l'Ame entant qu'elle nous enjoint de faire telle ou telle chose, ou non, qu'elle nous y porte, ou qu'elle nous en éloigne, elle s'apelle *Volonté* ; ou, pour s'exprimer avec plus de précision, il faut dire, que c'est l'Homme qui conçoit les idées des objets, qui délibére, qui juge, & qui veut.

Il remarque encore, que la controverse sur la Liberté consiste, en ce que les uns disent que l'Homme est libre, toutes les fois qu'il agit, selon qu'*il juge, qu'il doit agir* ; & que les autres enseignent, que la Liberté consiste en ce que l'Homme agit parce qu'*il veut agir, de sorte que s'il ne le vouloit pas, il n'agiroit pas, ou s'il vouloit il agiroit autrement.* L'Auteur soutient que ce n'est qu'un mal entendu & une Dispute

de

de mots. Il le prouve 1. par l'opinion de ceux qui croyent avec raison que tout jugement, toute conclusion qu'on forme pour agir effectivement, enferme en soi-même un acte de volonté: en effet, ajoute-t-il, *quand je juge qu'il faut me taire*, ou que je prens la résolution de me taire, n'est-ce pas la même chose que former cèt acte de volonté, *je veux me taire*. La seule différence qu'il y a, c'est que, quand on dit, *je juge qu'il faut me taire*, on joint une idée de raison sur laquelle la résolution de se taire est fondée: au lieu que, quand on dit, *je veux me taire*, on ne présente à l'esprit que l'idée de la résolution. Mais cela n'empêche pas, que cette idée de résolution, n'emporte nécessairement avec elle la raison de cette résolution ou de cèt acte de volonté.

2. C'est ce qui fait la seconde preuve de l'Auteur. Car ceux qui disent, que l'Homme agit, parce qu'il veut agir, ne s'imaginent pas que l'homme en agissant librement, agisse sans raison bonne ou mauvaise, ce seroit alors une action brute, une action de machine, & non pas une action humaine, & libre. L'Auteur repli-

que ensuite au long aux réponses que Mr. *Bayle* a faites à ce qu'il avoit dit de la Liberté. Il prétend que son Adversaire se défend d'avoir nié la Liberté, & qu'en se défendant, il fait tout ce qu'il peut pour la détruire entiérement. Il l'accuse de n'avoir pas des idées fort claires & fort justes de la nature de la Liberté d'indifférence; puis qu'il semble croire que, sous prétexte que l'Homme est maître de ses actions, jusqu'à faire servir quelquefois sa volonté de raison, il agisse toujours de la sorte, même dans les affaires les plus graves & de la derniére conséquence. Il est certain que l'Homme se détermine ordinairement par des raisons qui lui paroissent bonnes & suffisantes.

Mr. *Bayle* avoit fait de grans efforts pour renverser entiérement l'argument pour la Liberté tiré de ce que tous les Hommes sentent, qu'ils agissent librement. Mr. *Juquelot* rétablit cèt argument dans toute sa force. Il revient aussi à la charge contre les Causes occasionnelles, qu'il avoit fortement combattuës dans son premier Ouvrage. Mais il abandonne le sentiment, qui pose

que

que *la Conſervation eſt une Création continuée*; du moins, en prenant le terme de Création à la rigueur, comme il ſembloit l'avoir pris dans ſon premier Ouvrage. Il apporte contre ce ſentiment 1. toutes les raiſons qu'il a alléguées contre les Cauſes occaſionnelles. 2. que ſi *Adam* au ſecond inſtant de ſa durée eſt tiré du Néant comme au premier, il s'enſuivra, que ce ne ſera plus ni le même *Adam*, ni un ſeul Homme; mais que ce ſeront deux Hommes, autant différens l'un de l'autre, que deux Hommes puiſſent être. Ainſi, autant d'inſtans qu'il y a dans une Vie qui a duré plus de huit Siécles, ce ſeront autant d'Hommes différens cachez ſous le nom d'*Adam*. Voici comme on le prouve. Conſidérons cèt *Adam* au premier inſtant, on demande ſi cèt *Adam* retombe dans le Néant ou s'il n'y retombe pas; s'il n'y retombe pas, il eſt faux de dire qu'au ſecond inſtant, *Adam* ait été tiré du Néant, puis qu'il n'y étoit pas rentré; & par conſéquent l'action de Dieu ou l'acte de ſa volonté pour conſerver *Adam* au ſecond inſtant n'eſt pas ſemblable à la volonté du premier inſtant,

vû qu'il n'a pas tiré *Adam* du Néant au second instant, comme il a fait au premier. Que si *Adam* créé le premier instant est retombé dans le Néant, *Adam* du second instant ne sera pas le même qu'*Adam* du premier instant; parce qu'ayant été chacun créé, l'un au premier instant, l'autre au second, ce sont nécessairement deux Hommes.

Mr. *Jaquelot* ne croit pas qu'il y aît une si grande difficulté à dire, que les Créatures puissent produire quelques accidens. Si Mr. *Bayle* veut apeller cela une puissance Créatrice, son Adversaire ne s'y oppose pas; c'ést un pouvoir qu'elles ont reçû de Dieu. * Peut-être que pour moins effaroucher les Esprits, il vaudroit mieux dire, qu'on ne conçoit pas qu'il soit impossible, que Dieu aît communiqué à une créature la puissance de changer les maniéres d'être d'une autre Créature, sous certaines conditions & dans de certains cas, conformément aux régles, qu'il a établies dans l'Univers. Ce qui fait qu'on rejette un tel sentiment, c'est qu'on attribuë aux modes plus de

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

de réalité qu'ils n'en ont effectivement. Parce qu'on peut les concevoir par abstraction, sans penser à la substance, dont ils sont modes, & qu'à cause de cela on les désigne par des noms substantifs, *figure*, *couleur*, *chaleur*, *joye*, *tristesse*, on leur attribuë sans y penser une entité réelle distincte de la substance; d'où l'on vient ensuite à conclurre, que Dieu seul peut produire une telle entité. Ce qui est aussi cause qu'on ôte à la Créature toute puissance de produire aucun mode, c'est que nous n'avons point d'idée claire de la puissance. Il me semble que supposé que le Monde soit plein, on peut prouver qu'un corps peut produire du mouvement dans un autre corps. Car posé que Dieu meuve le corps A, de cela seul que le Corps A a reçû du mouvement de Dieu, il a reçû le pouvoir de déplacer le Corps B, autrement Dieu auroit produit du mouvement dans le Corps A, sans que pourtant le Corps A se mût, puis qu'il ne peut se mouvoir sans déplacer le Corps B; ce qui implique contradiction. Donc dès que le Corps A aura reçû du mouvement de Dieu, dès là même il aura

reçû

reçû la puissance de déplacer le Corps B, c'est-à-dire, de changer sa maniére d'être, ou, pour dire la même chose en d'autres termes, de lui donner une nouvelle maniére d'être qu'il n'avoit pas. Selon le sentiment de ceux qui ôtent aux Créatures toute puissance de produire des modes, quand Dieu met en mouvement le Corps A si tout est plein, afin que le Corps A se meuve, il faut qu'en même tems Dieu crée le mouvement dans le Corps A, qu'il le détruise, & qu'il le reproduise dans le Corps B. Voilà bien du chemin pour produire simplement du mouvement dans le Corps A.

Mr. *Jaquelot* prouve que la Prescience de Dieu ne détruit pas le libre Arbitre, & répond à toutes les raisons alléguées par son Adversaire, pour faire voir qu'il y a de la contradiction entre ces deux choses. Il croit que le Systême de la Prescience infinie, qui précéde les Décrets, est déchargé de toutes les difficultez accablantes dans le Systême de ceux qui font précéder les Décrets.

Il passe ensuite à la grande Question de l'Origine du mal; qu'il subdivise en deux. 1. Pourquoi Dieu

a permis le péché. 2. S'il s'enfuit de cette permiſſion, que Dieu ſoit la cauſe efficiente du mal & le véritable Auteur du péché. Sur la premiére il dit, qu'il avoüeroit aiſément, que nous ne connoiſſons pas toutes les raiſons que Dieu a euës de permettre le péché. Mais parce que Mr. *Bayle* prétend que la ſeconde Queſtion eſt une ſuite évidente & néceſſaire de la premiére; il les examine toutes deux. Nous ne ſaurions le ſuivre, ſans nous jetter dans une extrême longueur. Nous ne dirons rien non plus ſur les Objections du Pyrrhoniſme contre quelques Dogmes révélez. Nous nous contenterons d'obſerver pour la fin, que Mr. *Jaquelot* nie fortement à Mr. *Bayle*, qu'il n'y aît presque point de différence entre leurs ſentimens. Mr. *Bayle* 1. nie la Liberté de l'Homme de quelque maniére qu'on la conſidére. 2. Il prétend que Dieu eſt l'Auteur du péché. 3. Il croit que les maux & les miſéres de cette Vie & ſur tout les peines éternelles ſont incompatibles avec un Etre infiniment bon. Il ſoutient que la Raiſon humaine eſt oppoſée à tous ces Articles, qu'elle les rejette & les com-

bat

bat invinciblement par des maximes évidentes. Mr. *Jaquelot* nie tout cela & l'a même en horreur. Voilà comment ces deux Adversaires sont dans le fond de la même opinion.

ARTICLE IV.

JOHANNIS NICOLAI *Antiquitatum Professoris* TRACTATUS *de* SYNEDRIO *Ægyptiorum, Illorumque Legibus insignioribus, ubi variæ Antiquitates & mores lectu jucundi adducuntur, pœnæ in transgressores proferuntur, & testimoniis aliorum Scriptorum tam Jurisconsultorum quàm Historicorum probantur. Nunc in bonum publicum luci datus.* C'est-à-dire, *Traité du Conseil Souverain des Egyptiens, & de leurs Loix les plus célébres, où l'on raporte diverses Antiquitez & Coutumes, qui sont très-agréables à lire, où l'on allégue les peines infligées aux Coupables, & on le prouve par le témoignage tant des Jurisconsultes que des Historiens. Mis maintenant en lumiére, pour le bien du Public.*

Par

Par Jean Nicolaï Professeur en Antiquitez. A Leide, chez Henri de Swart. in 8. pagg. 248. sans la Table, d'un caractére un peu plus gros que celui de ces Nouvelles.

LA méthode de faire de bons Livres, & celle d'en faire beaucoup, sont des méthodes fort différentes, & qui ont châcune leurs régles particuliéres. Pour en faire de bons, il faut choisir un sujet qui intéresse, le méditer à fond & long-tems, savoir distinguer ce que personne n'ignore, de ce que tout le monde ne sait point; faire peu ou ne point faire de digressions; ne citer que rarement, & que lors qu'il s'agit de prouver quelque vérité importante; ou d'embellir la matiére: ne faire jamais venir sur la Scéne ni les Anciens ni les Modernes, pour leur faire dire des choses, qu'un valet ou une servante pourroient dire aussi bien qu'eux; ne point faire de Sermon, quand ce n'est pas des Sermons que l'on écrit, &c. On ne sauroit faire beaucoup de Livres en observant ces Régles, à moins qu'on ne fût un Ange descendu du Ciel; il faut au contraire en

ſuivre de tout oppoſées. Ainſi, comme Mr. *Nicolai* a choiſi le parti de faire beaucoup de Livres, car il n'y a preſque point d'année, qu'on n'en voye quelcun de ſa façon; on ne doit pas être ſurpris, qu'il ait ſoigneuſement obſervé les Régles, qu'il étoit néceſſaire qu'il obſervât pour parvenir à ſon but. Et qu'on ne diſe point, qu'il auroit mieux valu, qu'il eut pris le premier Parti: car, outre qu'il eſt libre à châcun d'embraſſer la profeſſion qu'il lui plaît, ſi tous ceux qui ſe ſont mêlez d'être Auteurs s'étoient déterminez à ne donner que de bons Livres, nos Bibliothéques ſeroient bien petites, & que diroit-on de nous, dans les Pays, où l'on meſure le ſavoir, à la groſſeur & au nombre des Volumes qui compoſent les Bibliothéques des Savans?

L'Ouvrage de Mr. *Nicolai*, qui fait le ſujet de cèt Article peut être commodément diviſé en deux Parties. La premiére, qui eſt la plus courte, traite du Conſeil Souverain parmi les Egyptiens. La ſeconde raporte & explique dix-ſept de leurs Loix.

Dans la premiére, l'Auteur prouve

ve d'abord, ce qu'aparemment personne ne lui niera, qu'il y avoit un tel Conseil parmi les Egyptiens, c'est-à-dire, un Corps composé d'un certain nombre de personnes, ou de Magistrats, établis, pour juger les differens, qui surviennent entre les particuliers, pour faire observer les Loix, & pour punir ceux qui ne les observent point. Car, dit-il, les Egyptiens étoient trop sages, pour n'avoir pas établi de tels Magistrats, & ils n'eussent pû s'en passer. Il est même apparent, que châque Gouvernement, qu'ils apelloient *Nome*, avoit une telle Cour Souveraine, établie dans les vîles, que je viens de marquer. Ces Cours étoient composées de Prêtres, qui avoient une grande autorité en Egypte, & qui étoient les premiers après le Roi, se tenant toûjours près de lui, pour l'assister de leurs personnes, de leurs avis, & pour leur prédire l'avenir par la contemplation des Astres & par leurs Sacrifices.

On fait voir ensuite en quel lieu ces Personnes tenoient leurs Assemblées, quelles devoient être leurs qualitez, & de combien d'ordres differens de Sacrificateurs il y avoit

en

en Egypte. On fait voir que ces Conseils étoient composez de plusieurs personnes, puis qu'il en étoit ainsi chez les Juifs & chez les Grecs, comme Mr. *Nicolai* le prouve par diverses Autoritez, ausquelles on ajoutera d'autant plus de foi, que personne n'en doutoit. Pour les Egyptiens, *Diodore de Sicile* dit que leur Conseil étoit composé de trente Personnes; & après ce témoignage, l'exemple des autres Nations ne sert plus que pour l'ostentation, & pour grossir le Volume. Ces trente Juges se choisissoient un Président, qui devoit être un homme grave, de bonnes mœurs, & plus âgé que les autres Juges.

On parle après cela dans un Chapitre exprès de la maniére de s'habiller & de se nourrir de ces Juges, & en particulier du Président: & parce que la matiére est importante, Mr. *Nicolai* munit la tête du Chapitre d'un bon nombre de témoignages, pour prouver, que chez la plûpart des Nations les Juges ont toujours été distinguez par des habits particuliers. Chez les Egyptiens ils avoient des habits blancs. Le Président avoit de plus une chaîne d'or

au

au cou, d'où pendoit une image faite de pierres précieuses, qu'on apelloit *la Vérité.* *Spencer* a crû, que c'étoit ce qu'avoit imité *Moyse* par l'*Urim* & le *Thummim*: mais notre Auteur refute cette opinion. Il ne croit pas même qu'on la puisse sauver, en disant que les Egyptiens eux-mêmes avoient apris cela des Patriarches, qui avoient habité dans leur Pays.

Les Juges dont nous parlons étoient entretenus par le Roi, qui donnoit une plus grande portion au Président qu'aux autres.

Mr. *Nicolai* parle dans le Chapitre suivant de la maniére de procéder dans ces Cours Souveraines d'Egypte, & là-dessus il nous débite ce qu'il sait, sur l'*Acteur*, le *Prévenu*, l'*Accusation* &c.

La seconde Partie, qui raporte les principales Loix des Egyptiens, est cinq ou six fois plus grande que la premiére. L'Auteur commence par la Loi contre les Parjures, qu'on punissoit de mort. Sur ce sujet, il fait voir que ce crime offense Dieu & les Hommes; que les Sermens étoient estimez fort sacrez parmi les Egyptiens, de même que parmi les

autres Nations; de là vient qu'on punissoit de mort ceux qui les violoient. En un mot, l'Auteur semble n'avoir rien oublié de ce que sa mémoire & ses recueils lui ont fourni sur ce sujet; & il observe la même méthode sur les autres Loix des Egyptiens, qu'il raporte.

Il n'oublie presque jamais l'étymologie des noms des choses dont il parle; ainsi quand il s'agit des *Calomniateurs*, il nous aprend que ce mot vient de celui de *Calomnie*; quand il s'agit de la Loi du *Talion*, il nous dit que ce mot vient de *talis*. On passe sous silence quelques autres Etymologies aussi curieuses & aussi recherchées que celles-là. Il raporte huit raisons différentes, pour prouver que la calomnie est un grand crime.

Sur la Loi cinquiême, qui porte que celui qui a tué un Esclave volontairement doit être puni de mort; l'Auteur examine chez quelles Nations les Maîtres ont eu droit de vie & de mort sur les Esclaves & chez lesquelles ils ne l'ont pas eu. Et parce que quelques-uns croyent que ce droit étoit établi chez les Juifs, & que les autres distinguent deux

deux sortes d'Esclaves; Mr. *Nicolai* examine tout cela, & soutient que les Juifs n'ont jamais eu droit de vie & de mort sur leurs Esclaves. Il est vrai qu'une des raisons qu'il allégue, qui est qu'*Abraham* ne fit pas mourir *Hagar*, pour avoir désobéi à *Sara*; mais la chassa simplement, ne paroît pas forte. On peut avoir un droit, sans l'exercer. Il y a bien de la différence entre avoir droit de faire mourir une personne, & être obligé de la faire mourir, ou la faire mourir effectivement.

La Loi sixiême déclare, qu'on ne punissoit pas de mort les Péres, qui avoient fait mourir leurs enfans; mais on les obligeoit de tenir embrassez trois jours & trois nuits, en présence d'une garde établie exprès pour cela, le corps de celui qu'ils avoient tué. A cette occasion, l'Auteur refute *Pufendorf* & les autres qui ont crû que les Péres avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans. Car, dit-il, cette autorité seroit fondée ou sur le Droit de la Nature, ou sur le Droit des Gens; ce n'est pas sur le Droit de la Nature, parce que c'est une chose injuste, malhonnête, & même très-honteuse,

te, que de sevir contre ses propres entrailles; ce n'est pas sur le Droit des Gens, puis que toutes les Nations n'ont pas reconnu cette autorité. Je doute que ceux qui sont d'une opinion contraire se contentent de la premiére de ces raisons, qui est trop vague, & qui n'est fondée que sur une métaphore. S'il suffisoit de donner métaphore pour métaphore, on allégueroit ici l'exemple de *Philippe II.* Roi d'Espagne, qui ayant résolu de faire mourir son Fils *Dom Carlos*, répondit à ceux qui vouloient l'empêcher de répandre ainsi son propre sang; que quand il avoit du mauvais sang, il donnoit son bras au Chirurgien.

La septiéme Loi regarde les Parricides, ce qui fournit occasion à l'Auteur de s'étendre sur l'Etymologie de ce mot, & sur ce crime en général, & de raporter ou d'indiquer une partie de ce que les Auteurs Anciens & Modernes ont allégué sur ce sujet. Il examine aussi ce qu'il faut penser d'un Enfant qui se défait de son Pére, parce qu'il est ennemi de la Patrie. Il penche à croire que cèt Enfant est coupable, parce qu'aprés Dieu, il n'y a point d'obligation

plus proche & plus indispensable, que celle qui regarde les devoirs des enfans envers leurs Péres.

Sur la huitiéme Loi, qui ordonne d'attendre qu'une femme grosse aît accouché, avant que de la punir de mort, si elle l'a mérité, Mr. *Nicolai* s'étend beaucoup à faire voir que l'Innocent ne doit pas être puni pour le coupable, & joint l'autorité de plusieurs Auteurs graves à la Raison. Je crois qu'il y aura peu de Lecteurs qui lui contestent cette Thése; & qui ne lui eussent fait grace de ses raisons & de ses exemples.

Dans la suivante, qui défend aux Soldats d'abandonner leurs rangs, l'Auteur prouve combien l'ordre est nécessaire dans les Armées, & fait sagement remarquer, que si les Soldats sont trop serrez, ils n'ont pas l'espace nécessaire pour combattre, & que s'ils sont trop ouverts, ils donnent entrée à l'Ennemi; ce qu'il prouve par l'Autorité de *Xenophon*, d'*Homére*, &c. Il nous prouve aussi par un très-grand nombre d'autoritez, qu'il étoit autrefois fort honteux à un Soldat d'abandonner son bouclier; & comme il épuise toujours son sujet, il n'oublie pas l'e-

 xemple

xemple de *Chabrias* Athénien, qui n'eſt ignoré d'aucun de ceux, qui ſeront aſſez ſavans, pour pouvoir lire ſon Livre. Il nous aprend que le mot Allemand *Schelm* vient de *Schild und helm*, qui ſignifie *jetter ſon bouclier*. Il raporte auſſi les diverſes peines infligées aux Soldats.

La Loi dixiéme ordonne de couper la Langue à ceux qui révéleroient le ſecret aux Ennemis. Sur cela Mr. *Nicolai* n'oublie pas de nous faire obſerver, combien le ſecret eſt néceſſaire dans les Armées, pour exécuter les deſſeins qu'on a pris, & comme il craint de n'en être pas crû ſur ſa parole, il cite des autoritez, auſquelles il eſt impoſſible de ne pas ſe rendre. Il montre enſuite par pluſieurs témoignages, que la trahiſon eſt un grand crime, & que les Traîtres ſont regardez par tout de mauvais œil. Il allégue la raiſon pourquoi on coupoit la Langue à ceux qui découvroient le ſecret à l'Ennemi ; c'étoit pour punir le membre, qui avoit commis la faute, & pour empêcher le criminel de n'en commettre plus de ſemblable ; du reſte il laiſſe à la conjecture de chacun à juger combien cette peine étoit

grande

grande; seulement ne veut-il pas nous laisser la peine de conjecturer; que cette punition servoit utilement à détourner tout homme d'un pareil crime, en lui faisant apréhender le même châtiment.

La Loi onziême concerne ceux qui alteroient ou qui rognoient la Monnoye. Et ici l'Auteur débite sa Litérature sur la sainteté de la Monnoye dont les Payens avoient fait une Déesse, sur sa matiére, sur sa forme &c. sur le tems auquel les Romains ont commencé d'avoir de la monnoye d'argent. Il nous aprend que l'on corromt la Monnoye, en y mêlant de la matiére, qui a la même couleur, que le métal dont elle doit être faite, & qu'on la diminuë en la rognant. Il raporte les différentes peines qu'on inflige à ceux qui corrompent ou qui rognent la Monnoye dans les différens Etats.

Dans la treiziême Loi, où il est parlé de l'Adultére, l'Auteur fait voir entr'autres par l'Ecriture, qu'aux yeux de Dieu ce péché est un très-grand crime. Il raporte à son ordinaire les diverses peines infligées à ceux qui s'en rendoient coupables. Il examine, si ce crime est plus grand

commis par une femme que par un homme, il raporte les raisons de part & d'autre; & conclut qu'on ne doit pas punir moins sévérement les femmes adultéres que les hommes.

Sur la Loi quinziême, qui concerne les Usures, l'Auteur a jugé à propos, de nous éviter la peine de consulter les Dictionaires, en nous aprenant les noms dont les Hébreux, les Arabes, & les Grecs se servent pour désigner l'usure, avec les Etymologies de ces différens noms, afin d'en mieux connoître la force. Il explique aussi quelle usure peut être condamnée & quelle usure peut être permise. Il condamne avec raison la maxime de quelques Marchands, qui croyent qu'il leur est permis de vendre leur marchandise autant qu'ils peuvent.

La dix-septiême & derniére Loi raportée par notre Auteur est singuliére. Elle porte, que ceux qui veulent s'adonner au Larcin, donnent leur nom au Prince ou au Chef des Voleurs, & lui portent ensuite tout ce qu'ils dérobent, selon l'accord fait entr'eux. Ceux qui ont perdu quelque chose, en donnent la Liste

par

par écrit, & marquent en même tems le jour, le lieu, & l'heure, que ce qu'ils demandent leur a été enlevé. L'ayant trouvé, on le taxe, on en donne le quart, & on recouvre le reste. *Seldenus* a crû prouver par cette Loi, que le Larcin étoit permis chez les Egyptiens, mais l'Auteur prouve le contraire. Car il y a bien de la différence entre permettre le Larcin, avant qu'il soit commis; & permettre, après qu'il a été commis, que le Larron en retienne une petite portion, pour l'obliger à donner le reste à celui à qui il apartient. * On m'a dit qu'en Angleterre il s'observoit quelque chose d'assez semblable à ce que marque cette Loi; mais qui n'est aucunement autorisé par le Magistrat.

ARTICLE V.

A COMMENTARY *upon the* FIRST BOOK *of* MOSES, *cal'ed* GENESIS. *By the Reverend Father in God*, SYMON, *Lord Bishop of* ELY. *The Third Edition corrected.*

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

rected. C'est-à-dire, *Commentaire sur le premier Livre de Moyse apellé la Genése; par Symon, Evêque d'Ely. Troisiéme Edition corrigée.* A Londres, chez R. Chiswel: 1704. in 4. pagg. 650. gros caractére.

LES Ouvrages de feu Mr. *Patrick* Evêque d'Ely, qui sont en assez grand nombre, sont fort connus en Angleterre, où il s'en est fait déja diverses Editions: mais je doute qu'ils le soient beaucoup en deça de la Mer; où les Livres d'Angleterre, sur tout ceux qui sont écrits en Anglois, ne pénétrent pas beaucoup, tant par plusieurs autres raisons, que principalement, parce qu'ils sont extrémement chers. J'ai donc crû que je ne ferois pas mal d'en donner des Extraits, pour les faire mieux connoître. Je commence par son Commentaire sur la Genése, qui fut imprimé, je pense, pour la premiére fois en 1694. & dont voici la troisiéme Edition. Je ne sai pas même, s'il ne s'en est point fait quelque autre depuis. Si nous avions de pareils Commentaires en notre Langue, ils serviroient infiniment à tous les

Fran-

François, pour entendre l'Ecriture, & pour la lire utilement. Mais il semble que les Commentaires ne soient faits que pour les Savans, puis qu'ils sont d'ordinaire composez en Latin. Cependant on devroit présumer qu'ils en ont moins besoin, que ceux qui ne se sont pas fait une occupation de l'étude. Quoi qu'il en soit & les Savans & les ignorans pourront lire utilement ces Commentaires de l'Evêque d'*Ely*.

L'Auteur s'explique par tout avec beaucoup de netteté. Il ne fait point parade d'une érudition hors d'œuvre. Il cite les Auteurs Juifs & les Auteurs Chrétiens Anciens & Modernes, quand il juge qu'ils ont dit quelque chose d'utile pour l'intelligence de l'Ecriture, & il ne raporte leurs propres paroles, que lors qu'il les juge tout-à-fait nécessaires. Il n'omet aucune des questions importantes, qui sont agitées par les Interprêtes, & il n'abandonne pas facilement les sentimens reçûs, lors qu'il croit qu'on peut les soutenir. Il n'est ni trop long, ni trop court, & ne perd point de paroles inutilement. Il se contente souvent de raporter les opinions, sans en dire son senti-

ment, & sans faire connoître s'il les aprouve ou s'il les rejette. Il ne remplit point son Livre des diverses Versions, ou Paraphrases, ce qui est très-facile, quand on a une Polyglotte, & qu'on sait lire; mais ce qui est assez souvent inutile, ou parce que le Texte est aussi clair, que ces Traductions ou Paraphrases, ou parce qu'elles disent toutes la même chose, ou parce que la différence, qu'il y a entr'elles, est très-petite. Mais la méthode de citer toutes ces Versions & Paraphrases est commode pour ceux qui veulent faire de gros Livres, elles fournissent toujours sur chaque verset une vingtaine de lignes, & c'est beaucoup.

1. Notre Auteur commence par une Préface assez courte, où après avoir dit en peu de mots ce qui l'a obligé à faire imprimer ses Notes sur l'Ecriture, il remarque que tous les Auteurs, qui sont venus à notre connoissance, joints ensemble, ne nous ont pas autant instruit de ce qu'il nous importe infiniment de savoir, qu'a fait *Moyse* dans les seuls premiers Chapitres de la Genése; ce qui montre qu'il avoit puisé dans la source même de la Vérité. C'est là

où nous aprenons clairement l'origine du Monde & des premiers Parens du Genre humain; qui sont ceux qui ont été les Inventeurs des Arts; l'Origine des Nations; les Fondateurs des Royaumes & des Empires; l'établissement des Loix, la source des Cérémonies de la Religion; toute l'ancienne Mythologie, & ce qui est beaucoup plus considérable, la propagation du sentiment d'une Divinité & d'une Religion, que l'homme aporte au Monde en naissant, & la maniére dont ce sentiment s'est corrompu.

Qui fera réflexion sur tout cela sans préjugé & d'une maniére désintéressée, qui considérera de plus, que *Moyse*, est beaucoup plus ancien qu'aucun Ecrivain profane, que les Systêmes de tous les autres Auteurs qui sont venus depuis, ne sont soutenables, qu'en ce qu'ils ont de commun avec le Systême de *Moyse*, sera contraint d'avoüer, que cèt ancien Législateur est un Auteur divin, & qu'il faut qu'il ait été instruit par celui-là même, qui est l'Auteur de toutes choses.

Il y a des gens qui prétendent, que, si on entend *Moyse* à la lettre,

il est impossible de donner une explication raisonnable de la Création du Monde en six jours ; de la situation du Paradis terrestre ; de la Chute du premier Homme par la tentation du Serpent ; mais Mr. *Patrick* prétend que ce qu'il a dit dans ses Notes suffit, pour faire comprendre, qu'il n'y a rien que de raisonnable dans les Paroles de *Moyse* prises dans leur sens litéral.

Il veut que pour s'assurer de la vérité du recit de cet Ecrivain Sacré ; on remarque sur tout, que le détail qu'il nous donne de toutes les Familles, qui ont peuplé le Monde après le Déluge, s'accorde parfaitement avec tous les plus anciens monumens, que nous en avons, en quelque Langue que ce puisse être. On ne trouvera rien de tel dans aucun ancien Auteur. Il ne s'est pas contenté de nommer ces Nations ; il marque leur origine, il montre en quel tems, de quel lieu elles sont venuës, & quelle a été l'occasion de leur dispersion. Il raporte tout cela en si peu de mots, qu'on trouve plus de lumiéres sur ce sujet dans un seul de ses Chapitres, que dans

tout

tout ce que peuvent contenir de gros volumes des autres Auteurs.

Au reste, tous les Auteurs Juifs, Chrétiens, & Payens ont tous constamment attribué le *Pentateuque* à *Moyse*, jusques à *Aben Ezra*, Docteur Juif, qui vivoit il y a environ cinq cens ans. Ce Savant forma quelques doutes sur ce sujet, dans ses Notes sur le Ch. I. du *Deuteronome*, fondé sur douze passages différens tirez de ces Livres ; mais notre Auteur promet d'y répondre dans ses Notes, en expliquant ces passages.

2. Par l'Esprit de Dieu, qui se mouvoit sur les eaux, Mr. *Patrick* entend la Sagesse & la Puissance infinies de Dieu, qui, par le moyen, peut-être, d'un grand vent, excitoient une grande fermentation sur la surface des eaux, pour en séparer les parties les unes des autres. Quelques-uns des Anciens Juifs ont entendu par l'Esprit de Dieu l'Esprit du Messie, ce qui explique ce que dit S. *Jean*, que toutes choses ont été faites par le *Logos*, ou par la *Parole de Dieu* ; à quoi se raporte le *Nous*, ou l'*Entendement* des Anciens Philosophes, à qui ils

attribuent la formation de l'Univers.

3. Par la lumiére primitive, dont parle *Moyse*, l'Auteur entend les parties ignées, que l'Esprit produisit comme un puissant instrument pour la préparation & la *digestion* du reste de la matiére.

4. On est étonné, que *Moyse* ne dise rien de la Création des Anges; mais Mr. *Patrick* dit, qu'on n'en doit pas être surpris. La plus ancienne Idolatrie a été celle qui a adoré le Soleil, la Lune, & les Etoiles; que les Idolatres croyoient être de toute éternité. Le grand dessein de *Moyse* étoit de refuter cette opinion, en représentant plusieurs fois ces Astres, comme les Ouvrages d'un Dieu éternel. L'adoration des Anges n'est venuë que long-tems depuis.

5. Mr. *Patrick* croit que cette expression *faisons l'homme* est fondée sur la pluralité des personnes dans la Divinité, & que toutes les autres explications sont insoutenables. Il y en a qui ont dit, que Dieu parloit ainsi à la maniére des Princes, qui disent *nous ordonnons*, *nous voulons*; mais on prétend que cette coutume n'é-

toit point encore en usage quand *Moyse* écrivoit ; & que les Princes que cet Auteur introduit parlans, parlent toujours d'eux au singulier. Il croit aussi que le jour du Sabbat a été sanctifié dès le commencement du Monde. Il dit qu'on peut prouver que *Noé* le célébroit.

6. Son sentiment sur la situation du Paradis terrestre n'est pas différent de celui du savant Mr. *Huet* Evêque d'Avranches, quoi qu'il nous assure, qu'il n'a vû le Livre de ce Prélat, qu'après avoir achevé son Commentaire. * Mais *Calvin* avoit déja ouvert le chemin à cette opinion; en sorte que si c'est la plus vraisemblable, on doit lui en faire honneur.

7. Il croit que l'Arbre de Vie avoit en lui-même la force de conserver le corps de l'homme dans le même état dans lequel il avoit été créé, jusqu'à ce qu'il eut été enlevé dans le Ciel, ce qui fût arrivé, s'il eut persévéré dans l'état d'innocence. Il demande sur cela, s'il étoit impossible à Dieu de créer un Arbre, dont le fruit eut une telle vertu. A l'égard

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

l'égard de l'Arbre de science de bien & de mal, il peut avoir été ainsi appellé, parce que Dieu vouloit s'en servir comme d'une épreuve, pour voir si *Adam* & *Eve* feroient le bien ou le mal; * de même qu'il éprouva la Foi d'*Abraham* en lui commandant de sacrifier son Fils, ce qui, comme châcun sait, ne suppose pas, que Dieu ne sut point ce qui devoit arriver. Que si on demande comment l'obéïssance de nos premiers Parens pouvoit être éprouvée par la défense de manger de ce fruit, on répond qu'elle ne pouvoit guéres l'être autrement, parce qu'ils n'avoient aucune occasion de violer les préceptes de la Loi Morale.

8. On croit d'ordinaire que le mot *Adam* signifie une *Terre rouge*; mais Mr. *Ludolph* a rendu beaucoup plus probable, la signification d'*élegant* ou de *beau*, qu'il donne à ce mot. †

9. L'Auteur dit qu'il est vraisemblable que les bêtes furent amenées à *Adam* pour les nommer, par le Minis-

* *Addition de l'Auteur de ces Nouv.*

† *Hist. Æthiop. Lib. I. Cap. XV. N.* 17. 18. & *Comment. in hoc Caput. N.* 107.

Ministére des Anges. Mais il nie que les noms qu'il leur donna prouvent la grande connoissance, qu'il avoit de leur nature: puis que la plûpart de ces noms, si ce sont, du moins, les mêmes, qu'ils ont présentement en Hébreu, sont tirez de leurs cris, de leur couleur, de leur grandeur, & de quelques autres qualitez extérieures semblables.

10. Il ne croit point que nos premiers Parens ayent péché le premier jour de leur Création. Si l'on examine avec soin tout ce que *Moyse* dit qui arriva depuis qu'*Adam* fut créé jusques à sa chûte, il sera difficile de comprendre, que tout cela aît pû se passer en un jour. Cependant il faut encore remarquer, que *Moyse* ne raporte les choses, que fort en abrégé.

11. L'opinion de l'Auteur sur le Serpent, qui tenta *Eve*, est singuliére, il dit qu'il la tient d'un Savant d'Angleterre, qui étoit Evêque, lors qu'il écrivoit son Commentaire. Ce Serpent étoit, selon lui, de la nature de celui que décrit *Isaye* au *Chapitre XIV.* de ses Révélations, *vers.* 29. *de la racine du Serpent sortira un Basilic, & son fruit sera un Serpent brûlant,*

brûlant, qui vole; ou pour mieux dire, *un Serpent de feu, qui vole*. Ce fut un tel Serpent, qui parut à *Eve*. Ce sont ces Serpens de feu, que *Moyse* apelle *Seraphin* dans le Livre des *Nombres*. *Chapitre XXI. vers.* 6. 8. Ils sont apellez *de feu*, non seulement parceque leur picure caufoit une douleur brûlante; mais aussi parce qu'ils paroissoient semblables à du feu, quand ils voloient. De là vient que *Seraphin* est aussi le nom des Anges du premier ordre, qui sont apellez *les Anges de la présence. Izaye VI.* 2. 6. & qui, comme on le suppose, paroissoient avec des aîles flamboyantes. Ces sortes de Serpens étoient donc regardez comme les Symboles des Anges, & de là vient qu'ils ont été adorez en tant d'endroits de l'Univers.

Il faut donc suppose, que le Démon se servit d'un Serpent de cette espêce, mais qui surpassoit beaucoup l'éclat de ceux de cette sorte, qu'on dit se trouver encore dans quelques endroits de l'Univers. Par ce moyen il ressembloit à un des Anges du premier ordre, qui se faisoient voir quelquefois de la même maniére. Ce fut ce qui obligea *Eve* à lui prêter

prêter facilement l'oreille, croyant que c'étoit un de ces Seraphins céleſtes, qu'elle avoit vûs quelquefois de la même maniére, accompagnant la Majeſté & la Gloire Divine; car les Anges ont toujours fait partie de ce que les Hébreux apelent le *Schechinah*, ou, *la glorieuſe préſence de Dieu. Tertullien* n'a pas été fort éloigné de cette penſée, puis qu'il dit qu'*Eve* crut le Diſcours du Serpent, comme ſi c'eût été le Fils de Dieu. L'Auteur croit que ce ſentiment peut ſervir à expliquer plus facilement l'hiſtoire de la Tentation.

12. Il croit auſſi que Dieu enſeignant à *Adam* à ſe faire des habits des peaux des Animaux, lui aprit auſſi à lui ſacrifier ces mêmes Animaux. Si cela eſt, non ſeulement les Sacrifices des Animaux auront une origine divine; mais ils ſeront encore auſſi anciens que le péché du premier Homme.

13. Pour ce qui concerne le Déluge, l'Auteur croit qu'il a été univerſel, & montre par quels moyens il a pû être tel. Il cite là-deſſus un paſſage de *Senéque*, qui fait voir qu'il ne croyoit pas la choſe impoſſible,

ble, quoi qu'il crût qu'elle n'étoit pas arrivée, mais qu'elle devoit arriver un jour. Ce passage mérite d'être lû.

14. Je suis surpris de voir que notre Auteur enseigne qu'il n'y avoit point eu d'Arc-en-Ciel avant le Déluge; mais que Dieu l'aît produit alors, pour assurer l'Homme, qu'il ne devoit plus craindre, que les eaux couvrissent la Terre, comme elles avoient fait. L'Arc-en-Ciel est une chose si naturelle, qu'à moins que Dieu n'ait fait très-souvent des miracles avant le Déluge, il est impossible de concevoir, que la pluye, le Soleil, & les Hommes n'ayent souvent été dans une telle situation, que les Hommes ayent vû l'Arc-en-Ciel. Pour ce que l'Auteur ajoute, que si l'Arc-en-Ciel avoit paru avant le Déluge il n'auroit pû assurer *Noé* & sa Famille contre la crainte d'un semblable malheur; on doit prendre garde, que Dieu donne plutot l'Arc-en-Ciel comme un signe, pour faire souvenir les hommes de la promesse qu'il leur a faite, que comme un gage pour confirmer sa promesse. Si les hommes n'eussent déja été assurez de la fidélité des promesses de Dieu,

Dieu, l'Arc-en-Ciel auroit pû servir à leur donner cette assurance.

15. Dans l'explication du Chapitre dixiême, l'Auteur suit d'ordinaire *Bochart*, en sorte qu'on peut dire qu'on voit ici un abrégé de ce qu'a dit ce savant homme, pour expliquer ce Chapitre; il se sert aussi utilement des autres Ecrivains, tant Anciens que Modernes, qui ont travaillé à l'éclaircir.

16. En parlant de la confusion des Langues, l'Auteur suppose comme une chose si sûre, que par un miracle de la Providence ceux qui bâtissoient la Tour de Babel commencérent à parler les uns une Langue les autres une autre, qu'il ne fait pas seulement connoître, qu'il ait soupçonné, qu'on puisse être d'une autre opinion. Cependant il y a bien des Savans aujourd'hui, qui entendent cette confusion des Langues, de la division, que Dieu permit, qu'il s'élevât parmi ceux qui bâtissoient la Tour de Babel, & qui fit que ne s'accordant presque sur rien, ils ne pûrent achever leur Ouvrage; mais se séparérent, & allérent en divers lieux de la Terre éloignez les uns des autres, pour s'y établir.

17. Mais

17. Mais nous n'aurions jamais fini, si nous voulions raporter toutes les Remarques, qu'on pourroit faire sur ce Commentaire de Mr. *Patrick*. Nous ne les avons poussées que jusqu'au Chapitre onziéme, & en voilà déja un bon nombre. Nous n'irons pas plus avant. Nous nous contenterons de remarquer, avant que de finir, que l'Auteur ne manque point d'apliquer à *Jesus-Christ*, les passages que les Chrétiens croyent lui apartenir; & il ne néglige rien pour en bien faire sentir la force. On peut consulter en particulier celui où Dieu promet, que la semence de la Femme brisera la tête du Serpent; la promesse faite à *Abraham*, que toutes les familles de la Terre seront bénites en sa semence; & le fameux Passage du quarante-neuviême de la *Genése* où il est parlé du *Silo*. Mr. *Patrick* explique ce dernier passage par le seul évenement, qui est, sans contredit, le meilleur Interprête des Prophéties. La véritable explication de cèt Oracle, dit-il, paroît par l'Histoire même des Juifs, dans laquelle on en voit un parfait accomplissement.

ARTI-

ARTICLE VI.

CATALOGUE

De Livres Nouveaux & réimprimez depuis peu, accompagné de quelques Remarques.

I.

JACOBI ROHAULTI PHYSICA. *Latinè vertit, recensuit, & uberioribus jam Adnotationibus, ex illustrissimi Isaaci Newtoni Philosophiâ maximam partem haustis, amplificavit & ornavit* SAMUEL CLARKE, *A. M. Admodum Reverendo in Christo Patri, Joanni Episcopo Norwicensi à Sacris Domesticis. Accedunt etiam in hâc Editione, novæ aliquot Tabulæ æri incisæ.* C'est-à-dire, *La Physique de Jaques Rohault, traduite en Latin, revûë, & augmentée d'un plus grand nombre de Notes, tirées pour la plûpart de la Philosophie de l'Illustre Mr. Newton, par Samuel Clarke*

Cha-

Chapelain de l'Evêque de Norwich. A Londres, chez Jaques Knapton. 1702. in 8. pagg. en tout 546. D'un caractére aprochant de celui de ces Nouvelles.

LA Physique de feu Mr. *Rohault* courut long-temps manuscrite & à Paris, où il l'enseignoit avec succès, & par toute la France. Elle fut, enfin, imprimée en François il y a près de quarante ans, & fut reçûë du Public avec grand aplaudissement*. Aussi peut-on dire, qu'on n'avoit, peut-être, vû jusques là aucun Traité de Physique en aucune Langue, aussi clair, aussi méthodique, & aussi curieux que celui-là.

Un Libraire Allemand, qui étoit établi à Genéve, entreprit bien-tôt après de le faire traduire en Latin, dans l'espérance de le débiter plus facilement en Allemagne. Il choisit pour cèt effet un Médecin de Genéve fort habile dans sa Profession; mais qui n'avoit que peu, ou point de connoissance de la Philosophie de *Des-*

* *Voyez le Journal des Savans de Paris. Edit. de Holl. Tom. II. pag. 624.*

Descartes, qui commençoit presque seulement alors à s'établir. Il ne savoit point d'ailleurs les Mathématiques; & sur le tout il étoit extrémement pressé du Libraire. Toutes ces raisons furent cause qu'il n'aporta pas à cette Traduction, toute l'exactitude, qui eut été nécessaire. Il faut convenir avec Mr. *Clarke*, que ce premier Traducteur a commis des fautes assez grossiéres, & qui étoient en quelque sorte pardonnables par les raisons que je viens de dire. Mais on doit aussi remarquer, que les Imprimeurs y en ont ajouté un grand nombre dans les diverses Editions, qu'ils en ont faites; en sorte que je suis sûr que le premier Traducteur ne reconnoîtroit plus son Ouvrage, s'il revenoit au Monde. En général on doit tenir pour une régle presque constante, qu'après la mort d'un Auteur Moderne, si ses Ouvrages sont estimez, & s'il s'en fait plusieurs Editions, la derniére est presque toujours la moindre de toutes.

Quoi qu'il en soit, & quelque imparfaite que fût cette Traduction, on n'a pas laissé de l'imprimer plus d'une fois en Angleterre & en Hol-

lande, & on y a joint les Notes de Mr. *le Grand*, dont quelques-unes ne sont pas fort importantes.

Mais M. *Clarke* n'a pû soufrir qu'on présentât plus long-tems au Public un Ouvrage si défectueux. Il s'est donc donné la peine, non de corriger l'ancienne Traduction, mais d'en faire une toute nouvelle, & comme il entend parfaitement la matiére, on peut dire que son Traité fait honneur à l'Ouvrage de Mr. *Rohault*, dont il explique toujours la pensée très-clairement & en très-bons termes. Comme il s'en faut bien que la Physique ne soit parvenuë au plus haut dégré de perfection, & qu'on fait tous les jours de nouvelles expériences, Mr. *Clarke* a rendu un bon office au Public par les Notes, qu'il a ajoutées à la fin; & qui confirment ou qui corrigent ce que Mr. *Rohault* avoit avancé. Il rend justice au célébre Mr. *Newton* dans son tître, en nous avertissant, que sa Physique lui a fourni une bonne partie de ses Notes. Cette Physique étant présentement si rare, qu'on ne la trouve plus ni en Angleterre, ni ailleurs, & y ayant apparence qu'on ne la réimprimera pas si-tot

si-tot, parce qu'il y a peu de gens, qui la puissent comprendre, on doit être obligé à Mr. *Clarke*, d'avoir en quelque sorte supléé à ce défaut, par les remarques qu'il en a extraites, & qu'il publie. Il ne faut pourtant pas croire, que notre Interprête se soit borné à la seule Physique de Mr. *Newton*, d'autres Auteurs & ses propres lumiéres lui en ont aussi fourni. Ces Notes contiennent cent deux pages. On a retranché celles de Mr. *Le Grand*, de peur, aparemment, de trop grossir le Volume; il est sûr d'ailleurs qu'il s'en faut beaucoup qu'elles ne soient aussi importantes que celles qu'on leur a substituées. Les Figures qu'on a ajoutées, & dont il est parlé dans le Tître apartiennent aux Remarques & non au texte de Mr. *Rohault*. On y a joint une Table Alphabétique des principales matiéres. On en a retranché le Traité de Méchanique, qu'on y avoit joint dans les Editions de Londres & de Hollande; & on a eu raison, puis que ce Traité se trouve dans les Oeuvres Posthumes de Mr. *Rohault*, & qu'il n'apartient pas proprement à la Physique.

Du reste, je ne doute point qu'on

n'imprime bien-tot cette Traduction en ce Pays. Mais je dois avertir le Libraire, qui a le droit de le faire, que s'il ne prend soin de mieux faire corriger les Epreuves, qu'il n'a fait dans les Editions précédentes, on ne se servira point de son Edition dans cette Université, & j'en ferai faire une Edition exprès en faveur de ceux à qui j'explique cette Physique.

II.

ENTRETIENS *sur les* DIFFERENTES METHODES *d'expliquer l'Ecriture & de prêcher, de ceux qu'on apelle* COCCEÏENS *&* VOETIENS *dans les Provinces-Unies. Où l'on voit quel tempérament on doit aporter dans l'explication des Types, des Allégories, des Périodes, des Prophéties, & d'autres choses de ce genre, avec un Portrait des Hébraizans & de leurs Erreurs.* A Amsterdam, chez Zacharie Chastelain le Fils. 1707. in 12. pagg. 427. gros caractére.

NOUS n'avons pas assez d'espace pour donner un Extrait de ce Livre.

Livre. Le titre marque assez de quoi il s'agit. Tous les Chrétiens doivent convenir, que *Jesus-Christ* & les principaux Mystéres de la Religion Chrétienne ont été prédits dans l'Ancien Testament. Il ne s'agit plus que d'éviter des extrémitez dans lesquelles on peut se jetter; qui sont ou de trouver *Jesus-Christ* & les dogmes de sa Religion, où ils ne sont pas; ou de ne les trouver point, où ils sont effectivement. Il n'y a que des *Cocceiens* outrez, qui seront désavoüez par les plus sages de ceux de leur Parti, qui veuillent trouver *Jesus-Christ* ou les Mystéres de sa Religion, généralement dans tous les passages de l'Ancien Testament: & ce seroit faire un très-grand tort aux *Voetiens*, que de croire qu'ils ne trouvent point le Messie dans les Oracles des Prophétes. Il seroit fort utile, qu'on pût donner des Régles, pour savoir quand un passage doit être apliqué aux matiéres du N. Testament, & quand il ne le doit pas; mais c'est ce qui n'est pas aisé, & quand on l'auroit fait, on ne satisferoit, peut-être, ni un parti, ni l'autre. Pour ce qui regarde les Hébraïzans, dont il est parlé dans le

Tître de ce Livre, je crois qu'ils seront toujours également condamnez par tous les *Cocceïens* & par tous les *Voetiens* raisonnables. Ce sont des gens, qui ne vont rien moins qu'à ruiner toute la Religion Chrétienne, en se déclarant ouvertement contre la Morale, qui est une partie si essentielle de cette Religion, qu'on peut dire que les Dogmes ne sont faits que pour elle; & qu'ils ne nous ont été révélez, que pour nous fournir de puissans motifs *à vivre dans le siécle présent avec tempérance, avec justice, & avec pieté*. Ceux qui décrient la Morale se rendent suspects avec justice de favoriser les Hébraïzans.

III.

Histoire *de la* Virginie, *contenant* 1. *l'Histoire du premier Etablissement dans la Virginie, & de son Gouvernement jusques à présent.* 2. *Les productions naturelles & les commoditez du Pays, avant que les Anglois y négociassent & l'améliorassent.* 3. *La Religion, les Loix, & les Coutumes des Indiens Naturels, tant dans la Guerre, que dans la Paix.* 4. *L'état présent*

sent du Pays, tant à l'égard de la Police que de l'Amélioration du Pays. Par un Auteur natif & habitant du Pays. Traduite de l'Anglois, enrichie de figures. A Amsterdam, chez Thomas Lombrail, 1707. in 12. pagg. 432. gros caractére.

NOus avons parlé si amplement de ce Livre sur l'Edition Angloise, dans un de nos Mois précédens *, que nous n'avons rien à y ajouter. Ceux dont la curiosité ne sera pas excitée par le titre de ce Livre, prendront, peut-être, envie de le lire par l'endroit de nos Nouvelles, que nous citons à la marge. Je remarquerai seulement, que cet Ouvrage peut servir à confirmer ou à refuter ce que Mr. le Baron *de la Hontan* a dit de la Virginie dans ses Voyages. L'Auteur le cite même quelquefois. C'est une remarque que j'ai faite dans mon Extrait; mais qu'il est bon de répeter ici. On accuse les Voyageurs de ne se pas faire un scrupule de mentir. Il est donc nécessaire de les confronter, quand on en a qui ont parlé des mê-

* *Décembre.* 1705. *pag.* 603.

mes Pays. Les uns peuvent servir à corriger les autres.

ARTICLE VII.

Extrait de diverses Lettres.

D'*Angleterre*. On a publié depuis peu de mois le Livre suivant. *The Miscellaneous Works* &c. C'est-à-dire, *Oeuvres mêlées des Comtes de* Rochester *&* *de* Roscommon, *avec les Mémoires de la Vie & le Caractére du feu Comte de* Rochester *dans une Lettre écrite à la Duchesse* Mazarin *par Mr. de* Saint Evremond; *à quoi l'on a ajouté un Recueil curieux de Poësies & de Traductions en vers, du Duc de* Buckingham, *du Comte de* Dorset, *de Mylord* H....x, *de Mylord S*...rs; *de Mylord* G.....lle, *du Chevalier* L'Estrange, *de Messieurs* Otway, Prior, Walsh, Rove, &c. *in* 8. Dès que cèt Ouvrage me tombera entre les mains, je ne manquerai pas de vous faire part de ce qu'on dit dans cette Vie du feu Comte de *Rochester*, qu'on attribuë à Mr. de *Saint-Evre-*

mond,

mond, comme on lui a attribué une infinité d'autres Ouvrages, où il n'avoit eu aucune part. Le Comte *de Rochester* avoit long-tems vécu en esprit fort; mais, s'il en faut croire le Docteur *Burnet*, présentement Evêque de *Salisbury*, il chanta la palinodie, lors qu'il sentit, que la mort le saisissoit, & il mourut en véritable dévot. Voilà ce que dit Mr. de *Salisbury*, dans un Livre qu'il a publié sur ce sujet. Cependant des personnes très-bien informées n'avoüent pas qu'il soit mort aussi dévot, qu'il le prétend. Nous verrons si les Mémoires, dont je viens de parler en donnent la même idée.

Le Sr. *Churchil* vient de publier *in 8.* quelques Traitez Posthumes de Mr. *Locke*. *Posthumous Works* &c. C'est-à-dire, *Oeuvres Posthumes de Mr.* Jean Locke, *savoir*, 1. *De la conduite de l'Entendement.* 2. *Examen de l'opinion du P.* Malebranche, *que nous voyons toutes choses en Dieu.* 3. *Discours des Miracles.* 4. *Partie d'une quatrième Lettre pour la Tolérance.* 5. *Mémoires pour servir à la Vie d'*Antoine, *premier Comte de* Shaftsbury. *A quoi l'on a ajouté sa*

nouvelle Méthode de dresser des Recueils, écrite originairement en François, & présentement traduite en Anglois. Une autre Libraire avoit déja publié ce dernier Ouvrage *.

On a traduit le Cantique de *Debora* & de *Barac* en vers Alcaïques. *Hymnus Sacer, sive Paraphrasis in* Deboræ & Baraci *Canticum, Alcaico Carmine expressa è Libro Judicum, Capite V. Auctore* W. Bouchort *Incept. in Art. Coll. Eman. Cant.*

Mr. *Coward* a donné une seconde Edition de son Traité des Fermens Volatils. *De Fermento Volatili nutritio conjectura rationalis, quâ ostenditur spiritum volatilem oleosum à sanguine suffusum, esse verum ac genuinum concoctionis ac nutritionis Instrumentum: cum Theoriæ præcedenti praxi adjuncta. Auctore* Gul. Coward *Coll. Med. Lond. M. D.*

Monsr. *Daubuz* vient de publier un Ouvrage, pour prouver que le passage de *Joseph*, où il est parlé de *Jesus-Christ* a été écrit par *Joseph* même, & non pas inséré dans son Histoire par une fraude pieuse. Caroli

* *Voyez les Nouvelles de Mai* 1706. pag. 598.

roli Daubuz *Presbyteri,* & *A. M. pro Testimonio* Flavii Josephi *de* Jesu Christo, *Libri duo*; *quorum priore de varia ejus fortuna usque, nec non Auctoris Consilio in eo conscribendo pertractatur*; *posteriore verò ex Stylo ac dicendi modo & sensu, ejus veritas comprobatur. Cum præfatione* Joannis Ernesti Grabe *in* 8. Quand j'aurai lû cèt Ouvrage, je vous en parlerai plus amplement. Mr. *Daubuz* est un très-savant homme, & comme il a pû voir toutes les difficultez qu'on a faites contre ce passage, il ne faut pas douter qu'il ne les léve, si cela est possible. Il y a quelques années que le Chevalier *L'Estrange* publia une Version Angloise de *Joseph*, que Mr. *Hudson* se donna la peine de revoir. Il y mit aussi une Dissertation sur le passage qui regarde *Jesus-Christ*, & qu'il croit être de *Joseph*. Mais il semble qu'il en donne une explication un peu forcée. Il est difficile de croire que *Joseph* aît dit en autant de termes, que *Jesus-Christ étoit le Messie*; sur tout si on fait réflexion, qu'il a donné expressément cette qualité à l'Empereur *Vespasien*, & lui a appliqué les Oracles, qui prédisoient la

venuë du Messie. Si on ajoute à cette considération, que *Joseph* croyoit avec tous les Juifs de son tems, que le Messie devoit être un grand Prince terrien, un Conquérant illustre & redoutable; on aura bien de la peine à s'imaginer qu'il aît dit que *Jesus Christ étoit le Messie*. Celui qui a fourré cèt endroit dans son Histoire, avoit plus de zéle que de jugement. En voulant trop prouver il n'a rien prouvé du tout.

De France. L'Ouvrage, qui a pour tître *de la Liberté Chrétienne*, dont je vous ai dit quelque chose dans ma précédente, est divisé en trois Parties. On fait voir dans la Premiere, que le Christianisme est un état de liberté, aussi bien que de soumission. Cette premiére Partie ne contient que deux Chapitres, dont le premier explique les différents sens, qu'on donne au mot de Liberté. L'Auteur définit la Liberté Chrétienne, *Immunitas & exemtio à subjectione humanæ potestatis in iis, quæ necessaria non sunt. Une immunité & une exemtion de la sujettion à l'Autorité humaine dans les choses, qui ne sont pas nécessaires.*

Le second Chapitre raporte plusieurs.

fieurs passages de l'Ecriture, pour prouver que le Christianisme est un état de liberté, par exemple, ces paroles des *Galates IV.* 31. *Or, Mes Fréres, nous ne sommes point les Enfans de la servante, mais de la femme libre; & c'est* Jésus-Christ, *qui nous a aquis cette liberté.* Matth. XI. 30. *Mon joug est doux, & mon fardeau est leger.* Act. XV. 28. *Il a semblé bon au Saint Esprit & à nous, de ne vous point imposer d'autre charge, que celles-ci, qui sont nécessaires.* Apocalypse II. 24. *je ne mettrai point de nouvelle charge sur vous.*

La seconde Partie est plus longue que la premiére. L'Auteur prétend prouver par le sentiment des Péres de l'Eglise, que la Liberté Chrétienne ne consiste pas précisément daus l'exemtion de la Loi de *Moyse*, mais encore dans le droit que *Jesus-Christ* donne aux Chrétiens de faire ou d'éviter, comme il leur plaît, toutes les choses, qui ne sont pas nécessaires ou contraires au Salut. Le premier Chapitre de cette seconde Partie est divisé en plusieurs Paragraphes. Je ne vous amuserai pas par les divers passages des Péres que l'Auteur cite. Il se fait ensuite quelques Ob-

jections ausquelles il répond par l'autorité de S. *Thomas*, par celle du Concile d'Ephèse & du troisième Concile de Constantinople. Le second Chapitre est employé à raporter sur le même sujet plusieurs passages de S. *Thomas*, où l'on fait voir, que ce Docteur & ses Disciples ont reconnu des Ordonnances de simple direction & de conseil, qui n'obligent point en conscience. Le troisième Chapitre raporte l'autorité de plusieurs Docteurs Catholiques sur ce sujet.

La troisième Partie de ce Traité est beaucoup plus ample que les deux précédentes prises ensemble. Elle contient quatre Chapitres très-diffus, où l'on fait voir que, par le droit de la Liberté Chrétienne, l'obéissance que les Chrétiens doivent à leurs Superieurs Ecclésiastiques est limitée aux actions extérieures, qui sont de nécessité de Salut. Le premier Chapitre de cette troisième Partie est employé à prouver que les Chrétiens sont libres au regard des actions purement spirituelles. Le premier § expose les sentimens de S. *Thomas*, & le second ceux des Docteurs Catholiques, comme sont *Fernandez*

de

de Moure, *Bonacina*, *Sylvius*, & en passant, il raporte ces paroles d'*Innocent III. Nobis datum est de manifestis tantummodo judicare. Nous n'avons droit de juger que des choses manifestes.* L'Auteur prouve dans le Chapitre II. que les Fidéles sont libres au regard des œuvres de surérogation, & que leur obéïssance ne s'étend point nécessairement à ces œuvres. Ce Chapitre est aussi divisé en deux § dont le premier raporte les autoritez de S. *Thomas*, & le second celles des Docteurs Catholiques.

Dans le troisiéme, on examine & on refute solidement les sentimens de quelques Théologiens & Canonistes, qui ont avancé, que l'on est obligé d'obéïr aux Supérieurs Ecclésiastiques, quand même leurs commandemens seroient injustes & insuportables. On y fait voir aussi que les coutumes, comme les Loix, doivent être fondées sur la Loi divine naturelle ou positive, pour être obligatoires en conscience. Le quatriéme Chapitre est employé à répondre aux Objections, qu'on peut faire contre la doctrine de ce Traité. Ce Chapitre est très-long & très-curieux; mais si diversifié, qu'il faudroit

droit le copier tout entier, pour en donner une juste intelligence.

Enfin, l'Auteur de cèt Ouvrage se propose, comme je vous l'ai déja mandé, de faire connoître, que les choses, qui sont simplement bonnes, utiles, & expédientes, ne sont point matiére de Loi humaine, mais seulement de conseil & de direction, & que les Fidéles ne sont obligez d'obéir à leurs Supérieurs Ecclésiastiques, que dans les choses nécessaires au Salut, c'est-à-dire, qui sont de droit divin, naturel ou positif...

Il me semble que les conséquences, qu'on peut tirer de cette doctrine, sont tout-à-fait contraires aux usages de la Religion Romaine. Par exemple, le Célibat est une chose simplement bonne, utile, & expédiente; donc, selon l'Auteur, ou plutot, selon ses principes, il n'est point matiére de Loi humaine, donc on n'est point obligé en conscience de garder le Célibat dans l'Etat Ecclésiastique, &c. On peut faire une semblable aplication sur l'obligation où sont les Ecclésiastiques de réciter le Bréviaire. Car c'est une chose simplement bonne, utile, & expédiente, sans être nécessaire au Salut, c'est-à-dire,

re,

re, sans être de droit divin, naturel ou positif. Donc un Ecclésiastique n'est point obligé en conscience de reciter son Bréviaire tous les jours exactement. On dira la même chose des Ordonnances des Prélats, qui prétendent contraindre leurs Prêtres de porter la soutane & leur interdire l'habit court.

Voici le Titre d'un Livre assez curieux sur les Méchaniques. Lucæ Antonii Portii *de Motu Corporum nonnulla*, *&* *de nonnullis fontibus naturalibus &c. Neapoli*. 1704. *Impensis Bernardini Gessari Superiorum permissu*, *in* 12. *pagg*. 149. Ce Livre, qui est dédié à Mr. *Jean Fernandez Paceco* Marquis de Villéne, Viceroi du Royaume de Naples, commence par un Avertissement au Lecteur en forme de Préface, qui contient une idée abrégée de l'Ouvrage. Cette Préface n'est pas sur le compte de l'Auteur; mais sous le nom de *Jean Baptiste Balbi*, qui, aparemment, ayant lû le Manuscrit, en avoit fait l'Analyse; & comme cette Préface est faite avec beaucoup de discernement, on l'a mise à la tête du Livre, pour en mieux faire sentir le mérite.

Le

Le Corps de l'Ouvrage renferme deux Parties. La premiére traite du mouvement de pésanteur des Corps solides; & la seconde de quelques fontaines naturelles intermittentes, dont l'Auteur explique la Méchanique, & dont il donne la Description, pour en construire de semblables. Je passe sous silence les premiers Principes de Méchanique posez par l'Auteur, qui lui sont communs avec tous ceux qui ont traité ces matiéres. Je ne veux que vous faire sentir ce que ce Livre renferme de particulier, & qui intéresse davantage la curiosité des Savans, sans entreprendre de vous en donner un Extrait dans toute son étenduë. *Descartes* & aprés lui Mr. *de la Hire* & plusieurs autres illustres Auteurs, qui ont écrit sur les Méchaniques, prétendent qu'en quelque point qu'une boule soit appuyée sur un Plan incliné, elle fait effort pour descendre, & que cet effort qu'on appelle pésanteur partiale ou relative est à la pésanteur absoluë de toute la boule; comme la perpendiculaire est à la longueur du Plan incliné. Notre Auteur prétend, au contraire, que cette Proposition est faus-

se & qu'elle n'est fondée sur aucun bon principe de Méchanique*. Il démontre encore d'une maniére générale, que, *dans quelque raison donnée que ce soit de la longueur d'un Plan à sa hauteur perpendiculaire, le raport du poids absolu d'une Sphére uniforme ou homogéne apuyée sur un Plan incliné, à la pésanteur relative de la même Sphére est moindre que celui de la longueur du Plan incliné à sa hauteur perpendiculaire*. Il prétend d'ailleurs confirmer cette découverte par l'expérience même, & il donne pour cela un Problême, où il propose de trouver la gravité relative.

A l'égard de la seconde Partie de ce Livre, elle contient une explication de quelques Fontaines naturelles: mais parce que le Pére *Deschales* a traité la même matiére, on n'y trouve rien de nouveau, si ce n'est que l'Auteur perfectionne ce qui étoit déja inventé.

On

* *L'Auteur de cette Lettre joint ici la Démonstration & des réflexions là-dessus, qu'on est obligé de suprimer, parce qu'on n'a pas le tems de faire graver les figures nécessaires.*

On vient d'imprimer à Paris chez *Rigaud* le Livre suivant : *Collectio Nova Patrum & Scriptorum Græcorum Eusebii Cæsariensis, Athanasii, & Cosmæ Ægyptii. Hæc nunc primùm ex MSS. Codd. Italicis Gallicanisque eruit, Latinè vertit, Notis illustravit* Bern. de Montfaucon. 2. voll. in fol.

Nous avons vû ici (Genéve) un petit Livre, qui a pour titre, *Recueil des Falsifications que les Ministres de Genéve ont faites dans l'Ecriture Sainte, en leur derniére Traduction de la Bible; avec les motifs par lesquels il paroît qu'ils les ont faites, & la réfutation de leurs excuses sur ces faits; adressé à Mess. de la République de Genéve par Mr.* Chardon de Lugny *Prêtre, Député du Roi & du Clergé pour les Controverses. A Paris*, 1706. Je ne crois pas qu'on aît vû une plus misérable Piéce. Il apelle notre derniére Traduction celle de l'an 1588. & c'est à celle-là qu'il s'attache. Il n'y a que deux petits Chapitres sur ces prétenduës falsifications. Ce sont des Objections rebatuës par le P. *Coton* & autres, auxquelles on a répondu amplement. Mess. *Turretin, Tronchin,* & *Cap-*

pel ont écrit, comme vous savez, sur ce sujet. C'est un *in* 12. de 256. pages gros caractére. Tout le reste du Livre est pitoyable. Il prétend que tous les Fidéles ne sont pas obligez de lire l'Ecriture Sainte; que ce n'a pas été l'usage, que les Ignorans aussi bien que les Savans l'ayent lûë; qu'il faut prudemment distinguer ceux qui la peuvent lire d'avec ceux qui ne la doivent pas lire; & que Dieu n'ordonne pas que tout le Monde indifféremment la lise. Il dit que ces paroles de *Jesus-Christ enquerez-vous diligemment des Ecritures*, n'ordonnent pas de la lire à ceux à qui l'Eglise Romaine la défend. Je n'en dirai pas davantage; mais si cèt Auteur attend, que quelcun prenne la plume pour lui répondre, il attendra long-tems.

On réimprime la *Théologie Françoise* de Mr. le Professeur *Pictet*, qui sera considérablement augmentée. Peut-être l'Auteur y joindra-t-il sa Morale, qu'il augmentera aussi. Ses Cantiques, dont vous avez parlé dans un de vos Journaux précédens, furent introduits dans l'Eglise de Genéve dès les fêtes de Noël de l'année derniére; & l'Eglise de Zurich

suivi

suivit cèt exemple à Pâques. Tout le peuple paroît fort édifié de cette Introduction.

De Hollande. Le Sieur *Bouttesteyn* Libraire à Leide, vient d'imprimer un *in* 4. sous ce tître הלכות שבועות, *id est*, *Constitutiones de Jurejurando ex* R. Mosis Maimonidis *Opere* היד החזקה *dicto*, *Latinè redditæ*, *variisque Notis illustratæ à* Justo Christophoro Dithmaro *Hasso*.

Le Sieur *Brunel* Libraire à Amsterdam commence à débiter le Tome huitiême de l'*Histoire du Régne de Louis XIII*. par Mr. *le Vassor*. Le Sieur *Johnson* Libraire à la Haye, imprime une Traduction Françoise des *Remarques sur divers lieux d'Italie*, *par* Mr. *Addison* dont vous avez donné l'Extrait dans vos Nouvelles du Mois passé.

La Bible de Mr. *Martin* est enfin achevée d'imprimer. En voici le tître. *La Sainte Bible qui contient le Vieux & le Nouveau Testament expliquez par des Notes de Théologie & de Critique sur la Version ordinaire des Eglises Réformées, revûe sur les Originaux & retouchée dans le langage: avec des Préfaces particuliéres sur chacun des Livres de l'Ecri-*

ture

ture Sainte, & *deux Préfaces générales sur l'Ancien & sur le Nouveau Testament. Par* David Martin *Pasteur de l'Eglise Wallonne d'Utrecht.* 2. voll. in fol. à Amsterdam chez *H. Desbordes*, *P. Mortier* & *P. Brunel*.

Le Sr. *H. Schelte* Libraire d'Amsterdam, imprime actuellement le second Tome de la Traduction Latine du Vieux Testament par Mr. *Le Clerc*, accompagnée d'un Commentaire critique & litteral. Ce Tome commence par le Livre de Josué & finira par celui d'Ester.

Le Sr. *H. Wetstein* a imprimé *Homere* en petits caracteres. En voici le titre. *Homeri Opera Græcè & Latinè. Græca ad principem H. Stephani, ut & ad primam omnium Demetrii Chalcondylæ editionem atque insuper ad Cod. MSS. sunt excussa. Ex Latinis editis selecta sunt optima verum ita interpolata, ut plurimis longè locis, præsertim totius Odysseæ nova planè versio videri possit. Curante* Jo. Lederlino & Steph. Berglero. 2. voll. in 12.

Le même a imprimé encore *Ennii Fragmenta ab Hier. Columna conquisita nunc ad Ed. Neapolitanam* 1590. *recusa, accurante* Fr. Hesselio. *Accedunt*

dunt præter Eruditorum virorum emendationes undique conquisitas; M. A. Delrii opinationes, nec non G. J. Vossii castigationes & notæ in Fragmenta Tragœdiarum Ennii. in 4.

TABLE

des Matiéres principales.

Octobre 1706.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
LETTRES

Mois de Novembre 1706.

Par JAQUES BERNARD.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DESBORDES
dans le Kalverstraat.

M. DCCVI.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de Novembre 1706.

ARTICLE I.

OBSERVATION *des* PHENOMENES PHYSIQUES, *qui ont paru dans l'*ECLIPSE TOTALE DU SOLEIL, *arrivée le* 12. *Mai*, 1706. *faite à Dresde par M. E. W. de* TSCHIRNHAUS, *Membre de l'Académie des Sciences de Paris*, & *envoyée par lui-même à l'Auteur de ces* Nouvelles.

1. PUIS Q'UON a vû à Dresde le douziême de Maі, pendant un tems fort serein, une Eclipse totale du

du Soleil, qui a duré un tems considérable, & que, peut-être, il n'y a personne qui puisse se souvenir d'en avoir vû une pareille dans ces Pays; j'ai jugé à propos de publier les Phénomênes Physiques, que j'ai observez sur ce sujet; laissant aux Astronomes, qui ont eu les Instrumens nécessaires pour cela, tout ce qu'on a pû observer sur l'exacte précision du tems.

2. Parce qu'on fait mieux ses Observations en présence de peu de personnes ou habiles, ou, qui, du moins, ont de la pénétration, & qui ne vous interrompent point par des Discours inutiles, par des interrogations hors de saison, ou en faisant quelque autre bruit, je choisis un petit nombre de personnes, avec lesquelles je me retirai dans un lieu tranquille hors de la Ville, d'où je pouvois découvrir presque tout l'hémisphere céleste & tout l'Horizon.

3. Le tems étoit très-beau, & il ne parut aucun nuage dans le Ciel depuis la pointe du jour, jusques au commencement de l'Eclipse. Il est vrai que durant l'Eclipse, il s'élevoit bien de tems en tems quelques nuages; mais ils n'aportoient pas un

grand

grand obstacle ; ils aidoient plûtôt la vûë, à regarder plus distinctement ; en sorte que lorsque l'Eclipse fut acruë jusqu'à dix doits, on voyoit clairement le Soleil croissant & décroissant comme la Lune. Enfin, quand l'Eclipse devint totale, les nuées s'étoient déja dissipées, & le Ciel étoit parfaitement serein. Ajoutez à cela qu'un Vent Nord-Est soufflant doucement temperoit la chaleur de l'air.

4. Pour observer le moment de l'Immersion, j'avois préparé un bon telescope de seize piés, avec lequel j'aperçus dans ce moment un certain mouvement tremblant, ce qui est une preuve, qu'il y a une Atmosphére autour de la Lune, produite par les exhalaisons qui s'en élévent, comme je le prouverai plus clairement dans la suite. Le commencement de l'Eclipse arriva environ à neuf heures, un quart, & quelques minutes.

5. Quand l'Eclipse fut accruë jusqu'à cinq ou six doigts, il fut aisé de voir qu'elle seroit totale, parce que la Lune étoit dans son perigée. Au reste, j'avertis, qu'ici & dans toute la suite de cet Ecrit, lorsque je par-

le d'*Eclipse de Soleil*, je parle selon l'apparence & selon la maniére ordinaire de s'exprimer ; car d'ailleurs tous les Savans conviennent, que ce n'est pas le Soleil, qui soufre Eclipse, mais la Terre.

6. L'Eclipse étoit déja cruë presque jusqu'à onze doigts, lors que la lumiére du jour défaillit sensiblement, à peu près comme cela arrive dans le Crépuscule du soir, peu de tems après le coucher du Soleil. Cette diminution de la lumiére me paroissoit beaucoup plus sensible, lors qu'étant entré dans une maison, je regardois le Ciel de la porte. Il y avoit même dans la chambre une obscurité assez considérable. La même chose arriva dans cette grande Eclipse du Soleil de 1699. qui se fit par un tems fort serein.

7. J'avois un de mes plus grans Miroirs ardens. Il enflamma du bois blanc à la distance de six piés, lors que le Soleil étoit éclipsé de deux doigts ; mais, quand il le fut de sept ou de huit, ce Miroir ne produisit plus de flamme, se contentant de brûler le bois, jusqu'à le rendre noir ; mais sans flamme. Quand l'Eclipse fut de onze doigts & plus, le bois ne

faisoit

faisoit que fumer, sans recevoir aucunes taches noires. Or toutes les taches noires faites un peu auparavant sur le bois, avoient la même figure, qu'avoit eüe le Soleil selon les divers degrez de son obscurcissement ; c'est-à-dire que les premiéres étoient rondes ; les suivantes avoient la figure de la Lune, quand elle croît ou décroît ; &, enfin, les derniéres avoient la figure de la nouvelle Lune ; c'est-à-dire que le foyer de ce Miroir ne représente que l'image du Soleil.

8. Quand la Lumiére du Soleil tomboit à travers des Arbres sur des lieux blanchâtres, lors que l'Eclipse fut parvenuë à dix doigts & plus ; on voyoit comme de nouvelles Lunes représentant l'Image du Soleil, de même que dans une Chambre obscure.

9. Lors que l'Eclipse fut de dix doigts & plus, on voyoit une obscurité remarquable avec un certain petit brouillard vers la partie Occidentale de la Terre, parce que les Exhalaisons, qui avoient été élevées par le Soléil avant Midi, commençoient à se condenser, à cause qu'à la chaleur du Soleil, avoit succedé

une espêce de froid. Du côté d'Orient, au contraire, par une raison tout opposée, on ne voyoit rien de semblable.

10. L'Eclipse s'étant accrue au delà de onze doigts, j'observois avec ma Lunette ce qui arriveroit du douziême doigt, qui restoit à s'Eclipser. Je remarquai, que la Lune, qui auparavant avoit paru toute noire, devenoit en quelque sorte lumineuse, par la lumiére refléchie de la Terre vers la Lune, comme savent les Astronomes.

11. Quand il ne restoit plus au Soleil que le quart d'un doigt de Lumiére, le bord de la Lune, qui auparavant avoit paru parfaitement rond, paroissoit un peu inégal.

12. Dans ce Phénomêne on voyoit exactement l'Atmosphére de la Lune, dont j'ai parlé ci-dessus, puis que ce peu de lumiére, qui restoit au Soleil, paroissoit comme une chandelle brillante, à peu près comme les Etoiles fixes ont accoutumé de briller. Ce reste de lumiére du Soleil étoit troublé par les Vapeurs qui s'élevoient du Corps de la Lune, qui doivent être bien abondantes, puisqu'un seul jour de la Lune vaut quinze

quinze des notres. Et, on ne peut pas dire ici, comme on pourroit le dire sur la troisiéme Observation, que c'est, peut-être, le Soleil, qui a une Atmosphére; car le Soleil n'étoit pas encore tout couvert.

13. Lors qu'il ne resta plus de lumiére au Soleil, qu'à peu près de la largeur de l'épaisseur du dos d'un couteau, & à peine de la longueur de quatre pouces; j'apercevois que cette lumiére diminuoit sensiblement selon sa longueur, à trois pouces, à deux, à un & ainsi de suite. Et dans le moment, que je voyois avec ma Lunette, que toute la lumiére du Soleil disparoissoit, tous ceux qui étoient avec moi dirent, que le Soleil avoit tout-à-fait disparu, & que les ténébres étoient venuës, qui étoient telles, que les corps des Hommes ne faisoient plus d'ombre. Et comme je disois, que personne ne pouvoit douter que nous ne fussions passez de la très-claire lumiére du jour dans les ténébres, tous ceux qui étoient avec moi en convinrent. L'obscurité étoit si grande dans les chambres de la maison voisine, que ceux, qui avoient la meilleure vûë, ne pou-

 voient

voient pas lire aux fenêtres. Ces ténébres paroissoient d'autant plus sensibles, que tout l'avant midi, le Soleil avoit paru très-lumineux, & qu'on faisoit comparaison de cette lumiére avec ces ténébres.

14. Tous les Oiseaux, même les Hirondelles, étoient descendus sur la Terre. Les Rossignols commençoient à chanter. On voyoit aussi des Chauve-souris voler çà & là. Quant à ce que quelques-uns disent avoir remarqué dans les Eclipses totales, & que plusieurs regardent comme incroyable, que les Oiseaux soient venus heurter contre les murailles, j'ai reconnu que cela étoit véritable; mais seulement à l'égard des Oiseaux privez, comme les Pigeons, qui ayant demeuré trop long-tems à la campagne, & étant surpris par les ténébres de l'Eclipse, venoient chercher leurs nids dans les trous des murailles & ne pouvoient les trouver.

15. Quand l'Eclipse étoit à onze doigts, ceux qui avoient bonne vûë pouvoient déja apercevoir quelques étoiles.

16. Comme on ne pouvoit rien faire dans les maisons durant l'Eclipse totale à cause de l'obscurité,

& que tout le monde fortoit dehors, je crois qu'il y en a eu peu qui n'ayent vû les Etoiles, principalement celles qui étoient près du Soleil, parmi lesquelles étoient sur tout remarquables *Venus*, & une autre de la premiére grandeur, qu'on apelle *l'Oeil du Taureau*, & qui étoit alors *sous le Soleil, un peu sur la gauche. Il est certain que tous les Spectateurs un peu attentifs, ont pû voir toutes les Planétes & toutes les Etoiles fixes de la premiére grandeur, qui étoient sur l'Horizon. Mais je doute, que quelcun aît pû voir les Etoiles de la seconde grandeur; puis que je n'ai jamais pû trouver avec les simples yeux l'Etoile Polaire; quoi que je l'aye cherchée fort exactement. D'où l'on peut conclurre, qu'on peut facilement prédire quelles Etoiles on verra dans le Ciel dans les Eclipses à venir.

* *Je ne comprens pas comment on peut dire que cette Etoile étoit sous le Soleil un peu sur la gauche; à moins que cela ne signifie, qu'elle étoit plus prés de l'Horizon; car on sait, qu'il n'y a aucune Etoile fixe, qui passe entre le Soleil & nous. Je soupçonne qu'il y a ici faute dans le Latin traduit sur l'Allemand de l'Auteur.*

17. Sous cette Eclipse totale, le Corps du Soleil ou plutot celui de la Lune, car celui du Soleil étoit tout-à-fait couvert, ressembloit à une espéce de nuée obscure, épaisse & blanchâtre, ayant le bord tout autour un peu lumineux, & au milieu une espéce de tache obscure & noire; ce qui, sans doute, aura donné occasion à plusieurs de croire que l'Eclipse du Soleil n'étoit pas totale: Mais on peut démontrer invinciblement le contraire. Car j'ai observé avec ma Lunette le moment où le Soleil disparoissoit à l'autre bord. Or avant que cela arrivât le Soleil auroit dû paroître au bord opposé & former une Eclipse annulaire, ce qui n'est point arrivé. Au contraire, le Soleil, comme je dirai plus bas à l'Article 20. sortit long-tems aprèș de ce côté-là. Le même se prouve par le calcul. Car le Diamétre aparent du Soleil étant de 30. minutes & huit secondes, & celui de la Lune de 32. minutes & 28. secondes, c'est-à-dire, beaucoup plus grand que celui du Soleil, il étoit nécessaire, que tout le Soleil fût couvert. Ajoûtez que ceux qui ne sont pas fort habiles dans ces sortes de matiéres, ont te-

nu

au cette Eclipse pour totale, parce que l'éspace de tems entre lequel le Soleil disparut tout-à-fait, & celui auquel il recommença à paroître étoit fort sensible, & pouvoit facilement s'apercevoir. Cependant, plusieurs demanderont, d'où vient que ce Cercle étoit lumineux, & qu'il y avoit au milieu une tache noire. Mais s'ils font réflexion, qu'alors tout l'Hémisphére de la Terre étoit éclairé par le Soleil, excepté cette ombre, que le corps de la Lune faisoit sur la Terre, & que nous, qui étions au milieu de cette tache noire, avions hors de cette tache autour de nous ce Cercle lumineux du Soleil; ils concluront facilement, que cette lumiére du Soleil étoit par réflexion renvoyée sur la Lune, & y formoit ce cercle lumineux: & que cette Partie noire venoit de ce que la Terre soufroit actuellement Eclipse, & que par conséquent il ne pouvoit point se réflechir de lumiére de cette partie de la Terre sur la Lune.

18. Or la durée de cette Eclipse totale étoit fort remarquable; puis qu'elle fut de cinq ou six minutes, & a pû, par conséquent, être observée de tout le Monde; au lieu que

si elle avoit moins duré de tems, cela auroit donné occasion à quelques-uns d'en douter. Quoi qu'il y ait plusieurs degrez d'obscurité, & que les ténébres produites par cette Eclipse ne fussent pas aussi grandes, que celles qui se font lors que durant la nuit nous voyons toutes les étoiles, ce qui ne pouvoit pas arriver dans cette occasion ; parce qu'une grande partie de l'Hémisphére terrestre étoit éclairée du Soleil ; cependant on ne peut pas dire, que ce ne fût qu'un grand Crépuscule ou une grande obscurité, mais c'étoit de véritables ténébres.

19. Il y avoit aussi dans l'air un froid considérable, & j'aurois bien voulu avoir un Thermomêtre pour en pouvoir marquer les degrez, depuis le commencement de l'Eclipse jusqu'à ce qu'elle fut devenuë totale; d'autant plus qu'occupez à observer ce qui se passoit, nous nous échaufions un peu, & nous ne pouvions pas sentir le froid, comme auront pû le sentir des Spectateurs oisifs.

20. Sur la fin de cette Eclipse totale, on voyoit vers l'Occident dans une grande partie de l'Horizon & à

une

une certaine hauteur, une certaine lumiére d'une couleur entre le blanc & le jaune, mais qui n'étoit point rougeâtre, telle qu'elle a accoutumé de paroître, lors que le Soleil se léve.

21. Lors que la lumiére du Soleil commençoit à revenir, je ne voulus plus me servir de ma Lunette, pour pouvoir mieux observer à la simple vûë le décroissement de l'Eclipse. Cèt objet étoit fort agréable. Car dans le moment, que la lumiére du Soleil sortoit de l'autre côté, on voyoit une espêce de rayon fort luisant, lancé comme un éclair. Et alors nous commencions de sortir des ténébres.

22. Le Soleil n'étant pas encore découvert de la quatriême partie d'un doigt, & ayant par conséquent à peine recouvré la cinquantiême partie de la Lumiére, nous ne pouvions plus dire que nous étions dans les ténébres; mais que c'étoit un grand Crépuscule du soir, tel qu'est celui qui succéde à un jour serein, quelque tems aprés que le Soleil est couché. De là vient qu'on a revoqué en doute plusieurs Rélations des Anciens, sur les vrayes Eclipses, parce

ce que personne avant eux n'en avoit observé de telle en Allemagne. Ce qui est aussi arrivé à l'égard de l'Eclipse totale, dont je parle.

23. L'Eclipse ou plutot l'obscurité diminuoit de la même maniére, qu'elle avoit crû; en sorte que lors qu'elle eut décrû d'un doigt, la lumiére étoit déja beaucoup accrûë, & peu après on n'aperçût plus aucune obscurité.

24. Les brouillards, qui étoient dans la partie Occidentale s'évanoüissoient. Ainsi finit cette Eclipse, à onze heures & demi, & quelques minutes. Alors le Ciel étant de nouveau très-serein & exemt de tous nuages, nous joüissions de toute la lumiére du Soleil.

De toutes ces Circonstances, à l'égard d'une si grande Eclipse, arrivée pendant un tems si serein un peu avant midi, en sorte que plusieurs personnes dans les chambres un peu obscures ne pouvoient se voir; on peut facilement conjecturer l'admiration, l'étonnement, & la crainte, qu'un tel Phénoméne produisit sur l'esprit des ignorans. On dit en commun Proverbe, *vous craignez votre ombre*; pour dire que quel-

quelcun est saisi d'une terreur panique. Comme dans l'occasion présente on peut dire non figurément, mais proprement, que ces sortes de gens craignent une vraye ombre, savoir celle du corps de la Lune, qui est toujours dirigée vers quelqu'endroit, & qui alors l'étoit vers notre Terre, aussi les personnes véritablement savantes, qui estiment les Ouvrages de Dieu autant qu'ils le doivent, ont reçû une joye peu commune, d'un si beau & si rare Phénoméne, & ont rendu graces à la Providence Divine, de ce que le tems étoit si propre pour l'observer. Car, si le Ciel eut été couvert de nuages, ceux qui ne savent pas comment tout cela arrive, eussent encore été plus surpris qu'ils ne le furent, parce que l'obscurité eut été encore plus grande; mais, au contraire, ceux qui ont accoûtumé de méditer les Ouvrages magnifiques de Dieu, n'eussent pas eu tant de plaisir. Ceux-là sur tout doivent en avoir eu un très-grand, qui savent par expérience, comment les hommes faisant un bon usage de leur esprit, ont pû parvenir jusques à pouvoir déterminer avec tant de certitude & si

long-

long-tems auparavant, des choses qui paroissent si éloignées de la connoissance humaine; & qui connoissent tous les autres usages, qu'on en peut tirer dans l'Astronomie, dans la Géographie, dans la Chronologie, dans la Physique, &c.

ARTICLE II.

SUITE *de* L'EXTRAIT * *du* TRAITÉ *de la* GRAMMAIRE FRANÇOISE. *Par Mr. l'Abbé* REGNIER DESMARAIS.

LE quatriéme Traité de la Grammaire de Mr. *Regnier* concerne les Verbes. On sait que les Grammairiens ne conviennent point, quand il s'agit de définir ce que c'est qu'un Verbe. La raison en est, qu'on peut le considérer à plusieurs égards, & que les uns l'ont consideré à l'un de ces égards, & les autres à l'autre. *Sanctius* a crû en donner une définition parfaite; mais

* *On en verra le commencement dans les Nouvelles du mois précédent. pag. 363.*

mais on soutient ici, qu'il n'a compris dans sa définition, que ce qui apartient à la forme extérieure du Verbe, quand il dit que c'est *un mot susceptible de nombre, de personne, & de tems.* Il n'a nullement touché à ce qui apartient à la nature du Verbe; qui est de signifier *état, action,* ou *impression.* L'Auteur croit donc qu'on doit considérer dans le Verbe ce qui lui est essentiel & ce qui lui est accidentel. Au prémier égard, *le Verbe est une partie d'Oraison, qui sert à désigner l'être ou l'état des choses ou des personnes, & les actions qu'elles font, ou les impressions qu'elles reçoivent.* Au second égard, *C'est une partie d'Oraison, qui reçoit diverses inflexions ou variations, avec distinction de modes, de tems, de personnes, & de nombre.* Après avoir défini ce que c'est que le Verbe, l'Auteur en explique exactement toutes les différentes espèces, & soutient les Verbes Neutres contre *Sanctius.* Il fait voir que celui qui a composé la *Grammaire Générale* n'a pas donné toute l'étenduë ni tout l'éclaircissement nécessaire, à la régle qu'il a donnée sur l'usage qu'on doit faire du préterit indéfini, *j'ai-*

mai,

mai, *je fis*, &c. Comme les Etrangers, qui n'ont pas dans leur Langue le double préterit que nous avons, se trompent fort souvent en disant *j'aimai*, pour *j'ai aimé*; ou *j'ai aimé*, pour *j'aimai*; il est bon d'en raporter ici la régle. On ne se sert jamais du préterit indéfini, quand il s'agit d'une chose arrivée dans le jour dont on parle, ni dans un tems, quelque étendue qu'il puisse avoir, qu'on regarde comme coulant encore, & comme y étant compris nous-mêmes; mais on s'en sert quand il s'agit d'un tems, qu'on regarde comme entiérement écoulé. Ainsi on peut dire *le jour d'hier fut beau*, *je fis hier une telle affaire*; parce que le jour d'hier est tout-à-fait écoulé, & que celui qui parle n'est plus compris dans le jour d'hier. Mais on ne peut pas dire *nôtre siécle fut remarquable*; parce qu'on est encore dans ce siécle-là, & que le tems, dans lequel on en parle, en fait partie. Il faut dire *nôtre siécle a été remarquable*.

On sait que l'Impératif n'a point de premiére personne singuliére, ni au présent, ni au futur. L'Auteur de la *Grammaire Générale* dit, que

c'est

c'est à cause, qu'on ne se commande pas à soi-même : mais cette raison ne paroît pas solide à Mr. *Regnier*; parce que ce Mode, servant aussi bien à prier & à exhorter, qu'à commander; il est constant qu'on peut s'exhorter soi-même dans un Soliloque; la raison donc en est, que, ni en commandant, ni en priant, ni en exhortant, on ne peut parler à soi-même qu'à la seconde personne; & qu'alors un homme se considére, comme étant en quelque sorte divisé en deux parties, dont l'une commande à l'autre, la prie, & l'exhorte. * Je crois que, si on examine un peu la question avec soin, on trouvera que l'opinion de Mr. *Regnier* n'est pas fort différente de celle de l'Auteur, qu'il refute. Car pourquoi ne peut-on parler à soi-même qu'à la seconde personne dans les cas marquez par notre Auteur, si ce n'est parce qu'à parler proprement on ne peut ni se commander à soi-même, ni se prier, ni s'exhorter; & qu'il faut se considérer comme une autre personne, pour pouvoir le faire?

Mr.

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

Mr. *Regnier* traite avec soin des Gerondifs, & examine comment on peut les distinguer des participes actifs, nonobstant leur ressemblance. Comme la particule ou la préposition *en* est la marque infaillible du Gerondif, & que cependant on l'omet souvent, toutes les fois qu'on voudra juger, si le terme auquel elle ne sera pas jointe est au Participe ou au Gérondif, il n'y aura qu'à voir si on la peut joindre à ce terme sans gâter le sens & sans faire violence à l'usage. Si elle peut s'y joindre de la sorte, il est employé au Gérondif; si elle ne peut pas s'y joindre c'est infailliblement un Participe. Il y a dans ce que dit l'Auteur sur les Participes passifs des choses, qui paroissent tout-à-fait nouvelles; mais parce qu'on ne pourroit les expliquer en peu de mots, on y renvoye le Lecteur*.

En traitant de la Conjugaison des Verbes, il marque premiérement à la tête de châque Classe de Conjugaison, de quelle maniére elle forme ses tems simples; il donne ensuite un exemple des Verbes réguliers

* *Voyez la pag.* 358. *& suiv.*

liers de cette Conjugaiſon, & enfin, il montre en quoi chaque Verbe irrégulier de la même Conjugaiſon, s'écarte des régles communes. Par ce moyen on a une connoiſſance entiére de toutes les Conjugaiſons.

En parlant du Verbe *Avoir*, qui eſt un des Verbes Auxiliaires, il fait remarquer, qu'au lieu que la plûpart des autres Verbes empruntent de lui la formation de leurs Tems compoſez, il eſt le ſeul qui n'emprunte la formation des siens que de lui-même; comme, *j'ai eu*, *j'aurai eu*, *j'euſſe eu*. Il faut même remarquer, que le Futur ſimple des Verbes dont l'Infinitif eſt en *er*, comme *aimer*, ſe forme du tems préſent de l'Indicatif du Verbe Auxiliaire *avoir*, joint à l'Infinitif, comme cela paroît dans les trois perſonnes du Nombre ſingulier, j'aimer*ai*, tu aimer*as*, il aimer*a*. Il eſt vrai que dans la premiére & dans la ſeconde perſonne du pluriel, nous *aimer*ons, vous *aimer*ez, le tems préſent de l'Indicatif du même Verbe n'eſt pas mis dans toute ſon étenduë; mais cela vient de ce qu'autrefois on a dit, *nous ons*, & *vous ez*, pour, *nous avons*, & *vous avez*; ainſi qu'on le peut encore ju-

ger

ger par la troisiême personne du Pluriel, où on a conservé *ils ont*.

En parlant de l'Impératif des Verbes de la premiére Conjugaison, Mr. *Regnier* observe, que la seconde personne singuliére de ce Mode ne prend point d'*s*, à la fin, on dit *aime*, & non pas *aimes*, *va* & non pas *vas*. Cependant l'usage ordinaire de la Langue donne une *s*, à cette même personne devant les particules rélatives *en* & *y*, *disposes-en*, *penses-y*, *vas-y*. Il faut pourtant encore excepter de cette exception *di* & *li* devant *y*; car on ne dit point *dis-y*, *lis-y*, *Tu vas à l'Eglise, dis-y ton Bréviaire*, *lis-y une homélie*, quoi qu'il ne soit pas mal de dire, *dis-en une partie*, *lis-en quelques pages*. C'est aparemment la Cacophonie, qu'on a crû y apercevoir, qui a condamné ces façons de parler.

En parlant du participe passif du verbe *recouvrer*, on nous aprend que *recouvré*, qui du tems de Mr. de *Vaugelas* étoit bien moins en usage que *recouvert*, qui vient proprement *de recouvrir* est rentré dans l'ancienne possession, dont il avoit été exclus par l'autre; de sorte qu'en parlant de tîtres, il faut dire qu'*on*

les

les a recouvrez depuis peu, & non pas qu'*on les a recouverts*. Le Participe *recouvert* s'est pourtant toujours conservé dans le Proverbe, *pour un perdu deux recouverts*, & il se maintient aussi encore dans le Stile de pratique, où l'on dit, *des piéces nouvellement recouvertes*.

Je connois des gens qui ont besoin d'aprendre de notre Auteur, que *mouvoir* a au futur *je mouverai, tu mouveras, il mouvera*; car ils conjuguent ce Verbe, * *je mouvrai, tu mouvras, il mouvra*.

A l'égard du participe *peu* du Verbe *pouvoir*, on remarque qu'il ne se décline point, & qu'au lieu qu'on peut dire, *les choses que j'ai sues*, on doit dire *les choses que j'ai peu*, & non *les choses que j'ai peues*, quoi qu'on dise *pouvoir quelque chose*, de même qu'on dit *savoir quelque chose*. La raison de cela est, qu'on soûsentend le mot de faire, à la suite du Participe, *les choses que j'ai peu faire*.

Le futur de *voir*, est *je verrai, tu verras, il verra*; mais celui de

 pour-

* *Voyez la Version Françoise de la Bible de Géneve. Héb. XII. 25.*

pourvoir, & celui de *prévoir* ses composez, sont *je pourvoirai*, *tu pourvoiras*, *il pourvoira*; *je prévoirai*, *tu prévoiras*, *il prévoira*. Dans leur nombre pluriel ils conservent la même régle.

Sur le mot *dire* & ses composez; l'Auteur remarque contre *Vaugelas*, qu'on ne se sert plus ni de *die* au singulier, ni de *dient* au pluriel, mais qu'il faut employer *dise* & *disent*. A l'égard de leurs Composez, quoi qu'on dise, vous *dites*; il faut dire *vous médisez*, *vous prédisez*.

Le Verbe *vaincre* est fort irrégulier pour l'Orthographe, & parce que plusieurs personnes pourroient s'y tromper nous le copierons ici. Présent de l'Indicatif, *je vaincs*, *tu vaincs*, *il vainc*; mais peu en usage dans ce nombre: pluriel, *nous vaincons*, *vous vainquez*, *ils vainquent*. Imparfait, *je vainçois*, *tu vaincois*, *il vaincoit*; *nous vainquions*, *vous vainquiez*, *ils vaincoient*. *Je vainquis*; *je vaincrai*; *vaincu*; *vaincant*.

Pour ce qui concerne le Préterit indéfini du Verbe *Vivre*, quelques-uns tiennent pour *je vesquis*, les autres pour *je vescus*; les autres croyent,

yent, qu'on peut se servir de tous les deux: mais pour suivre le plus grand usage, il faut dire, selon Mr. *Regnier*, *je vescus*, *tu vescus*, *ils vescurent*. Il ne croit pas cependant qu'on put accuser de faire une faute ceux qui se serviroient de l'autre forme de ce Préterit.

A l'égard du Verbe *coudre*, le futur en est *je coudrai*; cependant *je couserai*, quoi que contre l'Analogie, est tellement dans la bouche des femmes, qu'elles se servent rarement de l'autre. Cèt abus, qu'elles ont aussi fait passer, dans *recoudre*, & *découdre*, dont elles ont fait, *je recouserai*, *nous recouserons*; *je découserai*, *nous découserons*, n'a passé dans le dernier de ces Verbes, que lors qu'il est employé au propre; au figuré, il faut dire, *nous en découdrons*, *si vous voulez*. Quelques-uns soutiennent qu'au préterit indéfini il faut dire *je cousus*, d'autres sont pour *je cousis*, on allégue de part & d'autre l'usage; mais outre l'usage, les premiers ont encore l'Analogie; les autres Verbes en *oudre*, qui ont un préterit les formant tous en *us*, *je résolus*, *je moulus*. A propos de ce dernier, quel-

ques-uns veulent qu'on dise à la troisiême personne du pluriel du présent de l'Indicatif; *ils meulent*, & que c'est de là que s'est fait le mot de *meule*; l'Auteur paroît pourtant être pour *ils moulent*.

5. Les Participes font le sujet du cinquiêmeTraité.Mais parce que Mr. *Regnier* a parlé des Participes du Prétérit entant qu'ils servent à la Conjugaison des Verbes,il ne parle ici de ces mêmes Participes, qu'entant qu'ils sont déclinables, & des Participes du présent, qui d'ordinaire ne le sont point, comme *lisant*, *guérissant*, *parlant*, *venant*. L'Auteur semble avoir épuisé cette matiére, qui est, sans contredit, une des plus difficiles de la Grammaire Françoise, & sur laquelle les plus habiles, ou se sont trompez, ou n'ont donné que des Régles très-imparfaites. On peut mettre dans ce rang Mr. de *Vaugelas*, l'Auteur de la *Grammaire générale & raisonnée*, Mr. *Menage*, & le P *Bouhours*. On examine tout ce que ces Savans ont dit sur ce sujet, & on n'est pas toujours de leur avis.

Le premier, par exemple, décide, que quand le nom va devant le Par-

Participe du préterit, il faut décliner ce préterit, à peine de faire un solécisme, & qu'il faut dire, par exemple, *les Lettres que j'ai receuës*, & non pas, *les Lettres que j'ai reçû.* Mais Mr. *Regnier* doute que ce soit un solécisme, que de rendre les Participes du préterit toujours indéclinables; soit qu'ils soient précédez, soit qu'ils soient suivis du substantif, qu'ils régissent. Il est vrai, que l'usage le plus ordinaire est d'accorder le Participe du Préterit en genre & en nombre avec le substantif, qui le précéde; mais cèt usage n'est pas si universel, que le contraire n'ait été suivi par de très-bons Ecrivains. Pour ne pas citer *Amiot*, avec l'Auteur, de peur qu'on ne dise que c'est une autorité surannée, *Racine* dit dans une de ses Préfaces; *Ces Aprobations m'ont confirmé dans l'estime & dans la vénération, que j'ai toujours* eu *pour les Ouvrages des Anciens.*

Mr. *Regnier* refute ensuite & l'Auteur de la *Grammaire générale*, & le P. *Bouhours.* Il donne après cela des Régles pour savoir quand le Participe est déclinable & quand il ne l'est point. En voici quelques-

unes. Le Participe du Préterit, construit avec le Verbe *avoir* est indéclinable en quatre occasions. Quand le nominatif qui regit le Participe est mis après le participe qu'il gouverne. Quand le Participe & le Verbe *avoir* sont employez impersonnellement. Quand le Participe étend son régime à un autre accusatif, que le premier terme de sa rélation. Quand il étend son régime à un autre Verbe ou exprimé ou sousentendu. Voici des exemples de ces quatre cas. *Les peines que m'a donné cette affaire. Les grandes pluyes qu'il a fait ces jours passez. C'est une Ville, que le commerce a rendu puissante. Une fortification que j'ai apris à faire. Il lui a fait toutes les caresses qu'il a sû*, & non *qu'il a suës*; parce qu'on sousentend le mot de *faire*, *qu'il a sû lui faire*; car on ne dit pas, *savoir des caresses*. Par cette derniére régle, on dit fort bien, qu'*un homme a payé toutes les sommes qu'il a duës*; parce qu'on dit *devoir une somme*; mais on dit, *il a fait toutes les choses qu'il a dû*, & non *qu'il a dûës*, parce qu'en ce sens, on ne dit pas, *devoir une chose*, & qu'on sous-

entend le mot de *faire*, *il a fait toutes les choses qu'il a dû faire.*

Voici une régle plus courte, pour juger de l'emploi du Participe suivi du Verbe *avoir*. Lors que le substantif, qui précéde le Participe, se raporte principalement au Verbe, il faut rendre le Participe indéclinable; lors que c'est principalement au Participe qu'il se raporte, c'est avec le substantif, qu'il faut accorder le Participe en genre & en nombre. Ainsi il faut dire, *les occasions, qu'on a résolu d'éviter*, *les régles qu'on lui a le plus recommandé d'observer*; parce que c'est principalement aux Verbes *éviter* & *observer*, que les substantifs *occasions* & *régles* se raportent. Mais il faut accorder ce même participe en genre & en nombre, avec le substantif des Phrases suivantes, *des Soldats qu'on a contraints de marcher*, *des gens qu'on a condamnez à mourir*; parce que les substantifs *soldats* & *gens*, ont leur principal raport, non plus aux Verbes, *marcher* & *mourir*; mais aux Participes *contraints* & *condamnez.*

Les Régles que nous venons de raporter, concernent le Participe passif joint avec le verbe avoir; Mr.

Regnier donne ensuite celles qui regardent ce même Participe joint avec le Verbe *être*; & commence par refuter & *Malherbe* & *Vaugelas* sur ce sujet. Ensuite il établit les véritables régles, qu'on doit observer. Comme le participe employé avec le Verbe *avoir* doit être indéclinable, toutes les fois qu'il précéde le Nominatif qui le regit, il en est de même de ce Participe, joint avec le Verbe *être*, ainsi on dit bien, *les maux que les hommes se sont attirez*; mais il faut dire, *les maux, que se sont attiré les hommes*. La seconde régle n'a ici aucun usage. Pour la troisiême elle n'est pas sans difficulté. L'Auteur croit que, quand le Verbe *être* peut être régardé comme tenant la place du Verbe *avoir*, le Participe qui y est joint, & qui en est gouverné, doit être employé indéclinablement. Ainsi, comme on dit d'une Ville, *le commerce l'a rendu puissante*; il faut aussi dire, *elle s'est rendu puissante par le commerce*; parce qu'en cêt endroit, *elle s'est rendu puissante*, veut dire, *elle a rendu soi-même puissante par le moyen du commerce*. Mais lors que le Verbe *être* se trouve employé dans la signifi-

gnification, qui lui eſt propre, il faut toujours conſtruire le Participe en genre & en nombre avec le terme de ſa Rélation. Ainſi on doit dire, *elles ſe ſont trouvées innocentes*, en parlant de quelques femmes, qui ayant été accuſées & examinées, auroient été jugées innocentes. Que ſi au contraire, on ne vouloit dire autre choſe, ſinon qu'après s'être elles-mêmes examinées, elles ont crû n'avoir rien à ſe reprocher, il faut dire, *elles ſe ſont trouvé innocentes*; parce qu'elles-mêmes ont trouvé qu'elles l'étoient, ce qui rend alors le Participe abſolument Actif.

Pour ce qui concerne la quatriême Régle, par laquelle le Participe avec le Verbe *avoir* demeure indéclinable, lors qu'il étend ſon régime à un Infinitif ſubſéquent, voici ce qu'on doit dire de ce même Participe dans le même cas avec le Verbe *être*. Toutes les fois que cèt infinitif eſt joint immédiatement ou non au Participe, ſans le ſecours d'aucune prépoſition, le Participe demeure auſſi indéclinable, avec le Verbe *être*, pris dans la ſignification d'*avoir*, qu'avec le Verbe *avoir* même. Ainſi on doit dire, *elle s'eſt fait peindre*,

elle s'est fait universellement admirer, & non *elle s'est faite*. Que si le Verbe régi par le Participe y est joint par le moyen d'une des Prépositions *à* & *de*; alors, comme dans notre Langue, le Verbe *être* ne s'employe ordinairement dans le sens du Verbe *avoir*, qu'avec un Pronom personnel, mis au Datif ou à l'Accusatif; si ce Pronom est employé au Datif, le Participe doit être indéclinable, comme dans les phrases suivantes, *nous nous sommes proposé d'aller en un tel endroit*; *les maux qu'elle s'est imaginé d'avoir*. Mais si le Pronom est à l'Accusatif, en ce cas il faut que le Participe soit accordé en genre & en nombre avec le Pronom & avec le Nominatif, qui le gouverne, comme dans ces autres phrases; *elle s'est amusée à faire plusieurs visites*; *la satisfaction qu'elle s'étoit vantée d'obtenir*; *ils se sont abstenus de le voir*. Il y a quelques autres régles, sur ce sujet, qu'on verra dans notre Auteur.

A l'égard des Phrases où le Verbe *être* se trouve employé avec les Participes *allé* & *venu*, sur lesquelles l'usage n'est pas tout-à-fait fixé, l'opinion de l'Auteur est que, dans

toutes ces sortes de Phrases, lors que le Pronom est mis devant le Verbe *être*; le Participe doit demeurer indéclinable; & qu'ainsi il faut dire; *elle lui est allé parler*; *elle l'est allé embarrasser*; *elle s'est allé plaindre*; *elle nous est venu voir*; en laissant le Participe indéclinable; parce que, *elle lui est allé*, *elle s'est allé*, *elle nous est venu*, ne peuvent faire aucun sens qu'avec le Verbe qui suit, avec lequel ils ne font, pour ainsi dire, qu'un seul mot. Mais lors que le Pronom est mis après le Participe, comme, *elle est allée se plaindre*, alors *elle est allée*, *elle est venuë*, faisant une espèce de sens entier, le Participe doit être construit en genre & en nombre avec le terme de la relation.

Quoi que Mr. *Regnier* aît déja parlé du Gerondif, & de la maniére de le distinguer du Participe Actif ou du présent, il traite dans la suite cette matiére plus à fonds, & raporte diverses réflexions sur ce sujet, qui méritent d'être lûës.

116. Le sixiéme Traité concerne les Adverbes. L'Auteur comprend aussi sous ce nom les Interjections, selon la méthode des Grammairiens

 Grecs.

Grecs. Après avoir divisé les Adverbes en certaines Classes, il avertit qu'il n'a pour but que de marquer les principaux de chaque Classe, & d'y ajouter les Observations les plus nécessaires, touchant leur formation, ou leur emploi. Il refute Mr. *Ménage* qui a crû, que la terminaison de plusieurs de nos Adverbes en *ment*, venoit du Latin *mente*, & que *chastement*, par exemple, c'étoit la même chose que *casta mente*. Il prouve bien contre lui, que la syllabe *ment* n'est qu'une pure désinence, qui ne signifie rien.

Il remarque, que jusques au tems de l'Académie Françoise, nos meilleurs Auteurs ont employé indifféremment pour prépositions & pour Adverbes certains mots, que l'usage d'à-présent a accoutumé de distinguer, ces mots sont *dedans*, *dehors*, *dessus*, *dessous*, *auparavant*, *alors*, & *cependant*. Il y a bien des gens qui donnent encore un régime à ces mots, disant, par exemple, *dedans le logis*, pour *dans le logis*, &c. & qui les regardent par conséquent comme des véritables Prépositions, au-lieu que ce sont des Adverbes, qui ne doivent point avoir de régime.

Ce n'est pas que nous n'ayons des Adverbes, qui ont un régime, comme *dépendamment*, *indépendamment*, *préférablement*, &c. mais les autres dont nous venons de parler n'en doivent point avoir.

Notre Auteur donne diverses régles utiles sur l'endroit où l'on doit placer les Adverbes, à l'égard des Noms, des Participes, & des Verbes. Les Adverbes de négation *pas* & *point* s'employent souvent indifféremment. * Il y a des personnes qui croyent qu'on ne doit jamais employer l'Adverbe *pas* dans les endroits où celui de *point* peut avoir sa place. Peut-être est-ce une fausse délicatesse. Mais notre Auteur avertit, que dans les Interrogations ces deux Adverbes ne signifient pas la même chose. Car, si on se sert de *point*, l'interrogation ne marque qu'un doute; comme, *n'avez-vous point eu de ses Nouvelles? N'avez-vous point été chez lui? N'avez-vous point pris ma montre?* Mais si on se sert de *pas* dans les mêmes phrases, l'interrogation marquera une croyance positive dans celui qui fait la question; comme, *n'avez-*

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

vous pas eu de ses nouvelles? N'avez-vous pas été chez lui? N'a-t-vous pas pris ma montre?

L'Interjection, que l'Auteur range parmi les Adverbes, influë si peu sur le reste du Discours, quoi que ce soit, peut être, la premiére voix articulée, dont les hommes se soient servis, qu'elle ne mérite pas qu'on s'arrête long-tems à en parler. L'Auteur expédie en deux pages tout ce qu'il a trouvé à propos d'en dire. Il finit le Traité des Adverbes, par quelques réflexions sur les Particules Explétives.

7. Aprés cela suit le Traité des Prépositions. Il parcourt d'abord la plûpart des Prépositions inséparables, qui ne sont plus des Prépositions à l'égard de nôtre Langue, quoi qu'elles le soient toujours à l'égard de celles, dont nous les avons empruntées. Ce qu'il en dit est fort curieux. Il donne des régles, pour savoir quand la préposition *re* se doit prononcer avec un *e* muet, & quand elle se doit prononcer par un *é* fermé. La régle la plus générale, est qu'ordinairement la prononciation en est muette dans les mots où *re*, suivi d'une consonne, sert à mar-

quer

quer réïteration d'action. Ainsi on dit *rebattre*, *rechercher*, &c. Cette régle a des exceptions, qu'on ne manque pas de raporter.

Il n'y a point de Langue, qui n'aît des mots, qui ont changé entiérement de signification, & qui en ont pris même une toute contraire de celle, qu'ils avoient au commencement. Mr. *Regnier* nous aprend, que le mot de *Varlet* dont on a fait *Valet*, ne signifioit autrefois que *jeune homme*, de sorte qu'on le disoit d'un jeune Gentilhomme & même d'un jeune Prince.

Il fait une remarque sur la Préposition *depuis*, qu'il est bon de raporter, parce qu'il y a de savans Historiens, qui s'y trompent, ce qui produit de l'obscurité dans leur discours. Quand on dit *depuis deux ans*, *depuis trois ans*, & ainsi du reste; cela doit s'entendre uniquement par raport au tems, dans lequel on parle ou on écrit. Mais si, dans une Histoire, on veut parler de deux ou trois années écoulées, entre un événement & un autre, alors on ne pourra pas dire, par exemple, *depuis deux ans ce Prince avoit fait*

telle

telle chose; mais il faudra dire, *deux ans s'étoient passez depuis que ce Prince avoit fait telle chose*; ou bien, *il y avoit deux ans que ce Prince avoit fait telle chose*, ou enfin, se servir de quelque autre tour.

8. Le dernier Traité de cèt Ouvrage est celui, où il est parlé des Conjonctions. Il renferme plusieurs remarques importantes: mais nous nous y arrêterons peu, parce que nous avons déja été fort longs sur ce Livre. Nous nous contenterons d'en indiquer une seule. *Aussi* & *non plus* sont deux Conjonctions Copulatives, entre lesquelles il n'y a nulle différence, quant à la liaison & à la jonction des sens; mais seulement quant à l'usage qu'on en fait. *Aussi* ne doit jamais être mis que dans une proposition affirmative; & *non plus* ne peut jamais être construit qu'avec une proposition négative. C'est néanmoins à quoi on manque très-souvent à l'égard de la Conjonction *aussi*. Car rien n'est plus commun que d'entendre dire, *puis que vous ne voulez pas sortir, je ne sortirai pas aussi*; au lieu que la Proposition étant négative, il faut absolument dire, *je ne sortirai pas non plus*.

ARTICLE III.

REMARQUE *de* M. D. L. *sur* L'ARTICLE V. *des* NOUVELLES *de la* REPUBLIQUE *des* LETTRES *du mois de Février*, 1706. *Envoyée à l'Auteur de ces* Nouvelles.

ON raporte dans cèt Article des *Nouvelles de la République des Lettres*, un Eloge de feu Mr. *Bernoulli*, où il y a des erreurs de fait, qui me regardent. Et, comme il importe beaucoup, pour l'avancement même des Sciences, que les personnes apliquées aux Méditations profondes, joignent les bonnes qualitez du cœur à celles de l'esprit; j'ai crû à propos d'éclaircir & de rectifier quelques endroits de cèt Article, qui pourroient faire tort à Mess. *Bernoulli* & à moi. Parmi les choses avantageuses, qu'on a la bonté de dire de moi, & qu'on dit d'eux avec justice; on en ajoute, que des Juges sévéres auroient raison, à mon avis, de condamner. Car on insinuë, qu'ayant

qu'ayant laissé entrevoir quelque chose de mon Systême des *Infinitesimales*, Messrs. *Bernoulli* avoient médité si profondément sur ces foibles rayons, qui m'étoient *échapez*, qu'ayant résolu de *m'enlever* la gloire de l'invention, ils y avoient réussi, & avoient même *publié mon Systême avant moi*. Il semble que c'est me faire passer pour envieux & eux pour injustes. L'un & l'autre est sans fondement. Voici le fait. Ayant trouvé mon nouveau calcul dès l'an 1674. je fus long-tems sans en rien faire paroître, parce qu'étant retourné de France en Allemagne, j'eus des occupations & des emplois, qui m'en détournérent. L'affaire meritoit un Ouvrage exprès, & je n'avois pas tout le loisir, qu'il demandoit, pour répondre à mes vûës & à l'attente du Public. Outre que j'ai toujours eu de la peine à travailler sur ce que j'avois déja en mon pouvoir, aimant à pousser plusieurs autres vûës d'une nature toute différente, dont je pourrois, peut-être, entretenir encore le Public quelque jour, si Dieu me continuë la vie & la santé. Cependant, quelques-uns de mes anciens Amis, & particuliérement

rement Messieurs *Menken* & *Pfautz* ayant commencé le Journal de Leipsic, je fus bien aise de leur communiquer quelques échantillons de mes méditations Géométriques, pour contribuer à varier leurs collections. L'aprobation publique & leurs invitations m'engagérent à continuer de tems en tems. Enfin, ne me voyant, ni trop en état, ni assez en humeur de travailler à l'Ouvrage de ma nouvelle Analyse, je pris la résolution, de peur qu'elle ne se perdit, d'en publier des Elémens en abrégé, c'est-à-dire, l'*Algorithme* de ce Calcul, qui en contient l'aplication à l'addition & soustraction, à la multiplication & division, & aux puissances & racines. Feu Mr. *Bernoulli* Professeur de Basle m'écrivit là-dessus, & me demanda quelque éclaircissement sur la résistance des solides, dont j'avois donné une détermination dans le Journal de Leipsic, au delà de celle de *Galilée*. Cela fit naître quelque commerce de Lettres entre nous, que mon voyage d'Italie interrompit. Cependant, je donnai un échantillon nouveau de mon Calcul, en l'apliquant au mouvement des Planétes, & j'y fis voir

l'usage

l'usage des *Infinitesimales* du second degré. Feu Mr. *Bernoulli* y étoit attentif, mais il n'y trouva entrée, que lors qu'il vit comment je m'y prenois pour apliquer ce calcul à des Problêmes Physico-Mathématiques. J'en avois proposé un à Mr. l'Abbé *Catelan*, qui dans un petit démêlé, que nous avions, vantoit trop les Méthodes Cartésiennes, comme suffisantes à tout. Cèt Abbé demeura court là-dessus, & il n'y eut que Mr. *Huygens*, qui trouvant le Problême digne de sa curiosité, (c'étoit de trouver une courbe dans laquelle le corps pesant descende également vers l'Horizon, ou sans accélération) en donna la solution, quoi que par une méthode différente de la mienne; mais sans en ajouter la démonstration. Donc, pour dépêcher ce Problême, j'en publiai une, laquelle marquoit les traces de mon Analyse. C'est ce qui acheva d'ouvrir les yeux à Mr. *Bernoulli*. Il l'avoüa lui même, & voyant qu'un nouveau champ étoit ouvert, il me pria, à la suggestion de Mr. son Frére, qui entroit déja bien avant dans ces matiéres, de penser si, par la même Analyse, on ne pour-

pourroit point arriver à des Problêmes plus difficiles, maniez inutilement par d'autres; & particuliérement à la Courbe, qu'une Chaine doit former, supposé qu'elle soit parfaitement flexible par tout; que *Galilée* avoit crû être la Parabole, quoi qu'ils ne sussent point alors, qu'il y avoit travaillé. J'y pensai, & j'en vins à bout d'abord; mais au lieu de publier ma solution, j'encourageai Mr. *Bernoulli* à la chercher aussi. Mon succès fut cause, sans doute, que les deux Fréres s'y apliquérent fortement, & que le plus jeune, dont je viens de parler, depuis Professeur à Groningue, & maintenant à Basle, eut l'avantage d'y réüssir entiérement. Pour y arriver par le moyen de ce que j'avois déja communiqué, il faloit une adresse extraordinaire, & quelque exercice, que l'aplication & l'envie de se signaler leur donna pour se bien servir de ce nouveau Calcul. Après cela ils furent en état d'aller bien loin. Cependant, ils m'ont toujours fait la justice de m'atribuer l'invention de cette Analyse, comme on le voit par plusieurs endroits de leurs Ecrits, dans les Actes de Leipsic & ail-

ailleurs, & par l'Ouvrage de Mr. le Marquis de l'*Hospital*, à qui Mr. *Bernoulli* le Jeune en avoit communiqué les fondemens & la matiére à Paris: & moi, je leur ai rendu la pareille, en avoüant, qu'ils avoient beaucoup de part à l'utilité, que le Public en a tiré, & que personne n'avoit plus fait valoir cette invention qu'eux avec Mr. le Marquis de l'*Hospital*, à qui cette Science est aussi fort redevable. Si j'avois publié d'abord moi-même la solution du *Problême de la Chainette*, sans donner à Messrs. *Bernoulli* envie d'y travailler, ils en auroient eu moins de gloire, mais le Public en auroit tiré moins d'utilité; car ils se seroient, peut-être, moins apliquez à cultiver une Science, où ils n'auroient pas eu assez de part. De sorte que je ne me repens point de ce que j'ai fait, & je trouve, comme c'est l'ordinaire, que ce qui est arrivé a été le meilleur. L'Ouvrage, que Mr. le Marquis de l'*Hospital* publia le premier sur ce nouveau Systême, sous le titre d'*Analyse des Infiniment Petits*, a été publié *de mon consentement*. Il eut la déférence pour moi & l'honnêteté de me mander que,
si

si je voulois me servir de mon droit d'Inventeur, pour publier le premier un Ouvrage d'une juste étenduë sur cette nouvelle Science, il ne me vouloit point prévenir. Mais je n'avois garde de priver le Public d'un travail aussi utile que le sien, pour me conserver un droit, dont je me pouvois passer facilement; ayant toujours celui d'y supléér, comme j'ai fait, en proposant de tems en tems, quelques nouvelles ouvertures, pour pousser cette Analyse.

J'ai été d'autant plus porté à desabuser le Public sur ces faits mal narrez; que Mr. *Bernoulli* vient de le demander dans une de ses Lettres, de Basle du 22. de Mai, où il les rejette & les desaprouve hautement, comme éloignez de la vérité.

* Je n'ai d'autre part dans tout ceci, que celle de fidéle Historien. J'ai raporté exactement la Rélation, qui m'a été envoyée de Paris. Je suis comme sûr, que cette Rélation est vraye, & par conséquent le tout retombe, ou sur Mr. *de Fontenelle*, qui a fait l'éloge de Mr. *Bernoulli*, où

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

où se trouvent les faits dont Mr. de *Leibnitz* se plaint, ou plutot sur celui, qui a fourni les Mémoires, dont Mr. *de Fontenelle* a fait usage.

ARTICLE IV.

HISTOIRE *du Régne de* LOUÏS XIII. *Roi de France & de Navarre, Tome huitiéme, contenant ce qui est arrivé de plus remarquable en France & dans l'Europe, depuis les premiers commencemens de la rupture entre les deux Couronnes, jusques à la prise de Corbie par les Espagnols. Par Mr.* MICHEL LE VASSOR. A Amsterdam, chez Pierre Brunel. 1707. in 12. Partie I. pagg. 580. Part. II. pagg. 436. du caractére des Volumes précédens.

CE huitiéme Volume contient l'Histoire de trois années seulement, savoir depuis 1634. jusqu'en 1636. inclusivement ; & il est divisé en quatre Livres. Il semble, que la matiére augmente, à mesure que l'Auteur avance. On diroit aussi que dans ce Volume, Mr. *le Vassor*

for a trouvé plus d'Auteurs dignes qu'il fit usage de leurs propres paroles, que dans les précédens; mais il a toujours soin de marquer ce qu'il en emprunte, & il l'accompagne d'ordinaire de ses réflexions. Cependant quelque bons que puissent être les endroits des Auteurs qu'il raporte, on a encore plus de plaisir de lire ce qu'il dit lui-même, que ce que disent les autres. C'est, du moins, là mon gout; je ne sai si ce sera le gout général. Comme il me paroît que Mr. *le Vassor* parle bien moins souvent lui-même dans ce Volume que dans les précédens; cela abrégera beaucoup cèt Extrait; parce que je n'ai pas dessein de raporter, ce que d'autres Auteurs ont déja dit.

I. Le premier Livre de ce Volume, qui est le XXXVI. de tout l'Ouvrage, contient le recit des disputes survenuës à Rome au sujet de la *Comprotection* de la Couronne de France que *Loüis XIII.* avoit donnée au Cardinal *Antoine Barberin* Neveu du Pape, & que le Pape ne lui permit pas d'accepter, de peur d'irriter les Espagnols. On y lit les mesures que prit le Cardinal *de Ri-*

chelieu, pour se faire Evêque de Spire. Le Traité du Roi de France avec les Provinces-Unies ; le renouëment de la Négociation, pour le retour du Duc d'*Orleans* en France, le Changement de Religion du Duc de *Bouillon* ; l'Histoire des prétenduës possédées de Loudun, & de la mort magique de *Grandier*; l'Arrêt du Parlement de Paris contre le mariage du Duc d'*Orleans* ; la Nonciature Extraordinaire de *Mazarin* en France, qui travailla avec plus de chaleur pour se mettre bien dans l'esprit de *Louïs XIII*. & de son premier Ministre, qu'à faire les affaires de son Maître. Les soins inutiles que prit *Richelieu* pour obliger la Reine Mére à se retirer à Florence. La Négociation feinte de ce Politique à la Cour de Madrid ; son adresse quand le Roi paroissoit mécontent de lui. Le projet artificieux d'accommodement avec l'Empereur ; les soins que les Rois de France & d'Espagne prennent pour attirer châcun celui d'Angleterre dans leur Parti. Les Négociations faites en Italie, en Suéde, en Danemarc & en Pologne ; pour pouvoir rompre sûrement avec la

Maison

Maison d'Autriche, & pour empêcher que les Suédois ne s'accommodent avec l'Empereur.

Pour comprendre ce que c'est que cette *Comprotection* dont nous venons de parler, il faut se souvenir que la plûpart des Rois Catholiques donnent à un Cardinal le nom de *Protecteur* de leur Couronne, & que la fonction principale d'une Charge à laquelle on donne un nom si pompeux, c'est ce qu'on apelle la *préconisation* des Evêques nouvellement élûs ou nommez. *Maurice* Cardinal de Savoye étoit depuis long-tems le Protecteur en Chef de la France à Rome. Mais parce qu'il n'y résidoit pas exactement, on lui avoit associé le Cardinal *Bentivoglio* en qualité de *Comprotecteur*. *Loüis XIII.* ne vouloit pas ôter la Protection à *Maurice*. Il falut donc obliger *Bentivoglio* à se démettre de la *Comprotection*, pour la donner au Neveu du Pape, qui quelque envie qu'il eut d'en exercer les fonctions, fut obligé par son Oncle à s'en défaire, & la France ne pût jamais faire changer d'avis à sa Sainteté.

II. Le second Livre de ce Volume commence par une Comparaison

ſon que fait Mr. *le Vaſſor* entre le Cardinal de *Richelieu* & le fameux *Oxenſtiern* Chancelier de Suede ; & dans cette Comparaiſon, ce dernier a tout l'avantage ſur le premier. On voit enſuite ce qui ſe paſſa à la Diéte générale des Princes & des Etats Confédérez de l'Empire tenuë à Francfort ſur le Mein ; la Harangue, qu'y fit *Feuquiéres* Ambaſſadeur de France, la belle réponſe du Chancelier de Suéde à ce Diſcours, & les Diſputes ſurvenuës à cette Diéte à l'occaſion des dédommagemens demandez par les Suédois, qui furent une eſpêce de Pomme de diſcorde entr'eux & un grand nombre de leurs Alliez, & qui ne contribuérent pas peu dans la ſuite à l'accommodement des Electeurs de *Saxe* & de *Brandebourg* avec l'Empereur. On nous y aprend ce qui obligea les Confédérez à remettre Philisbourg à *Loüis XIII.* que l'Empereur lui enleva peu de tems après, par ſurpriſe.

On trouve enſuite la priſe de Ratisbonne ſur les Confédérez par le Roi de Hongrie, & le Siége de Nortlingue formé par ce Prince, Siége qui donna occaſion à cette fameuſe

meuse Bataille, appellée *de Nortlingue*, où les Suédois & leurs Alliez furent entiérement défaits, qui rétablit les affaires de l'Empereur en Allemagne, & qui faillit à y ruiner entiérement celles des Suédois & de leurs Alliez. Mr. *le Vassor* se sert pour raconter cette célébre Bataille de deux Rélations que nous en avons, l'une que le Maréchal *Horn* envoya au Chancelier *Oxenstiern* son Beau-frére, & l'autre du Marquis de *Bassompierre* Neveu du Maréchal, qui servoit sous le Duc de *Lorraine*, dans l'Armée de l'Empereur. Il joint à ces deux Rélations ses réflexions particuliéres.

Il nous représente ici vivement l'embarras où se trouva *Oxenstiern* après cette fameuse journée; les mesures que prit le Cardinal de *Richelieu*, qui furent suivies d'un Traité des Confédérez d'Allemagne avec le Roi de France; & du secours donné à Heidelberg par les François.

Mr. *le Vassor* quitte ensuite l'Allemagne, pour nous parler de l'accommodement fait enfin entre *Louïs XIII*. & le Duc d'*Orleans* son Frére, qui se sauva des Pays-bas Espagnols

pour retourner en France, craignant sans raison, que, si les Espagnols savoient son dessein, ils l'arrêteroient, au lieu que l'ayant découvert, ils envoyérent par tout des ordres de laisser passer ce Prince. Il ne demeura pas long-tems à la Cour du Roi son Frére sans y avoir du chagrin. On le presse de consentir à la dissolution de son mariage avec la Princesse de Lorraine; on sonde *Puylaurens* son Favori là-dessus; on ne peut rien gagner sur l'un ni sur l'autre. Cette fermeté désespére *Richelieu* toujours entêté de donner *la Combalet* sa Niéce au Duc d'*Orleans*. Ce Prince persécuté se retire à Blois. Mais il en revient ensuite pour assister aux Nôces de son Favori avec une des Parentes de *Richelieu*, qui est fait en même tems Duc & Pair. Cela n'empêche pas que le nouveau Duc & le Cardinal ne se brouillent bien-tot. *Puylaurens* est mis en prison, où il meurt peu de tems après. On publia qu'il étoit mort du pourpre; mais l'opinion commune fut que le poison avoit avancé ses jours. Le Duc d'*Orleans* parut d'abord fort chagrin de l'emprisonnement de *Puylaurens*; mais

il

il se modéra tout-à-coup. Cependant il étoit obsédé par les Emissaires du Cardinal ; & n'ayant plus personne près de lui à qui se fier, il choisit *Montresor*, pour occuper la place de *Puylaurens*.

Après la surprise de *Philisbourg* par les Imperiaux, on renvoya en diligence *Feuquiéres* en Allemagne, pour se trouver à la Diéte convoquée par *Oxenstiern* à Wormes, & tâcher d'y relever le courage abattu des Conféderez. On voit ici tout ce qui se passa dans cette Assemblée.

Ce fut dans ce tems que le savant *Grotius* fut envoyé Ambassadeur par la Couronne de Suéde à la Cour de France. Les Lettres de ce Ministre public ont beaucoup servi à Mr. *le Vassor*, pour la suite de son Histoire. On voit ici comment il fut reçû à Paris & le commencement de ses Négociations. Le Voyage que fit le Chancelier *Oxenstiern* en France, & les raisons de ce Voyage.

On trouve ensuite l'Histoire & les Principaux Articles du Traité de Ligue Offensive & Deffensive entre le Roi de France & les Etats Généraux des Provinces-Unies, par lequel ces deux Puissances se partageoient

geoient les Pays-bas Espagnols, en cas qu'elles pussent les conquérir. Il fut fort parlé de ce partage dans le Monde; mais il n'eut point de suite; on doute même que les Etats eussent voulu qu'il eut eu son effet. Ils auroient plus eu à craindre du voisinage de la France, qui eut été toujours à portée de leur faire du mal; que de celui des Espagnols, qui, fort éloignez des Pays-bas, ne pouvoient pas si aisément se servir de ces Pays pour envahir celui de leurs Voisins.

Les brouilleries augmentant tous les jours entre la France & l'Espagne, & *Richelieu* cherchant l'occasion d'une rupture, les deux Couronnes rappellérent mutuellement leurs Ambassadeurs. Peu de tems après les Espagnols prirent la Ville de Trêves & en emmenérent prisonnier l'Electeur, qui étoit sous la protection de la France. Ce Livre XXXVII. qui est le second de ce Volume finit par la Ligue offensive & défensive, que *Louis XIII.* conclut avec quelques Princes d'Italie.

III. Si le Cardinal de *Richelieu* n'a pas passé pour un honnête homme, personne ne lui a, du moins, re-

fusé la qualité d'habile Politique. Mr. *le Vassor* fait voir pourtant, qu'il écouta fort souvent plutot son ambition, que les régles de la prudence; & il commence le troisiême Livre de ce Volume en expliquant les fautes de ce Ministre dans la guerre dans laquelle il engagea son Maître contre l'Espagne. *Louïs XIII.* fut le premier qui la déclara. On voit ici sa Déclaration, & la maniére solennelle, dont elle fut faite. L'enlévement de l'Electeur de Trêves en étoit le principal prétexte. On y joint la réponse des Espagnols au Manifeste de la France.

Peu de tems après que la guerre fut déclarée, l'Armée Françoise entra dans le Luxembourg, dans le dessein de joindre celle de Hollande. Avant la jonction elle en vint aux mains avec l'Armée Espagnole & remporta la victoire sur elle près d'Avein. Après cèt avantage, on ne comptoit rien moins en France, que sur la conquête entiére des Pays-bas; mais on décompta bien-tôt. Les deux Armées entiéres mirent conjointement le Siége devant Louvain & furent obligées de le lever. Les François remportérent

 aussi

aussi quelques avantages en Allemagne où le Cardinal *de la Valette* servoit sous le Marêchal *de la Force*. Comme il étoit dans la faveur de *Richelieu*; on lui donna bien-tôt des Troupes à commander en chef. Mr. *le Vassor* raille beaucoup sur ce Cardinal soldat, & ne paroît pas aussi persuadé de son habileté dans l'Art militaire, que ceux qui l'avoient poussé à faire ce métier, & qui l'apuyoient.

Notre Auteur revient ensuite au mariage du Duc d'*Orleans*, & nous aprend que *Loüis XIII.* consulta l'Assemblée de son Clergé sur la validité de ce mariage. L'Assemblée nomme des Commissaires pour cela, & prend soin d'en choisir, qui soient dévoüez au Cardinal. Ces Commissaires ne manquent pas de décider au gré de cette Eminence. Le Mariage du Duc d'*Orleans* est nul, disent-ils, parce qu'il y a une Loi, qui ne permet pas à l'Héritier présomptif de la Couronne de se marier sans le consentement de celui, qui est assis sur le Trône. Mr. *le Vassor* dit que cette prétenduë Loi ne se trouve écrite nulle part. On consulta aussi des Communautez

Reli-

Religieuses. Le fameux *Gondren* Supérieur Général des Prêtres de l'Oratoire & Confesseur du Duc d'*Orleans*, signa la réponse demandée à ceux de sa Communauté, & fut comme les autres pour la nullité. Il est difficile d'accorder cette décision avec la conduite de *Gondren*, puis qu'on ne voit pas qu'il aît pressé son Pénitent d'abandonner *Marguerite* de Lorraine. Ce Pére eut de grandes disputes avec le célébre Abbé de *S. Cyran* sur le mariage de *Gaston*. Dans un de leurs entretiens, *Gondren* avoit cité le Concile de Trente. Mais de *S. Cyran* rejetta avec mépris l'autorité d'un Concile, qu'il disoit n'avoir été composé, que de Théologiens Scholastiques peu versez dans l'Antiquité Ecclésiastique. Cette réponse scandalisa *Gondren*, qui regarda de *S. Cyran* comme Hérétique. Cèt Abbé ayant été mis depuis à la Bastille accusé d'inspirer des sentimens pernicieux à ses Disciples, qu'on nomma *Jansénistes*, *Gondren* déclara dans sa Communauté, qu'il auroit déféré *S. Cyran*, si on l'avoit jugé canoniquement, & recommanda en mourant aux Prêtres de l'Oratoire de n'avoir aucun commerce avec cèt Abbé capable de les cor-

rompre. Mais, ajoute Mr. *le Vassor*, *les plus éclairez n'eurent pas égard aux préjugez de leur Supérieur, plus versé dans je ne sai quelle Théologie mystique & sublime, que dans la lecture des anciens Auteurs Ecclésiastiques & des Conciles.*

Aprés que le Clergé eut donné sa Déclaration, on députa *Fenouillet* Evêque de Montpelier au Pape, pour lui en donner avis. Mais ce fut inutilement qu'on voulut l'obliger à aprouver cette Déclaration.

Mr. *le Vassor* parle ensuite de la crainte qu'eut la Cour à l'occasion d'un Voyage que le Duc d'*Orleans* fit en Bretagne. Il raporte tout au long la Lettre que la Reine Mére écrivit à *Loüis XIII.* pour lui faire voir toutes les suites fâcheuses de la guerre dans laquelle il venoit de s'engager. Cette Piéce est bien écrite; mais elle n'eut aucun effet sur l'esprit d'un Prince près duquel on avoit rendu suspect tout ce qui venoit de la part de sa Mére. L'Auteur ne manque pas de l'accompagner de ses réflexions. Il remarque que les Créatures de *Richelieu* apelloient bouleversement de l'Etat, le seul abaissement de ce Premier Ministre, & il s'écrie là-dessus, *Quoi*

donc?

donc ? Tout étoit-il perdu, si le Roi eut chassé Richelieu ? *Plût-à-Dieu que ce misérable Prêtre n'eut jamais été au timon des affaires. La France auroit conservé plus long-tems ce qui lui restoit de liberté.*

Notre Auteur nous donne après cela l'Histoire d'un certain *du Clauzel*, gagné par les Espagnols, pour corrompre le Duc de *Rohan*, qui commandoit les Troupes de *Loüis XIII.* dans la Valteline, arrêté par ordre de ce Duc, condamné ensuite à mort, & étranglé en prison. On nous aprend aussi comment le Cardinal de *Richelieu* eut assez de credit pour porter le Pape à obliger de se retirer de Rome un Résident que la Mére de *Loüis III.* y entretenoit.

Notre Auteur n'oublie pas l'établissement de l'Académie Françoise à Paris, qui se fit à peu près dans ce tems-là. Il croit que le grand but de *Richelieu* dans cèt établissement fut d'avoir des Panégyristes à gages, qui loüassent toutes les actions. Il ne parle pas avantageusement des Membres de ce Corps ; parce qu'il les regarde comme de lâches Flateurs, qui employent presque tout leur tems, à chercher comment ils loüeront le Souverain, lors même que ses ac-

tions sont le moins dignes de leurs loüanges. Il dit que cette Académie *a rempli le Monde de l'épaisse & puante fumée de l'encens qu'elle a donné au Cardinal son Instituteur, & encore plus de celui qu'elle brûle tous les jours sur les Autels dressez dans le Louvre à l'*Homme Immortel *son troisième Protecteur* &c. Il nous dit que *Desmaretz*, qui fut Chancelier de l'Académie, après s'être occupé à composer des Romans & des Comédies, dans l'une desquelles il joue les *Visionnaires*, se jetta lui-même dans une extatique & folle dévotion, ou plutot hypocrisie, & devint le plus grand Visionnaire & le plus malin fanatique de France. La plûpart de ces premiers Académiciens étoient si flateurs, qu'ils établirent pour un des premiers Statuts de l'Académie Françoise, *que chacun des Académiciens promettroit de révérer la vertu & la mémoire de Monseigneur leur Protecteur*. Le Cardinal sentit le ridicule de cette basse flaterie, & de peur qu'on ne la lui reprochât un jour, il souhaita, que l'Article fût rayé, & on lui obéit. * On peut dire qu'en général les gens de Lettres, à qui l'étude

devroit,

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

devroit, ce semble, donner un cœur noble, grand & généreux, sont d'ordinaire les plus lâches de tous ses flateurs. Il y en a, ce me semble, deux raisons principales; la premiére c'est qu'il y a peu de gens qui étûdient, dans la vûë de se rendre l'esprit juste & le cœur droit. Ils n'étûdient, que pour s'aquérir quelque réputation, où quelque petit établissement dans le monde. La seconde c'est que la plûpart sont pauvres. Ils ont besoin de pain, & souvent on n'en peut aquerir, qu'en flatant & loüant bassement ceux qui en peuvent donner.

Mr. *le Vassor* allégue un exemple, qui prouve bien ce que je viens de dire. Le voici. Un Théologien qui avoit le plus de crédit auprès de l'Electeur de Saxe, déclara un jour à *Arnhem* Général des Troupes de ce Prince, que le Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur étoit pernicieux à la Religion Protestante, & que son Altesse Electorale ne le pouvoit ratifier sans se rendre coupable devant Dieu. Dès le lendemain, il entonne le premier l'action de graces solennelle pour la conclusion de la paix. *C'est-à-dire*, ajoutoit *Arnhem*, *que cet homme a remercié Dieu; de*

ce que Mr. l'Electeur a blessé sa conscience, en la signant. Dix mille écus, * c'est l'éclaircissement de Mr. *le Vassor, envoyez de Vienne au Ministre, à condition qu'il léveroit les scrupules de son Maître, l'avoient éclairé. Il ne comprenoit pas bien auparavant le sens du Traité. La même chose se voit assez souvent parmi les Théologiens de toutes les Communions, chez les Catholiques Romains, entre les Luthériens, & dans l'Eglise Réformée. Une gratification accordée ou promise, fait trouver dans la Bible, dans les Conciles & dans les Pères de l'Eglise, de quoi lever les scrupules les mieux fondez.*

Mr. *le Vassor*, qui ne manque jamais de faire valoir le droit des peuples, & de resserrer celui des Souverains dans de justes bornes, censure *Pontis* d'avoir dit dans un endroit de ses *Mémoires* que la vie des Officiers *est au Roi*, au lieu de dire qu'*elle est à l'Etat ou à la Patrie. Trouverai-je toujours chez les plus honnêtes gens*, s'écrie là-dessus notre Auteur, *ce langage faux & adulateur, que le pouvoir arbitraire a introduit*

* Tome VIII. Part. 2. pag. 553.

troduit en France? Le Roi & la Patrie ne sont point la même chose; il y a une fort grande différence entre l'un & l'autre.

Les Espagnols ne se contentérent pas de faire lever le siége de Louvain, ainsi que nous avons dit, ils surprirent encore le Fort de *Schenk* sur les Hollandois, & leur Flote s'empara des Isles de *Sainte Marguerite* & de *Saint Honorat* sur les François: mais ils n'eurent pas assez de Troupes pour attaquer le Languedoc ou la Guienne, comme ils sembloient en avoir le dessein. Tout cela auroit un peu déconcerté les François, s'ils ne se fussent consolez, par la conclusion de la Trêve entre les Polonois & les Suédois, conclusion, qui facilitoit à ces derniers les moyens de continuer la guerre en Allemagne contre l'Empereur.

IV. Le quatriéme Livre de ce Volume commence par nous aprendre, comment le Duc de *Rohan* s'empara de la Valteline & défit les Impériaux & les Espagnols. Comment le Maréchal *de Crequi* entra dans le Milanois & joignit le Duc de Parme. Ce qui se passa durant le

siége

siége de Valence, qu'ils formérent & qu'ils furent obligez de lever. L'Auteur n'oublie pas de nous dire, qu'on impute la faute de ce mauvais succès au Duc de *Savoye*, qui commandoit en chef l'Armée des Confédérez; mais qui ne souhaitoit pourtant pas que les François fissent de si grands progrès en Italie.

Le Cardinal *de la Valette*, qui obtint le commandement en chef d'une Armée en Allemagne, n'eut pas de plus heureux succès. Il est vrai que s'étant joint au Duc de *Saxe-Weymar*, il arrêta en quelque sorte *Galas*, qui commandoit les Troupes de l'Empereur; mais ayant passé le Rhin, quoi qu'on lui eut expressément recommandé de n'en rien faire, sans savoir où il prendroit des vivres; son Armée fut réduite à la derniére extrémité. Il falut repasser ce fleuve en diligence; mais elle fut chargée à diverses fois dans sa retraite par les Croates; ils la harcelérent & ne la quittérent qu'à six lieuës de Mets, tuant tout ce qui demeuroit derriére, ou qui ne gardoit pas bien son rang. On perdit huit piéces de canon, presque tout le bagage, & tous ceux qui ne pû-

rent

rent ſuivre durant une marche de trente ſix heures, ſans loger, ni repaître, & avec mille autres incommoditez. *Galas*, qui ſuivoit les Généraux François, les manqua de ſix heures. Sans cela toute l'Armée auroit été infailliblement perduë.

On raconte le Voyage aſſez inutile de *Loüis XIII.* en Lorraine. On nous parle des ordres que ce Prince donna aux Maréchaux de *Châtillon* & de *Chaunes* de brûler deux fois autant de Villages dans le païs des Eſpagnols, que ceux-ci en avoient brûlé ſur les Terres de France, & de publier enſuite *que ce n'eſt qu'en revenche de leurs inhumanitez, & que ſans cela on n'auroit jamais penſé à faire la guerre d'une maniére ſi éloignée du courage des François.* Le Lecteur juge bien que Mr. *le Vaſſor* ne laiſſe pas paſſer tout cela ſans réflexion. *On l'a bien oublié*, dit-il, *en nos jours ce courage des François, qui leur rendoit les incendies odieux.* Les célébres Villes d'Allemagne, qui ont été réduites en cendres, des Provinces entiéres tout à-fait ruïnées par les *Melacs* & les autres Officiers de *Loüis XIV.* marquent aſſez, que les tems ont bien changé.

Les

Les Maréchaux dont nous venons de parler se défendirent d'obéïr à *Loüis XIII.* & lui remontrérent que les Ennemis n'avoient pas tant fait de mal qu'on lui avoit dit, que leurs Officiers desavoüoient les inhumanitez commises, & offroient de faire autrement la guerre. Aujourd'hui de pareilles remontrances passeroient pour une désobéïssance dans les formes, & on en seroit sévérement puni.

Mr. *le Vasson*, après quelques autres faits ausquels nous ne nous arrêterons point, raporte les commencemens de la fortune du Maréchal de *Gassion*, qui quitta en 1635. le service de la Suéde, pour entrer dans celui de France. Il raconte ensuite divers événémens de la guerre dans lesquels nous n'entrerons point, de peur d'être trop longs, non plus que dans le recit du Voyage du Duc de *Parme* & de celui du Duc de *Weymar* à la Cour de France, & de la maniére différente, dont ils y furent reçûs. On trouve ensuite le rapel de *Mazarin* de la Nonciature de France, & les oppositions qu'y fit *Loüis XIII.* Le dessein de *Richelieu* de se faire Chef & Supérieur

Général

Général de quelques ordres Monastiques; l'envoi du Maréchal d'*Estrées* à Rome en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, presque dans l'unique dessein de chagriner le Pape, à qui la personne de ce Ministre n'étoit pas agréable; & qui chercha à son tour à le mortifier. Sa Sainteté vouloit se rendre Médiatrice de la Paix entre les deux Couronnes. Cette Paix ne plaisoit point à *Richelieu*; ce fut aussi en partie pour la détourner, qu'il envoya le Maréchal d'*Etrées* à Rome, qui savoit habilement témoigner au dehors un grand zéle, pour le rétablissement du repos de la Chretienté, & en même tems employer divers artifices, pour le rendre plus difficile & plus éloigné. Le Pape avoit sû gagner le célébre Pére *Joseph* Capucin, créature de *Richelieu*, &, s'il est permis de parler ainsi, son premier Ministre. Le Cardinal découvrit une partie de l'intrigue: il sut, du moins, que le Capucin le décrioit sourdement auprès du Roi. Il se mit en colére contre lui, & lui reprocha son ingratitude & son infidélité. On croit que, pour se venger, *Richelieu* traversa secrétement le dessein

qu'avoit le P. *Joseph* de devenir Cardinal. On verra dans notre Auteur toutes les démarches du Pape, pour procurer la paix. Il y a des singularitez remarquables; mais que nous ne pouvons pas raporter.

Nous passons aussi sous silence tout ce que Mr. *le Vassor* raconte de l'Armement par Mer entrepris par le Roi d'Angleterre *Charles I.* de l'impot qu'il voulut mettre sur son peuple pour fournir à cette dépense, sans le consentement du Parlement, & des troubles, qui survinrent à cette occasion. C'est par ce recit que finit le Livre XXXIX.

VI. Le quarantiéme, qui est le sixiême de ce Volume, commence par des réflexions de l'Auteur sur la maniére dont le Cardinal de *Richelieu* représentoit à *Loüis XIII.* les événemens de la Campagne de 1636. & raisonnoit sur la guerre de ce temslà, dans le Livre qu'on lui attribuë, & qu'on appelle son *Testament Politique.* On voit ensuite, comment les Hollandois reprirent le Fort de Skenk; une description de l'état où se trouvoient alors les affaires de la Couronne de Suéde; l'empressement que témoignoit le Roi de *Da-*

nemarc

s'empire à offrir sa Médiation pour la paix; & la négociation du Chancelier *Oxenstiern* avec le Marquis de S. *Chaumont* Ambassadeur de France, qui après de longues disputes conclurent enfin un Traité à Wismar le 20. Mars de l'année 1636. qui n'eut pourtant son effet, qu'en 1638. après une nouvelle négociation du Comte d'*Avaux*. Ambassadeur de France avec *Salvius* Ambassadeur de Suéde. Ils y ajoûtérent quelques Articles, par maniére d'éclaircissement. L'Auteur en raporte les principaux. Il parle ensuite de la prise de Magdebourg sur les Suédois par les Saxons, & de la Victoire, que *Bannier* qui commandoit les Troupes des premiers, remporta sur les seconds près de Witstock, Victoire, qui rétablit les affaires des Suédois en Allemagne, & qui affligea si fort l'Empereur *Ferdinand*, que sa santé, déja un peu altérée, en devint tout-à-fait languissante. Il avoit raison de s'afliger, puis que cétte victoire lui fit perdre l'espérance de voir jamais réüssir les grans projets, qu'il avoit formez.

Mr. *le Vassor* passe après cela en Italie, & raconte le mauvais Etat

des

des affaires du Duc de *Parme*, qui avoit embrassé, peut-être, un peu trop légérement le parti de France. Parce que les Lettres de *Grotius* lui servent en cèt endroit & en plusieurs autres, il reléve par occasion celui qui a dit de cèt Ambassadeur de Suéde, qu'il avoit employé son *beau Latin* à écrire des *nouvelles du Pont neuf* à *Oxenstiern*. Il dit que ce railleur n'avoit jamais lû les Lettres de *Grotius*, ou qu'il ne savoit rien de l'Histoire du Régne de *Loüis XIII.* depuis l'arrivée de ce savant homme à Paris. On convient que l'on trouve quelquefois des Nouvelles communes & même fausses dans ces Lettres. Mais on soutient que c'est un inconvénient auquel sont sujets tous les Ministres publics : parce qu'ils ont charge de prendre garde à tout ce qui se dit & à tout ce qui se passe dans la Cour, où ils sont, & d'en donner avis à leurs Maîtres. Ils sont donc obligez de ramasser & d'écrire indifféremment le bon & le mauvais, le certain & l'incertain. On ajoute, que ceux qui liront les Lettres de *Grotius* avec un peu de discernement, y trouveront toujours les affaires les plus secrétes du

tems

tems de son Ambassade, touchées en peu de mots avec beaucoup de finesse & de pénétration.

Les François, qui ne vouloient pas laisser périr le Duc de *Parme*, firent de grans efforts, pour augmenter leur Armée d'Italie, &, comme c'est un défaut de la Nation, de concevoir un peu trop facilement de grandes espérances, ils se flatoient déja de la conquête du Milanois. Il est vrai que si l'Armée qui agissoit sous les ordres du Duc de *Savoye*, eut aussi bien fait son devoir, que celle que commandoit le Duc de *Rohan*, les Espagnols auroient été bien embarrassez en Italie. Mais la mésintelligence se mit entre les Généraux, ou, du moins, le Duc de *Savoye* n'avoit nulle envie de faire prospérer les Armes de France en Italie, quoi qu'il les commandât en chef; en sorte que toutes ces grandes espérances s'évanouïrent en moins de tems, qu'on n'avoit été à les former. Le fameux Maréchal de *Toiras*, qui servoit dans les Troupes du Duc de *Savoye*, fut tué d'un coup de mousquet, qui lui perça la poitrine, à l'attaque de Fontanete. Il mourut le 14. de Juin, dans sa cinquante-uniéme année. Mr. *le Vassor*

 ne

ne manque pas de marquer les bonnes & les mauvaises qualitez de cet Officier.

Il raconte ensuite le combat, qui se donna au passage du Tesin, & l'allarme que ce passage causa dans le Duché de Milan; les incertitudes & les défiances continuelles du Duc de *Parme*, qui se détermine enfin à s'en aller *incognito* dans ses Etats par le Pays de la République de Genes. On croyoit, que l'avantage remporté sur les Espagnols auroit de grandes suites; mais on continua d'accuser le Duc de *Savoye* d'avoir eu l'art de les détourner habilement. Quoi qu'il en soit, les Confédérez quittérent le Milanois au mois d'Août, & entrérent dès ce mois-là en quartier d'hiver.

Les François ne réüssirent pas mieux par mer. La France n'avoit point encore équippé de Flote si nombreuse, & jamais elle ne fit de dépense plus inutile. *Richelieu* avoit dessein d'apuyer certains Mécontens du Royaume de Naples, qu'on croyoit disposez à se soûlever; ou, en cas que ce projet échouât, de chasser, du moins, les Espagnols, qui se fortifioient dans les Isles de *Sainte Marguerite* & de *Saint Honorat*,

rat; & qui incommodoient fort la Provence. On ne fit ni l'un, ni l'autre. Perſonne ne parut à Naples pour ſe ſoûlever; & la méſintelligence s'étant miſe entre le Comte de *Harcourt*, qui commandoit la Flote, & le Maréchal *de Vitri* Gouverneur de Provence, les vivres manquérent, avant qu'on eut pû reprendre ces Iſles.

Cependant les Eſpagnols rentrérent ſur les Terres du Duc *de Parme*, & le Pape publia un Manifeſte contre ce Prince; ce qui intrigua fort les François. D'un autre côté le Prince *de Condé* Gouverneur du Duché de Bourgogne ſe flatoit d'enlever aux Eſpagnols la Franche-Comté, dans l'eſpérance, que les peuples mécontens lui ouvriroient les portes de leurs Villes. Il mit le ſiége devant Dole, & le pouſſa vigoureuſement par le ſecours *de la Meilleraye* Grand Maître de l'Artillerie ſon Lieutenant Général, qui vouloit ſe ſignaler. On prit toutes ſortes de meſures, pour empêcher que la Place ne fût ſécouruë; mais tout cela fut inutile, & le Prince *de Condé*, qu'on repréſente comme un homme très-incapable de l'emploi qui lui fut

 donné,

donné, se vit contraint de lever le siége, après y avoir perdu & bien du tems & bien du Monde.

Les affaires allérent encore plus mal cette Campagne en Picardie qu'ailleurs: puis que dans les autres endroits, qui étoient le siége de la guerre, les François se contentérent de ne point faire de progrès; mais en Picardie ils en laissérent faire de si considérables aux Espagnols, que la Ville de Paris en prit l'allarme, & l'Auteur croit que si les Ennemis eussent avancé jusques-là, ils s'en seroient emparez. Il refute tout ce que *Richelieu* avance dans son *Testament Politique*, pour rejetter sur autrui les mauvais succès de la guerre. Il dit que ce Cardinal devoit avoüer de bonne foi, qu'il avoit été fort imprudent d'avoir engagé la France dans une guerre difficile, *lors que les Villes frontiéres n'étoient pas en état de se défendre, qu'il n'y avoit point d'argent dans les cofres du Roi; & que les poudres & les autres munitions manquoient.* Ce sont les termes que notre Auteur emprunte de *Montresor*. Il est vrai que cèt Ecrivain ennemi du Cardinal n'en devroit pas être crû sur sa parole; mais

Mr.

Mr. *le Vassor* cite d'autres autoritez contre lesquelles il n'y a rien à dire. Quoi qu'il en soit des fautes de *Richelieu*, les Ennemis prirent subitement la Capelle, le Catelet, & Corbie, & conçûrent l'espérance de passer l'hiver ou à Paris ou à ses portes. *Richelieu* déconcerté par toutes ces disgraces rejettoit la perte de ces Places, sur la lâcheté *de trois coquins*; c'est ainsi qu'il en apelloit les trois Gouverneurs. Pour le passage de la Somme, que les Ennemis entreprirent aussi, & où ils réüssirent, le Cardinal insinuoit à *Loüis XIII.* que le Comte de *Soissons* avoit laissé faire les Ennemis, quoi qu'il eut d'assez nombreuses Troupes pourvûës de toutes sortes d'outils nécessaires à se retrancher avantageusement, & d'une grande abondance de munitions. La vérité est que le Comte étoit grand Ennemi du Cardinal, & qu'il tramoit sa perte conjointement avec le Duc d'*Orleans*, & leurs Créatures. On verra dans notre Auteur les précautions, que prirent les Parisiens pour se garentir des malheurs qui les menaçoient, & les plaintes que formoient plusieurs contre le Cardinal de *Richelieu*, tandis qu'il y en

 avoit,

avoit, qui continuoient de lui donner les éloges les plus outrez.

Les Espagnols pénétrérent la même année dans la Guiènne & y jettérent l'épouvante. Ils y auroient fait beaucoup plus de progrès sans les soins du Duc d'*Epernon*; car toutes les Places frontiéres étoient presque sans défense. Mr. *le Vassor* finit ce Volume, par le recit de l'intrigue formée contre le Cardinal de *Richelieu*, dont je viens de parler; mais qu'il n'achéve pas, en réservant, sans doute, la suite pour son neuviême Volume. Il se justifie, un peu avant la fin, de la longueur qu'on lui reproche. Voici ce qu'il dit, pour s'excuser. *Certaines gens se plaignent de ce que cette Histoire est trop longue. On la pourroit faire plus courte, je l'avouë. Mais, si je me contentois de marquer ce qui me semble plus certain & plus véritable, après avoir comparé ce qui se dit de part & d'autre, m'en croiroit-on sur ma parole? Combien de gens me reprocheroient, que j'en veux au Cardinal de* Richelieu, *& que je me déclare ennemi de la gloire de ma Patrie? On m'objecteroit les Lettres des Secretaires d'Etat & quelques autres Piéces.*

Piéces. Pour prévenir ces injustes reproches, puis-je mieux faire que de raporter tout, & laisser à chacun la liberté de juger, si mes réflexions sont justes ou non? L'Ouvrage en est plus long; mais il est aussi plus instructif.

ARTICLE V.

A COMMENTARY *upon the* SECOND BOOK *of* MOSES, *called* EXODUS. *By the Reverend Father in God*, SYMON, *Lord Bishop of Ely. The second Edition, corrected.* C'est-à-dire, *Commentaire sur le second Livre de Moyse, dit l'Exode. Par Mr. l'Evêque d'Ely. Seconde Edition, corrigée.* A Londres, chez Chiswel. 1704. in 4. pagg. 724. gros caractére.

JE dois commencer cèt Article par la correction d'une faute que j'ai commise le mois passé en parlant du Commentaire de Mr. l'Evêque d'*Ely* sur la Genése. C'est que j'en ai parlé comme d'un homme mort, & j'ai apris depuis avec plaisir qu'il étoit encore en vie.

On dit dans le titre de ce Commentaire sur l'*Exode*, que l'Edition en a été corrigée; je veux le croire: mais si cela est, il y avoit bien des fautes d'impression dans la premiére: car celle ci en est encore assez chargée. Cela est d'autant plus surprenant, que les Livres d'Angleterre sont d'ordinaire assez corrects. Cependant l'Ouvrage méritoit bien qu'on prît soin de la correction. L'Auteur y témoigne par tout beaucoup d'exactitude & de jugement. Il se fait lire avec plaisir, & j'ose bien dire que nous n'avons rien en notre Langue de si exact, quoi que nous ne manquions pas de Commentateurs sur la Bible. Mr. l'Evêque d'*Ely* ne dit presque rien sur le Livre de l'*Exode* en général, se contentant de marquer la cause de ce nom, & de nous aprendre que ce Livre contient l'Histoire d'environ cent quarante-cinq ans. Voici quelques-unes de ses Remarques particuliéres.

1. Il croit que, quand les Sages-femmes d'Egypte disoient à *Pharaon*, pour s'excuser de ce qu'elles n'avoient pas exécuté ses ordres, que les femmes Israëlites étoient vigoureuses,

reuses, & qu'elles étoient déja accouchées, avant que les Sages femmes arrivassent; il croit, dis-je, que ces Sages-femmes ne mentoient pas; mais qu'elles cachoient seulement une partie de la vérité, ce qui, bien loin d'être défendu, est digne de loüange, lors qu'il s'agit de sauver des Innocens. Plusieurs femmes des Hébreux pouvoient être telles, que les dépeignoient les Sages-femmes; quoi qu'elles ne le fussent pas toutes. Du reste le mot Hébreu *Chajoth*, que nous avons traduit par celui de *vigoureuses*, peut aussi signifier des *Sages-femmes*, & les *femelles des bêtes*; & selon ces trois significations, on donne trois explications aux paroles des Sages-femmes d'Egypte, qui toutes trois font un bon sens. La premiére est celle, que nous avons déja raportée. La seconde est de traduire, *les femmes des Hébreux sont elles-mêmes Sages-femmes*, & c'est le sens qu'a suivi Mr. de *Sacy* dans sa Traduction Françoise conformément à la Vulgate. *Les femmes des Hébreux ne sont pas comme celles d'Egypte, car elles savent elles-mêmes, comment il faut accoucher.* La troisiéme peut

signifier, que les femmes des Hébreux sont comme les femelles des autres Animaux, qui n'ont pas besoin de Sages-femmes, pour mettre bas leurs petits. C'est l'opinion de l'Auteur de *la Vie de Moyse*, & de la plûpart des Auteurs Juifs. Il y a de semblables femmes en divers endroits du Monde. *Varron* *, dit, que les femmes de l'Illyrie étoient de ce caractére.

2. Notre Commentateur croit que le nom de *Moyse*, vient du mot Hébreu *Mashah*, qui ne se prend jamais dans l'Ecriture, que pour *tirer hors de l'eau*. Voyez 2. *Samuel*. *XXI*. 17. *Ps*. *XVIII*. 17. *Isaye*. *LXIII*. 11. Il n'est pas donc nécessaire d'avoir recours à l'Etymologie de *Philon*, de *Joseph*, & de *Clement d'Alexandrie*, qui font venir ce nom du mot Egyptien Mô, qui signifie de l'*eau*, & de celui d'*Ises*, qui signifie *sauvé*. Il se peut faire que le mot *Mashah* fut un mot commun à la Langue Egyptienne & à la Langue Hébraïque, y ayant une grande affinité entre ces deux Langues. *Clement d'Alexandrie* dit que

* *Lib. II. de re Rustica. cap. 10.*

que le premier nom, que les Parens de *Moyse* lui avoient donné étoit celui de *Joachim*. Mais il y a grande aparence, qu'il avoit puisé cette particularité dans quelque Livre fabuleux, puis qu'il parle au même endroit * du nom, qui fut donné à *Moyse*, aprés qu'il eut été transporté dans le Ciel.

3. Le même Pére dit que ceux qui prétendent pénétrer dans les secrets assurent que *Moyse* tua l'Egyptien, qui faisoit tort à l'Israëlite, non avec une épée, mais avec la seule parole de sa bouche, à peu prés comme S. *Pierre* fit mourir *Ananias* & *Sapphira*. C'est là l'opinion commune des Juifs, qui, comme on voit, n'est pas nouvelle.

4. On croit d'ordinaire, que le Beau-pére de *Moyse* étoit un Prêtre ou Sacrificateur de Madian, parce que le mot Hébreu *Cohen* signifie un *Sacrificateur*. Mais il faut remarquer que lors que la place dont quelcun est apellé le *Cohen* est nommée, alors ce mot signifie un Prince ou un Gouverneur. Mr. l'Evêque d'*Ely* croit donc que le Beau-pére de

* Stromat. Lib. I. pag. 343.

Moyse étoit Gouverneur d'une partie du Pays de Madian. Voyez *Genes. XLI.* 50. C'est aussi la pensée de *S. Jarchi*, & des Juifs, qui ont traduit la Bible en Allemand, pour leur usage, puis qu'ils apellent cèt homme, *Seigneur de Madian*. Quant au reste, notre Auteur est persuadé, qu'il adoroit le véritable Dieu, & que *Moyse* n'auroit pas voulu s'allier dans une famille idolatre.

5. Les Interprêtes Mystiques ont trouvé bien des Mystéres dans ce Buisson ardent dans lequel Dieu se fit voir à *Moyse*. Notre Auteur n'en raporte que deux explications, qui lui paroissent les plus simples & les plus naturelles. La premiére, c'est que la présence de Dieu dans ce Buisson, marquoit que Dieu étoit avec les Israëlites dans leur grande afliction, & qu'il empêcheroit, que cette afliction ne les consumât. C'est la pensée des Juifs *, qui paroît fort naturelle. La seconde, que Dieu donneroit sa Loi aux Israëlites sur cette même montagne, où ce prodige parut à *Moyse*, & qu'il la leur donneroit du milieu des flammes, sans

* *In Pirke Eliezer.* Cap. XL.

ſans que ces flammes les conſumaſſent. Au reſte les Perſes racontent quelque choſe de ſemblable de leur *Zoroaſtre* *, ce qui montre que leur Religion tiroit leur origine de celle des Juifs.

6. Notre Auteur croit que Dieu devint le Roi temporel du Peuple d'Iſraël, dès le tems qu'il donna charge à *Moyſe*, de délivrer ſon Peuple de la Captivité d'Egypte; ce fut alors, qu'il s'attribua le droit de vie & de mort ſur les Iſraëlites, le pouvoir de leur donner des Loix, de faire des Alliances &c. Sur ce principe, *Moyſe* étoit l'Ambaſſadeur de Dieu près de *Pharaon*, & ſon Viceroi à l'égard du Peuple d'Iſraël.

7. Quand *Moyſe* dit à Dieu §, *quand j'aurai été vers les Enfans d'Iſraël, & que je leur aurai dit; le Dieu de vos péres m'a envoyé vers vous; s'ils me diſent: quel eſt ſon nom? Que leur répondrai-je?* il ne faut pas conclurre de là, que les Iſraëlites ne ſuſſent pas comment s'appelloit leur Dieu, puiſqu'au con-

 traire

* *Voyez la Demonſt. Evang. de Mr. Huet. Propoſ. IV. Ch. 5.*

§ *Exod. III. 13.*

traire il est dit dans le *Chapitre II.* qu'ils avoient crié à Dieu, & qu'il les avoit entendus. Mais *Moyse* étant le premier, qui aît parlé aux hommes au nom & de la part de Dieu, soit avant, soit après le Déluge; & n'y ayant eu personne avant lui, qui se soit adressé aux hommes en ces termes, *Dieu m'a envoyé vers vous, Dieu m'a commandé de vous dire de faire ceci ou cela*, il étoit naturel aux Israëlites de demander sous quel nom, en quelle qualité, Dieu s'étoit fait connoître à lui, & l'avoit autorisé de leur parler d'une maniére, dont jamais personne ne leur avoit parlé. Il étoit tout naturel, que *Moyse* penseroit que le Peuple, dans une occasion si importante, où il devoit l'aller trouver comme un Ambassadeur du Ciel, s'attendroit que le Dieu de leurs Péres lui auroit parlé d'un stile tout nouveau, & tout différent de celui, dont il avoit parlé à leurs Péres.

8. Les Incrédules prétendent prouver la fausseté de la Religion de *Moyse*, de ce que ce Législateur ordonne aux Israëlites d'emprunter des Egyptiens des Vaisseaux d'or & d'argent, & de les emporter ensuite,

ce qui leur paroît un larcin très-criminel. Mais il me semble qu'ils supposent tacitement ce qu'ils veulent prouver, qui est que *Moyse* n'étoit pas envoyé de Dieu. Car supposé qu'il le fut, & que les Israëlites ayent effectivement emporté ce qu'on n'avoit fait que leur prêter, Dieu à qui tous les biens de la Terre apartiennent n'avoit-il pas le droit d'enlever ceux des Egyptiens, & de les donner aux Israëlites. * C'est ainsi qu'il faut répondre à ceux qui pour combattre la Loi de *Moyse*, objectent les cruautez inoüies, que ce Législateur ordonna aux Israëlites, contre les Cananéens & contre tous leurs enfans. Supposé, que *Moyse* eut reçû cet ordre de Dieu, qui est maître de la vie des hommes, & qui peut la leur ôter, quand bon lui semble, & que Dieu pour punir les Cananéens de leurs crimes abominables, eut jugé à propos de les exterminer; il est sûr que les Israëlites ont pû & ont dû le faire, sans qu'on puisse les accuser de cruauté. A l'égard de Dieu, pourquoi n'auroit-il pas eu autant de droit de faire périr les

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

les Cananéens & leurs enfans par l'épée des Israëlites, que par la famine, par la peste, ou par quelque autre fleau semblable ? Cette objection donc ne sert de rien contre *Moyse*, à moins qu'on n'aît fait voir par d'autres raisons, qu'il n'avoit pas reçû de Dieu les ordres dont il s'agit, ou qu'on ne prouve que les raisons qu'on allégue de la Divinité de son envoi ne sont pas solides.

9. Quand notre Auteur parle du miracle arrivé à la main de *Moyse*, qu'il retira pleine d'une lépre blanche, après l'avoir mise dans son sein par ordre de Dieu, & qu'il retira saine après l'y avoir mise une seconde fois ; il raporte la raison que R. *Eliezer* allégue de ce miracle. Ce Rabin veut que comme la lépre rend impur, aussi *Pharaon* & les Egyptiens avoient corrompu les Israëlites ; & que Dieu ayant guéri la main de *Moyse* vouloit marquer par là, qu'il purifieroit aussi les Israëlites de la corruption, qu'ils avoient contractée avec les Egyptiens. Mais notre Auteur croit plutot, que cette lépre signifioit les playes dont Dieu vouloit afliger l'Egypte, & la guérison de cette lépre, l'éloignement

de

de ces playes, à la priére de *Moyse.* *Mais*, ajoute judicieusement notre Auteur, *il n'y a point de fin à de semblables imaginations.* * Il est sûr que les explications allégoriques n'ont point de fin, & que châcun en peut inventer, tant qu'il lui plaît. Aussi ces sortes d'explications ne persuadent-elles personne, & jamais aucun homme ne sera porté à faire son devoir par des raisons de cette nature. Cela fait que notre Auteur est fort réservé sur ce sujet, & quand il allégue de semblables raisons, elles paroissent si naturelles, qu'elles gagnent le consentement du Lecteur, presque malgré qu'il en aît.

10. Sur le verset 13. du Chapitre IV, Mr. d'*Ely*, remarque, que la Vulgate Latine ayant traduit le mot de *Schilo* du *Chapitre. XLIX. de la Genése vers.* 10. par *celui qui doit être envoyé*, cela a donné occasion à quelques grans Hommes, de croire que *Moyse* demande à Dieu, qu'il envoye le Messie. C'a été aussi la pensée de *Justin Martyr*, de *Tertullien* & de *S. Cyprien*. Plusieurs Modernes sont dans le même sentiment &

parmi

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

parmi les Catholiques R. & parmi les Réformez, & entr'autres *Flacius Illyricus*. Mais il y a eu aussi & il y a encore un grand nombre de favans Interprêtes, qui croyent que *Moyse* veut dire simplement à Dieu, *envoye une personne plus propre, plus capable pour cèt emploi, que je ne suis*. Le terme de l'original marque quelque chose d'indéterminé, & non une certaine personne particuliére. D'ailleurs *Moyse* n'avoit nulle raison de croire que le Messie fut déja né, & il savoit que Dieu avoit résolu d'envoyer incessamment quelcun pour délivrer son peuple. Ajoûtez à cela, que si *Moyse* eut voulu parler du Messie, il eut dû être dans l'erreur dans laquelle ont été les Juifs depuis, que le Messie seroit un Libérateur temporel.

11. L'Histoire de la circoncision du Fils de *Moyse* lors qu'il étoit en chemin, pour aller en Egypte, contient plusieurs difficultez, que l'Auteur avoüe être embarrassantes, & sur lesquelles il dit tout ce qu'on peut dire de plus plausible. Il seroit trop long de le raporter ici.

12. Il est étonnant que *Pharaon* n'ait pas usé de violence contre *Aa-*

ron & contre *Moyse* lors qu'ils le sont allé trouver & qu'ils lui ont parlé si hardiment de la part de Dieu. Les Juifs ont inventé bien des réveries, pour lever cette difficulté. Il semble qu'on ne peut rien dire de plus plausible, que ce qui est allégué par notre Auteur. Il remarque que dans toutes les Nations, il y a eu toujours certaines personnes, qui se sont vantées d'avoir un commerce particulier avec la Divinité; & qui étoient à cause de cela fort honorées, non seulement, des gens de leur Pays, mais aussi des étrangers: ce fut cette raison qui empêcha que *Pharaon*, n'usât de violence contre *Aaron* & contre *Moyse*. C'étoit des personnes sacrées, comme le sont aujourd'hui les Ambassadeurs.

12. Sur le mot de *Jehovah*, l'Auteur dit qu'il ne croit point que ce mot ait été inconnu aux anciens Patriarches. Il trouve plus vrai-semblable l'opinion de *Reuchlin*, qui a enseigné * que ce nom fut révélé à *Adam* & à *Eve*, dès le tems de leur création. Aussi Dieu ne dit-il pas que son nom de *Jehovah* n'étoit pas connu

* *Dans son Verb. Mirificum.*

connu aux Patriarches; mais qu'il ne leur étoit pas connu par ce nom, parce que ce nom signifie, c'est-à-dire, *celui qui donne*, s'il faut ainsi dire, *l'Etre à ses promesses*, qui les exécute actuellement en introduisant son Peuple dans la Terre promise, & en les délivrant dans cette vûë de la Captivité d'Egypte. Ce mot, selon quelques autres, emporte non seulement une existence éternelle & une vérité immuable; mais aussi une puissance infinie, qui donne l'être à toutes choses. C'est en cette derniére maniére, que Dieu se fit connoître du tems de *Moyse*, & qu'il ne s'étoit pas manifesté du tems des Patriarches. *Moyse*, en effet, fut le premier qui fit des miracles. Dieu s'étoit fait connoître aux anciens Péres par des visions & par des songes; mais non point par des prodiges. Ce fut *Moyse* le premier, qui le fit connoître aux hommes de cette maniére.

13. Il y a des Savans, qui ont crû trouver dans le Livre de l'Exode de certains endroits, qui marquent que *Moyse* n'en est pas l'Auteur. Mr. l'Evêque d'*Ely* les refute à mesure qu'il rencontre ces passages. En voi-

ci

ci un exemple. Dans le *Chapitre VII.* Dieu dit qu'*Aaron* sera le *Nabi*, c'est-à-dire, le *Prophéte* de *Moyse*. Ce Législateur n'a pû employer ce nom, puis qu'il est dit dans le I. de *Samuel*, *Chapitre IX. vers.* 9. que celui qu'on apelloit alors le *Nabi* ou le *Prophête* étoit ci-devant apellé le *Roeb* ou le *Voyant*. Mr. d'*Ely* répond, que ceux qui font cette difficulté ne comprennent pas la pensée de *Samuel*, qui veut dire que celui qui prédisoit les choses avenir, ou qui découvroit les secrets cachez, s'apelloit anciennement *Roeb*, le *Voyant*, & non pas le *Prophéte*, *Nabi*, qui auparavant signifioit seulement un Interprête de la volonté de Dieu; mais que du tems de *Samuel* on commença de donner le nom de Prophête *Nabi* à ceux qui pouvoient découvrir quelque secret ou prévoir les choses avenir; ce qui n'étoit pas l'usage de ce mot auparavant.

14. Les Savans disputent sur le tems de la durée des Playes d'Egypte. *Jaques Cappel* croit que les Négociations de *Moyse* avec *Pharaon* durérent onze mois. Le Savant

Usher

* *Usher* croit que toutes ces Playes ne durérent qu'un mois *Bochart* le prouve par ce raisonnement. L'Ecriture dit que *Moyse* avoit quatre-vingts ans, lors qu'il se présenta devant *Pharaon*, les Israëlites demeurérent 40. ans dans le Désert: *Moyse* mourut immédiatement avant qu'ils entrassent dans la Terre de Canaan, & l'Ecriture dit qu'il mourut à l'âge de six-vingts ans. Si les Playes avoient duré environ un an, *Moyse* auroit dû en avoir 121. lors qu'il mourut. Notre Auteur ajoute, que la bonté de Dieu ne permettoit pas, qu'il employât tant de tems à délivrer son Peuple, & qu'il étoit à propos qu'il pressât *Pharaon*, & qu'il ne lui laissât pas le tems de respirer, envoyant playe sur playe jusqu'à ce qu'il fût contraint de laisser aller les Israëlites.

15. Il y a une difficulté sur la premiére de ces Playes, qui a fait quelque peine aux Interprêtes. *Moyse* dit que toutes les eaux de l'Egypte furent changées en sang par son Ministére; & il ajoute que les Magiciens firent aussi le semblable par leurs enchantemens. Mais comment pûrent-

* *ou Usserius.*

pûrent-ils le faire, si toutes les eaux avoient déja été changées en sang par la Verge d'*Aaron*. L'Auteur aporte diverses réponses des Interprêtes, & ajoute que la plus facile est de dire, que *Moyse* ne changea pas d'abord toutes les eaux en sang, & que les Magiciens commencérent leurs enchantemens, lors qu'il y en avoit encore, qui n'avoient pas changé de nature.

16. La plûpart des Interprêtes, croyent, que quand *Moyse* dit à *Pharaon*, *nous sacrifierons l'abomination des Egyptiens*, cela signifie, *nous sacrifierons des Taureaux, des Beliers, des Chevres, que les Egyptiens adorent, ce qui paroîtra abominable à leurs yeux, & qui les irritera contre nous*. Mais cette explication ne plaît pas à notre Auteur, parce que long-tems après *Moyse*, les Egyptiens eux mêmes offroient ces sortes d'Animaux à leurs Dieux, comme nous l'aprend *Herodote*, dans le Livre de son Histoire, qui a pour nom *Euterpe*, au Chapitre XLI. Si en quelques endroits de l'Egypte on n'immoloit point de Brebis, on y immoloit des Chévres, & dans ceux où on ne sacrifioit point de

Ché-

Chévres, on y sacrifioit des Brebis. *Moyse* donc ne parle ainsi à *Pharaon*, qu'à l'égard des cérémonies, qu'on observoit dans les Sacrifices & du choix des Animaux qu'on sacrifioit, sur lequel les Egyptiens pouvoient avoir des scrupules, que les Israëlites n'avoient pas.

17. L'Auteur fait une remarque sur le *verset* 16. du *Chapitre IX.* qui mérite d'être raportée. Dieu y dit à *Pharaon*, *je vous ai fait subsister pour ceci*, *afin que vous fassiez voir ma puissance*, c'est-à-dire, selon notre Commentateur; *Je vous ai conservé en vie*, *lors que la peste auroit pû vous faire périr*, *comme la mortalité a fait périr votre bétail*; *si je n'avois voulu vous faire périr*, *d'une maniére plus signalée.* C'est visiblement le sens, qu'ont donné à ces paroles les LXX. quand ils ont traduit διατηρήθης, *vous avez été garanti*, savoir de la destruction. Il faut donc entendre de la même maniére les paroles de S. *Paul* *, lors qu'il cite ce passage de l'*Exode*, quoi que, contre sa coutume, il ne se serve pas du terme des LXX, mais de celui

* *Rom. IX.* 17.

lui d'[illegible], qui signifie proprement, je vous ai *suscité* ou *réveillé*, ou *ressuscité*, c'est-à-dire, *de la maladie précédente, qui étoit celle des ulcéres.*

18. Sur le *Verset* 30. du *Chapitre XII.* où il est dit, que *Pharaon se leva pendant la nuit, tous ses serviteurs, & tous les Egyptiens, & qu'un grand cri monta au Ciel dans toute l'Egypte, parce qu'il n'y avoit aucune maison, où il n'y eut un mort*; l'Auteur dit qu'il aprouve fort la pensée de ceux qui ont crû, que c'étoit ce terrible événement, qui avoit donné lieu à la Fête qu'on célébroit en Egypte, où tous les Habitans sortoient avec des chandelles au milieu de la nuit, pour chercher *Osiris*, ce qu'ils faisoient en versant des larmes & en jettant de grans cris. Peut-être même que le Fils de *Pharaon* s'apelloit *Osiris*, dont toute la postérité plaignoit la mort subite, une nuit de chaque année. Ce qui confirme ce sentiment, c'est qu'*Apulée* nous aprend, que cette fête pour la mort d'*Osiris* se célébroit la nuit, de la pleine Lune; & chacun sait que ce fut la nuit de la pleine Lune, que tous les premiers-nez d'Egypte fu-

 rent

rent mis à mort par l'Ange destructeur.

19. Quand l'Auteur parle de la Loi, qui ordonne la rédemtion des Premiers-nez *, il nous aprend, que cette Loi n'étoit pas tout-à-fait inconnuë aux Payens. *Paul* de Venise raporte, que dans le Royaume de *Tanguth*, on rachetoit les Premiers-nez avec un Belier, qu'on sacrifioit de la même maniére que les Hébreux. Ce qui fait croire, que la connoissance de la Loi de *Moyse* étoit parvenuë jusques-là; sur tout puis qu'on a trouvé plusieurs restes de la Langue des Hébreux dans celle des peuples de ce Pays-là.

20. En parlant du passage de la Mer Rouge, Mr. l'Evêque d'*Ely*, déclare qu'il ne croit point que les eaux de cette Mer devinssent solides, de part & d'autre; elles étoient seulement retenuës par le vent violent qui soufloit, & par le pouvoir des Anges. Sur la question, si les Israëlites passérent d'un rivage de la Mer Rouge à l'autre, ou si faisant une espéce de demi-Cercle, ils revinrent au même rivage, d'où ils étoient partis

* Voyez le Chapit. XIII. de l'Exode.

partis ; notre Commentateur se contente de rapporter les raisons de cette derniére opinion, sans se déterminer. Elles ne me paroissent pas assez fortes, pour faire abandonner le premier sentiment, qui paroît le plus naturel.

Sur l'imprudence des Egyptiens, qui entrérent dans la Mer Rouge après les Israëlites, l'Auteur dit, que ce qui les obligea de s'exposer à ce danger, fut, peut-être, qu'ils s'imaginoient être toujours sur la Terre Ferme, l'obscurité de la nuit les empêchant de voir les montagnes d'eau, qui étoient à leur côté ; ou plutôt, que n'ayant dans l'esprit que le dessein de joindre les Israëlites, ils ne faisoient attention qu'à cela. Quand les hommes sont engagez dans la poursuite de quelque dessein, qui leur tient fortement au cœur, & dans lequel ils espérent de réüssir ; ce dessein occupe toutes leurs pensées, & ils n'aperçoivent pas ce qui est devant leurs yeux. Pour moi, je crois qu'on pourroit expliquer la chose plus simplement, en disant que les Egyptiens voyant les eaux emmoncelées à droit & à gauche, crûrent qu'elles l'étoient aussi bien

pour eux que pour les Israëlites, & qu'ils pouvoient bien passer par où leurs Ennemis avoient passé avant eux.

ARTICLE VI.

Histoire de l'Academie Royale des Sciences. Année MDCCI. *Avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même Année, & tirez des Registres de cette Académie.* A Amsterdam, chez Gerard Kuyper, 1707. in 12. pagg. 682. sans les Tables. Du caractére des Volumes précédens.

CE Volume paroît plus tard, que ne l'avoit espéré le Libraire, parce que les Figures n'ont pas été aussi-tôt gravées qu'il l'avoit crû. Il promet que les Volumes suivans ne tarderont pas si long-tems; celui qui contient l'Histoire de 1702. paroîtra même avant la fin de cette Année. Nous avons parlé de celui de 1701. sur l'Edition de Paris dans nos Nouvelles de Septembre de 1705. pag. 243.

243. & suivantes. C'est dans ce Volume, que l'on trouve l'explication du nouveau Phosphore de Mr. *Bernoulli* fait par le moyen du Mercure : l'Histoire des Fourmis singuliéres qu'on trouve dans la Province de Surinam, & qu'on apelle *Fourmis de visite*, pour les raisons qu'on verra dans le Livre même.

La Rélation du Puits de Rennes fait depuis quelques années, & au fond duquel sont morts tous ceux qui ont voulu y descendre. Les Observations de Mr. *de la Hire* sur l'eau de pluye tombée à l'Observatoire Royal, pendant toute l'année 1700. Diverses Remarques sur les Fœtus ; sur des personnes mortes subitement ; sur le chemin des urines, pour parvenir dans la Vessie ; sur la fameuse question de la génération des Hommes par des œufs ; sur la circulation du sang dans les Poissons, & sur la maniére dont ils respirent ; diverses Remarques Anatomiques détachées, des Réflexions curieuses de Mr. *Homberg*, sur les Fermentations ; des Remarques sur la fécondité des Plantes ; sur les diverses Parties des Mathématiques ; un nouveau Systême de Musique très-cu-

rieux inventé par Mr. *Sauveur*; & plusieurs autres choses aussi dignes de la curiosité du Public.

ARTICLE VII.

Extrait de diverses Lettres.

D'*Angleterre*. Mr. *Geddes* a publié un troisième Volume des *Meslanges*, dont je vous ai déja parlé. *Miscellaneous Tracts &c.* C'est-à-dire, *Traitez sur diverses Matiéres, Tome III. contenant* 1. *des Preuves, qui font voir que l'Adoration des Images, les Priéres adressées aux Anges & aux Saints, le Purgatoire, & la plus grande partie des Dogmes de l'Eglise Romaine rejettez par les Protestans sont des Doctrines & des Pratiques inconnuës à l'Eglise d'Espagne, jusqu'au huitiéme Siécle, & que les Rois d'Espagne avoient la même Suprématie Ecclésiastique, qu'ont présentement ceux d'Angleterre.* 2. *Les Méthodes, dont l'Eglise Romaine se sert, pour empêcher de connoître ses erreurs & sa corruption.* 3. *L'Histoire d'une fameuse Religieuse Espa-*

Espagnole, morte depuis peu. 4. *Les Schismes qui sont arrivez dans la Papauté.* 5. *Une Histoire Abrégée de tous les Moines de l'Eglise Romaine, &c.* 6. *Un Essai sur la Religion, l'Erudition, le Nombre, la Forme de Gouvernement de divers Etats, & sur les principales causes du succès, qu'ont eu les Nations, qui ont détruit l'Empire Romain.* 7. *Un Essai sur les Canons du Concile de Sardes, particuliérement sur celui qui regarde les apels à Rome.* Par Michel Geddes *Docteur ès Loix & Chancelier de l'Eglise de Salisbury, in 8.*

Voici un Livre très-utile, pour aprendre la Navigation. *The Theory of Navigation, &c. La Théorie de la Navigation démontrée, & ses Rudimens prouvez d'une maniére claire & aisée, par les premiers Principes des Mathématiques: avec toutes les Régles & les Tables, qui sont d'usage dans la Pratique, & un Catalogue des Ascensions droites de plusieurs Etoiles remarquables, aussi bien que leur distance du Pole. On y a aussi joint un Recueil des Latitudes de divers ports, & de diverses Villes, avec leurs Longitudes prises dans l'Observatoire de sa Majesté, & ti-*

rées des Observations célestes. Par Jaques Hodgson, Membre de la Societé Royale.

Voici, Monsr. les Eclaircissemens, que vous m'avez demandez * sur le Livre que Mr. Whiston a publié sur l'Apocalypse. C'est un in 4. de 305. pages. Comme l'Auteur est Mathématicien de profession, car il a succedé à Mr. le Chevalier Newton, dans l'Université de Cambridge, il donne un tour Géometrique à sa matiére: & c'est aparemment la premiére fois, qu'on a employé les Mathématiques à cet usage. Quoi qu'il en soit, Mr. Whiston divise son Ouvrage en trois Parties. La premiére contient des Hypothéses & des Lemmes, dont il tire plusieurs Corollaires: c'est-à-dire, qu'elle comprend les principes sur lesquels roule tout son Systême. Il y fait voir que les Visions de l'Apocalypse furent vûës par S. Jean dans l'Isle de Patmos, l'an de J. C. XCVI. vingt-six ans après la destruction de Jérusalem. Que ces Visions, si vous en exceptez ce qui regarde les sept Egli-

les

* Voyez les Nouvell. de Juillet. 1706. p. 107.

ses d'Asie, sont des prédictions d'évenemens futurs, & non pas des narrations Historiques de choses passées, comme *Grotius*, *Hammond* & quelques autres ont crû. Que la Scéne ou le Théatre sur lequel ces Visions furent vûës par S. *Jean* étoit le Camp, que les Israëlites occupoient dans le Désert; avec cette différence, qu'au lieu qu'il n'y avoit là qu'un Tabernacle, S. *Jean* y a souvent représenté le Temple, & l'a substitué à sa place. Que la partie Prophétique de l'Apocalypse contient les révolutions les plus considérables de l'Empire Romain & de l'Eglise Chrétienne contenuë dans cet Empire, depuis le tems de S. *Jean*, jusqu'à l'établissement du Régne de J. C. sur la Terre, & le Jour du Jugement: que cette partie Prophétique se peut diviser en deux branches, dont l'une est contenuë dans le *Livre scéllé*, & l'autre dans *le petit Livre ouvert*. La premiére renferme des Prophéties obscures & cachées, & la seconde en contient de plus claires & plus intelligibles. C'est là toute la différence; car, dans le fond, elles ont le même objet, & se raportent également à l'état de l'Em-

l'Empire Romain & à celui de l'Eglise Chrétienne, qui y est contenuë. L'explication du *Livre scellé* fait la matiére de la seconde Partie de l'Ouvrage de Mr. *Whiston*, & il traite du *Livre ouvert* dans la troisiéme Partie. Il n'est pas possible d'en donner ici le précis. Il suffira de vous dire, que Mr. *Whiston* explique tout cela avec beaucoup de netteté & d'exactitude, & qu'aprés une exacte Discussion, il conclut que *Jesus-Christ* viendra sur la Terre en 1715, ou pour le plus tard, en 1716. pour convertir les Juifs, détruire le Pape, & ses Supots, faire triompher les Protestans, & régner ici bas mille ans avec eux, après quoi viendra le Jugement & la Consommation des Siécles. Cette matiére est si importante, qu'on devroit bien examiner avec soin & sans prévention, tous les raisonnemens de cèt Auteur. On ne sauroit nier, comme le fait voir Mr. *Whiston*, que plusieurs de ceux qui ont écrit sur l'Apocalypse n'ayent vû leurs prédictions accomplies. *Brightman* & *Cressener* ont prédit la Victoire obtenuë sur les Turcs en 1637. Mr. l'Evêque de *Worcester* a prédit le Rétablissement des Vaudois, & on

peut

peut dire que Mr. *Jurieu* a eu les mêmes idées; quoi que d'une maniére moins déterminée. Pour ce qui regarde l'année 1715. ou 1716. où Mr. *Whiston* met la seconde venuë de *Jesus-Christ* sur la Terre, elle a aussi été trouvée par Mr. l'Evêque de *Worcester*, & par Mr. *Allix*, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'un Danois, nommé *Pauli Oliger* a fait la même découverte sans avoir rien ouï du sentiment de ces Messieurs-là. On m'a dit que cèt Homme fut enfermé à la Haye par ordre du Souverain, & je ne sai s'il n'y est pas encore. Il débitoit des opinions semblables à celles de *Servet*.

Mr. *Whiston* a joint deux Dissertations à son *Essai* sur l'*Apocalypse*. Dans la premiére il prouve que c'étoit *Abiathar* & non pas *Abimelec*, qui étoit le grand Prêtre des Juifs, lors que *David* & sa suite mangérent les Pains de proposition: & dans la seconde il fait voir que le Chapitre XXIV. de S *Matthieu*, & les Chapitres Paralléles de S. *Jean* & de S. *Luc* contiennent deux différentes Prophéties, dont l'une regarde la destruction de Jérusalem, & l'autre le jour du Jugement. Cette seconde

modestement ses difficultez; cependant il y a des Amis du P. *Mabillon*, qui n'ont pas gardé les mesures de bienséance & d'honnêteté, que les gens de Lettres doivent toujours garder, sur tout dans les différens, qui sont purement littéraires, & qui ne touchent ni à l'honneur, ni à la Religion. Le P. *Germon* proposa au P. *Mabillon* ses difficultez sur les Régles que ce Pére a données, pour distinguer les anciennes Chartes vrayes d'avec les fausses. Ces Régles supposent la vérité de quelques Chartes tirées des Archives de l'Abbaye de S. *Denis* & n'ont point d'autre fondement. Le P. *Mabillon* dit, par exemple, en produisant un ancien Titre, qui porte le nom de *Dagobert*: ce titre est incontestablement du tems de *Dagobert*; remarquez bien la maniére dont les Lettres sont formées, & lors que vous trouverez le même Alphabet vous conclurrez, que c'est un Titre du tems de *Dagobert*. Il fait plusieurs Remarques semblables sur le papier ou parchemin, sur le sceau du Prince, &c. & c'est là-dessus que portent ses Régles. Il est clair, que ces Régles portent à faux, si cette Piéce, qu'on

dit

dit être incontestablement de *Dagobert*, n'est point de lui, si elle est, au moins suspecte, si on a lieu de croire qu'elle a été faite par des Faussaires, qui, constamment, & de l'aveu même du P. *Mabillon*, en ont fabriqué plusieurs. En voilà assez, pour vous faire voir en général, quelles sont les difficultez, dont le P. *Germon* demandoit l'éclaircissement au P. *Mabillon*, qu'il consulta avec tout le respect possible, & qu'il a raison de regarder comme un expert en telle matiére. Le P. *Mabillon* ne jugea pas à propos de répondre directement; mais dans un Suplément, qu'il fit imprimer, pour joindre à sa *Diplomatique*, il prit occasion de prévenir, comme de lui-même, quelques-unes des difficultez du P. *Germon*, sans faire jamais mention ni du P. *Germon*, ni de son Livre. Le P. *Germon* ne s'est pas tenu pour bien battu, & continuant sur le même ton de respect & de modestie, il a proposé de nouveau ses difficultez, & a prétendu faire voir que le nouveau Livre du P. *Mabillon* les laissoit dans toute leur force. Le P. *Mabillon* a répondu, enfin, directement à cette seconde Dissertation du P.

Germon. D'ailleurs Mr. *Fontanini* Bibliothécaire du Cardinal *Imperiali* a pris la défense du P. *Mabillon*. Quand son Livre fut arrivé à Paris, les Journalistes de Trevoux en firent l'Extrait. Il faut que Mr. *Fontanini* n'en ait pas été content, puis qu'on vient de publier une brochure de 38. pages *in* 8. gros caractère, sous ce Titre, *Dominici Lazzarini ex Nobilibus de Murro Epistola ad Amicum Parisiensem pro Vindiciis Antiquorum Diplomatum Justi Fontanini Forojuliensis. Romæ, per Franciscum Gonzagam* 1706. La Lettre est datée de Rome, * *IX. Kalend. Augustas*, 1706. La Préface, qui est sous le nom de l'Editeur, est d'un Latin fort ressemblant au Latin de sa Lettre, & je croirois aisément, que l'Auteur de la Préface est aussi l'Auteur de la Lettre. D'ailleurs, je suis persuadé, que cette brochure est imprimée à Paris, & cela se voit du premier coup d'œil. Quoi qu'il en soit, on aprend dans la Préface, que Mr. l'Abbé *Lazzarini* est un homme de Lettres, & qui a passé par quelques emplois de Judica-

* *C'est-à-dire le* 24. *de Juillet.*

ture ayant été Auditeur de Rote à Perouse. L'Auteur de la Lettre prétend, que, s'étant trouvé avec plusieurs autres Personnes dans la Bibliothéque du Cardinal *Imperiali*, le 29. de Juin, on y lut l'Article des Mémoires de Trevoux du Mois de Mai, qui regarde Mr. *Fontanini*, & que tout le Monde fut choqué du peu de justice que les Journalistes rendent à ce savant Homme. Il prend droit là-dessus de maltraiter le P. *Germon*, & encore plus les Journalistes, à qui il dit des choses bien dures, & que j'ai de la peine à croire, qu'un Italien & un homme de qualité ait écrites. Cela paroît d'un François & d'un François, qui ne sait pas vivre.

Le Livre de la *Connoissance des tems* de 1707. est Imprimé il y a déja du tems. On l'a réduit en un Volume plus portatif, qu'il n'étoit; c'est-à-dire, qu'au lieu d'un *in* 8. on aura un *in* 12. qui se peut mettre aisément dans la poche. On a eu en cela beaucoup de complaisance pour les Marins, qui se plaignoient, qu'un Volume *in* 8. leur étoit incommode. C'est aussi en leur faveur, qu'on a ajouté une Table des Amplitudes;

u des points de l'Horizon, où les Planétes se lévent & se couchent, pour les Latitudes ou hauteurs du Pole, depuis un degré, jusqu'à 60. Parce que cette Table est fort utile à la Marine. Elle donne les Amplitudes des Planétes à châque degré de leur Déclinaison depuis 1 jusqu'à 32. Les mêmes matiéres, qui étoient contenuës dans les *in* 8. des années précédentes, sont contenuës dans celui-ci; avec cette différence, qu'au lieu de quatre pages, qui apartenoient au même mois dans le Calendrier des *in* 8. on a mis dans le Calendrier de celui-ci ces six pages de suite, pour y placer tout ce qui apartient au même mois. On a mis à la fin une Table fort utile pour ceux qui veulent observer les Longitudes Géographiques, par le moyen des éclipses de quelques étoiles par la Lune en 1707. calculées pour Paris. Une commodité, qui manquoit dans les années précédentes, & qu'on n'a pas omise dans celle-ci; c'est une Table des matiéres. On a eu encore égard en cela aux plaintes du Public.

Voici le titre d'un petit Ouvrage nouveau. *Supplément des Fables du*

pre-

premier Livre de Phédre omises dans Mr. de la Fontaine, *par Mr.* Denise *Professeur au Colége Royal de Navarre. A Paris, chez Jaques Quillau*, 1706. *in*. 12. pagg. 32. Ces Fables, que l'on donne aujourd'hui au Public ont été recitées depuis quelques années avec celles de Mr. *de la Fontaine*, toutes les fois que l'Auteur a fait répondre publiquement ses Ecoliers sur le premier Livre de *Phédre*. Il promet de continuer le suplément des autres Livres, si ce qu'il hazarde à présent a le bonheur de plaire. En voici pour échantillon une des plus courtes, que j'ai prise à Livre ouvert.

Les Chiens affamez.

Une folle entreprise est un traîne-malheur;
On n'en vient pas à son bonneur,
Même souvent un excès de folie,
Cause la perte de la vie.
Un Tanneur avoit mis un Cuir au fond de l'eau,
Des Chiens cherchant dequoi faire curée,
Crûrent que c'étoit là quelque friand morceau
Ils se mirent tous en pensée,
Que pour le ronger aisément
Il faloit tarir le Torrent.

Les

Les voilà donc, à ce que dit l'Histoire,
A boire.
Mais ils bûrent & bûrent tant,
Qu'ils en crevérent à l'instant.

La Contestation, qui étoit entre Mr. *de l'Isle* & Mr. *Nolin*, Géographes, sur leur Mappemonde, sur le Plagiat & la Contrefaction, dont le premier accusoit ce dernier, a été terminée par un Arrêt du Conseil d'Etat privé du Roi, qui donne gain de cause à Mr. *de l'Isle*, sur le Procès verbal de Mr. *Sauveur*, Maître des Mathématiques du Roi d'Espagne, du Prince de *Gales*, & des Enfans de France, Lecteur & Professeur du Roi, Examinateur des Ingenieurs, de l'Académie Royale des Sciences, & de Mr. *Chevalier* de la même Académie, Maître de Mathématique des Pages du Roi, & de ceux de Madame la Duchesse de *Bourgogne*, que le Roi avoit nommez comme experts, pour examiner le fait. Mr. *de l'Isle* ayant gagné son Procès d'une maniére fort honorable, a fait imprimer l'Arrêt du Conseil & le Procès Verbal des experts. On a ajouté des Remarques sur ce procès & sur les Apostilles, que Mr. *Nolin* y a faites. Il y a dans ces Remarques des

des choses curieuses. En voici une des plus importantes, sur ce qui est allegué dans le Procès Verbal, que le Sr. *Nolin ignoroit les premiers Principes de la Géographie, comme il paroît par la Description Géographique, qui est au bas de la Mappemonde.* En voici la preuve. M. *Nolin* dit dans cette courte Description. 1. Que la *Longitude* est l'éloignement de l'Equateur. 2. Que la *Latitude* est la distance du premier Méridien. 3. Que les *Climats* sont les quarrez formez par les intersections des Méridiens & des Parallèles. 4. Que les dégrez d'un grand Cercle sont distinguez par quatre Quarrez. Voilà la Géométrie, que Mr. *Nolin* dit avoir aprise à Rome. 5. Que le grand Cercle, qui renferme les deux grands ronds se nomme Horizon. 6. Que l'Orient & l'Occident sont regardez, comme l'Axe du Monde, parce que si la Terre est mobile, c'est sur ces deux Poles, qu'elle se meut. 7. Que les Poles du Monde sont ainsi nommez à cause que l'aiguille aimantée se tourne du côté du Septentrion. 8. Enfin, que l'endroit d'où le Soleil regarde la Terre à plomb est le Pole Antarctique. Il auroit falu transcrire toute la Des-

cription

cription pour en faire voir tout le ridicule. Y a-t-il quelcun après cela, qui puisse être persuadé qu'un homme, dont l'ignorance est si crasse, puisse être l'Auteur d'une Mappemonde, que l'on trouve être la moins imparfaite de toutes celles qui ont paru jusqu'ici?

De Hollande. Le Sr. *Marret* Libraire à Amsterdam a imprimé en François le Tome III. des Mémoires de *Ludlow*, *où l'on trouve un Recueil de Piéces Originales, qui servent à confirmer & à éclaircir divers passages de ce Volume & des deux autres qui ont déja paru.* Le même Libraire a imprimé, *Jaqueline de Baviére Comteße de Hainault, Nouvelle Historique. Par Madem. la Roche Guilben.*

Le Sr. *Jean Wolters* Libraire de la même Ville a fait une nouvelle Edition des *Réflexions Morales de l'Empereur Marc Antonin, avec les Remarques de Mr. & de Mad. Dacier. 2. Volum. in* 8. Le même aura achevé dans peu de jours *Strabonis Geographia cum Commentariis Casauboni, & aliorum. 2. Voll. in fol.* & *Frid. Ruyschii Thesaurus Anatomicus septimus cum Figuris æneis, in* 4. On trouve

trouve chez le même Libraire un nouveau Dictionaire Espagnol & Anglois. Par *Jean Stevens. Fol.* imprimé à Londres en 1706.

AVIS.

Mr. de *Tschirnhaus* m'a envoyé une correction à un endroit de son Mémoire, qui fait le premier Article des Nouvelles de ce Mois ; mais qui est venuë trop tard. A la page 492. aprés ces mots, *parmi lesquelles étoient remarquables Venus & une autre*, il faut effacer ce qui suit, jusques aux mots *un peu sur la gauche* ; & mettre à la place, *& une autre, que je prenois au commencement pour l'Etoile fixe, qu'on appelle l'Oeil du Taureau ; mais faisant plus d'attention à la situation des Planétes, je m'aperçûs, que cette Etoile étoit* * *Saturne. Il est certain &c.* A la pag. 411. lig. 3. des Nouvelles du Mois d'Octobre, au lieu de, *quoi que les Oeuvres*, lis. *quoi que ces Oeuvres.* Il y a diverses autres fautes importantes dans les Nouvelles de ce même mois, que nous marquerons dans l'*Errata* général, que nous donnerons le mois prochain.

TA-

* *Cette correction n'aporte aucun changement à la Note que j'ai mise à la marge. Car chacun sait que* Saturne *est aussi au dessus du Soleil.*

TABLE

des Matieres principales.

Novembre 1706.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES

Mois de Decembre 1706.

Par JAQUES BERNARD.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DESBORDES
dans le Kalverstraat.

M. DCCVI.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de Decembre 1706.

ARTICLE I.

* OBSERVATIONS CRITIQUES *sur les* MEMOIRES *de* l'A-

Cc 2

* *Je fais sur ces Observations la même Remarque, que j'ai déja faite, sur la Piéce du même Auteur, que j'ai insérée dans mes Nouvelles de Septembre. C'est que je ne mets point sur mon compte ce qu'il peut y avoir de trop fort dans cette Piéce. Je prie même Mr.* Du Tal, *en cas qu'il veuille me faire l'honneur de me communiquer d'autres Mémoires, de ménager un peu mieux ses expressions. Ses raisons, si elles sont bonnes, ne perdront rien de leur force sur l'esprit d'un Lecteur équitable.*

l'Academie Royale *des* Sciences, *contenant des Remarques Chronologiques sur un Phénomêne, qui parut en* 1702. *Par Mr.* Du Tal *Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris. Communiquées à l'*Auteur *de ces* Nouvelles.

Les Astronomes ne font bien souvent aucune difficulté de nous en imposer, pour rendre leurs Systêmes plus probables, & ils le font d'autant plus sûrement, qu'on ne s'avise guéres de les contredire. Ces Messieurs prennent les Epoques, qui les favorisent le plus, & passent sous silence celles qui leur sont contraires; imitant en cela les Prêtres d'Egypte, qui, pour autoriser leurs mensonges, supposoient ce qui leur étoit favorable. Il est donc à propos d'être en garde contre ce qu'on nous débite. C'est ce qui m'a fait mettre la main à la plume, croyant obliger en cela le Public, qui est quelquefois trop indulgent à croire ceux qui tâchent d'élever leur réputation sur la trop grande crédulité des Idiots. Ce que nous pourrions prouver par plusieurs faits: mais c'est assez d'en avoir

averti;

averti ; pour qu'on y prenne garde dans la suite.

Ayant par hazard rencontré l'Extrait d'une Observation de Mr. *Maraldi* de l'*Académie Royale des Sciences*, il me vint en pensée d'examiner, si le Phénomêne, qu'il dit avoir observé, étoit le même que celui qu'il assure avoir paru 2040. ans auparavant ; & après avoir parcouru légérement ce qu'il prétend nous aprendre, sa Chronologie me parut d'abord fort défectueuse. Cela me détermina à y faire quelques réflexions. Voici l'Extrait de son Observation inséré dans le Journal de Trevoux du mois d'Octobre de l'année 1702.

„ Mr. *Maraldi* observa à Rome le
„ 2. Mars 1702. un Phénomêne dans
„ le ventre de la Baleine. . . . . . . On
„ conjecture que c'est le même, qui
„ fut vû en 1668. par Mr. *Cassini* il
„ y a 34. ans . . . . . *Aristote* fait men-
„ tion d'un semblable Phénomêne,
„ qui parut lors qu'*Arstée* étoit Ar-
„ chonte d'*Athênes*, . . . *Arstée* étoit
„ Archonte la 4. année de la centiê-
„ me Olympiade, Epoque célébre
„ par l'inondation de deux Villes
„ du Peloponnêse, *Helice & Bure*,
„ & par la fameuse Bataille de Leuc-

 „ tres,

„ tres, qui se donna deux ans après:
„ depuis cette Epoque, jusqu'à l'Ob-
„ servation de Mr. *Maraldi*, il s'est
„ écoulé 2040. ans, qui font 60. ré-
„ volutions de 34. années; ce qui
„ montre la régularité de ce Phéno-
„ mêne.... Mr. *Cassini* n'a rien dé-
„ cidé là-dessus.

I. Je remarquerai que *Diodore* raporte la Magistrature d'*Arstée* à la quatriéme année de la CI. Olympiade, & non pas de la C. Olympiade, comme dit Mr. *Maraldi*: ce qui se prouve par le Catalogue des Archontes, & par la Bataille de Leuctres, qui arriva la seconde Année de la CII. Olympiade, selon le témoignage du même *Diodore*: car cela posé, *Arstée* ne pouvoit être Archonte la quatriéme année de la C. Olympiade; puis que le Phénomêne, dont il s'agit, parut un an ou deux avant cette fameuse Bataille. Je dis un an ou deux, & non pas deux ans, comme Mr. *Maraldi* veut nous le persuader, parce que n'étant pas Académicien, je ne décide pas volontiers ce qui est obscur & difficile à débrouiller.

Pausanias marque aussi la Magistrature d'*Arstée* & l'inondation d'*He-*

d'*Helice* la quatriême année de la CI. Olympiade; car c'est ainsi qu'il s'en explique: * *Deleta est ad internecionem Helice, Asteo Athenis summum Magistratum gerente, Olympiadis primæ & centesimæ anno quarto.*

II. Depuis la quatriême année de la centiême Olympiade, jusqu'à l'Observation de Mr. *Maraldi*, il s'est écoulé 2078. ans, & non pas 2040. comme nous l'a voulu faire croire cet Academicien, pour prouver la régularité du mouvement de ce Phénomêne. La différence n'est que de 38. années, ce qui fait un Anachronisme si grossier, qu'il est étonnant que cet Astronome soit tombé dans une faute si lourde. Mr. *Maraldi* auroit mieux trouvé son compte, s'il avoit avancé que ce Phénomêne est arrivé la quatriême année de la CI. Olympiade; comme on le peut inférer de ce qu'en dit *Aristote*, qui le marque sous la Magistrature d'*Arstée*; car cette année répond à la 373. année avant *Jesus-Christ*. Pour lors depuis l'Observation d'*Aristote*, jusqu'à celle de

* *Pausanias. Lib. VII.*

Mr. *Maraldi*, il se seroit écoulé 2074. ans, qui font 61. révolutions de 34. années. Pour ce qui est de ce qu'on remarque, que Mr. *Cassini* n'a rien décidé là-dessus, je n'en suis point surpris ; il est trop prudent pour hazarder sa réputation. Le peu d'Ouvrages, que nous avons de cèt Astronome, en est une preuve assez évidente.

Dans l'incertitude où j'étois, si le Copiste, qui a soin, lors que ces Messieurs ont parlé dans une Assemblée publique, de ramasser chez eux les Extraits de leurs Discours, auroit commis quelques erreurs, ou, si Mr. *Maraldi* auroit lui-même rectifié son Observation, suivant les avis de quelques personnes éclairées, qui pouvoient être présentes à cette Assemblée publique, alors nombreuse; ou, enfin, si Mr. *Maraldi* n'en seroit pas quitte, pour donner un démenti à ce Copiste; je consultai le Recueil de ces Mémoires, qui a été publié, pour l'année 1702. & j'eus le plaisir de voir, que Mr. *Cassini*, qui auparavant n'avoit rien voulu décider, après une profonde méditation de deux ans & davantage, a réformé cèt Anachronisme, mettant

2040.

2040. ans entre l'Observation d'*Aristote* & la sienne de 1668. & non pas de 1702. comme avoit fait Mr. *Maraldi*: mais n'ayant pas trouvé dans cette correction, toute l'exactitude, qu'on pourroit attendre d'un si habile Astronome, je ferai encore quelques remarques. Voici ce que Mr. *Cassini* nous veut aprendre dans ces Mémoires.

„ *Diodore de Sicile* dit que ce Phé„ noméne, qui parut du tems d'*Arsé*„ *tée*, consistoit dans une grande lu„ miére longue comme une pou„ tre.... Le tems de l'observation „ d'*Aristote* est mémorable 1. par „ la Magistrature d'*Aristée* ou d'*Arsé*„ *tée*, que *Diodore* raporte à la qua„ triême année de la C. Olympiade. „ 2. par les grans tremblemens de „ Terre & les inondations, qui, „ suivant *Aristote*, survinrent aussi„ tôt, & abîmérent *Helice* & *Bu*„ *re*..... Les Chronologistes rapor„ tent aussi cette année mémorable „ à la quatriême année de la même „ Olympiade. 3. par la célébre Ba„ taille de Leuctres, qui arriva deux „ ans après l'apparition de ce Phé„ noméne.

„ Tous ces événemens concourent

„ à marquer le tems de cette apparition à l'année 373. avant l'Epoque „ de *Jesus-Christ*.... Donc entre „ l'apparition d'*Aristote* & la notre „ de 1668. il y a 2040. ans, qui font „ précisément 60. périodes de 34. „ années &c.

1. Je remarquerai sur le Discours de Mr. *Cassini*, que *Diodore* ne prétend pas, comme il lui fait dire ici, que ce Phénomêne parut du tems d'*Arstée*, en quoi il différe d'*Aristote*. Voici les paroles de *Diodore*.

* *Principem hinc Athenis Magistratum gerente* Alcisthene.... altera supra centesimam *Olympias Eleis celebrata fuit*.... *Tum Lacedæmoniis, qui* 1ɔ *prope annos Imperium Græciæ tenuerant, jacturam certis numen signis portendebat. Ingens enim fax, quæ ignitæ Trabis nomen à figura sortiebatur, per multas noctes ardere in cœlo visa est, exiguoque temporis intervallo post, magno devicti prælio.*

2. Il paroit par ce passage de *Diodore*, qu'il ne raporte pas la Magistrature d'*Arstée*, à la quatriême année de la C. Olympiade: car si *Alcis-*

* *Diod. Lib. XV.*

cisthénes étoit Archonte la cent deuxiéme Olympiade; comme nous venons de voir, *Arstée* son Prédécesseur, doit l'avoir été la quatriéme année de la CI. Olympiade, qui est l'année que *Diodore* marque qu'*Helice* & *Bure* furent inondées, *Arstée* étant Archonte, comme nous avons dit ci-dessus. Ainsi, il y a apparence, que cèt Académicien n'a jamais lû *Diodore*; quoi qu'il le cite: car je le crois de trop bonne foi, pour lui faire dire ce qu'il n'a pas dit; ou, s'il l'a lû, il ne l'a pas entendu. Pour ce qui est de la Bataille de Leuctres, nous avons dit ci-dessus, qu'elle sert à placer ce Phénoméne la cent-deuxiéme Olympiade, ou l'année précédente.

A l'égard des Chronologistes, le P. *Salien* dans ses Annales Ecclésiastiques, pag. 764. raporte l'inondation d'*Helice* & de *Bure* à la 4. année de la CI. Olympiade, & la 372. avant *Jesus-Christ*. Le P. *Petau* dans son *Rationarium Temporum edit. 2. Partis I. p. 159. & Part. II. p. 211.* marque la fameuse Bataille de Leuctres la deuxiéme année de la CII. Olympiade. Pour ce qui est des autres Chronologistes, ils ne sont pas ici

d'un grand secours, étant si différens, qu'on ne peut faire quelque fonds sur eux. Je n'ignore pas, par exemple, que *Funccius* raporte l'inondation d'*Helice* & de *Bure* à la C. Olympiade; mais il ne la marque pas aussi, non plus que *Bardi* (autant qu'il m'en peut souvenir) la quatrième année de cette Olympiade; & de même des autres Chronologistes. *Diodore de Sicile*, le plus exact, sans contredit, de tous les Historiens, pour la distinction des tems, & *Pausanias* paroissent les seuls ausquels nous puissions ajouter foi. Ainsi Mr. *Cassini* pouvoit passer sous silence les Chronologistes, qui ne lui sont pas favorables, comme il prétend.

Ce que je trouve de plus surprenant, c'est lors que Mr. *Cassini* nous dit que tous ces événemens concourent à marquer le tems de cette apparition à l'année 373. avant l'Epoque de *Jesus-Christ*, qui est justement l'année, que j'ai marquée ci-dessus répondre à la quatrième année de la CI. Olympiade. Car Mr. *Cassini* ayant posé un faux principe, savoir que ce Phénomène est arrivé la quatrième année de la centième Olym-

Olympiade, il n'a pas laissé de trouver à peu près la vérité. Il faut donc que, trompé par quelques fausses Chronologies, Mr. *Cassini* se soit persuadé, que ce Phénomêne est arrivé la 4. année de cette Olympiade, & qu'ayant remarqué, que cette année ne convenoit point pour prouver la régularité de ce Phénomêne, cèt Astronome la marque quatre ans plus tard, par raport aux années avant l'Epoque de *Jesus-Christ.* Car il faut de néceffité, que cèt Académicien avouë, que ce Phénomêne est arrivé la 4. année de la cent-& uniême Olympiade, ou la cent-deuxiême Olympiade, & par conséquent qu'il ne devoit pas la marquer la quatriême année de la centiême Olympiade, à laquelle répond 377. & non pas 373. comme il dit. Pour lors Mr. *Cassini* auroit trouvé à peu près ce qu'il cherchoit. Je dis à peu près; puis qu'il n'est pas facile, comme j'ai dit ci-dessus, de savoir précisément quelle année ce Phénomêne est arrivé. Car *Helice*, selon le témoignage de *Diodore* & de *Pausanias*, ayant été abîmée la 4. année de la cent & uniême Olympiade, *Arstée* étant Archonte d'A-

 thénes,

thénes, on peut voir que ce Phénoméne est arrivé cette année, puis qu'*Aristote* raporte, qu'il a paru sous le Gouvernement d'*Arstée*. D'un autre côté *Diodore* dit qu'il est arrivé la cent-deuxiême Olympiade, *Alcisthénes* étant Archonte. Aussi le P. *Riccioli* Jésuite ne dit pas *, que cette Cométe aît parû précisément une telle année, comme dit Mr. *Cassini*, la marquant l'an 373. ou 372. avant J. C. Or cette incertitude rend suspecte la régularité, qu'on a bien voulu accorder à ce Phénoméne: car je ne crois pas que le Systême d'*Apollonius Mindien* sur les Cométes soit assez sûr pour déterminer à croire *Aristote* plutot que *Diodore*. On me dira que ce Phénoméne ayant paru du tems d'*Aristote*, il mérite plus de créance que *Diodore*, je l'avouë: mais aussi *Aristote* n'ayant alors qu'onze ans, il pourroit bien s'être trompé.

Quoi qu'il en soit, il paroit par la Description de ces deux Cométes, qu'on conjecture ici être la même, que celle de 1702. ressemble aussi peu à celle dont il est question, qu'à un

* Almag. Tom. II. p. 4.

un moulin à vent: car *Aristote* raporte * que la lumiére s'étendoit jusqu'à la troisiéme partie du Ciel. Or quel raport y a-t-il d'une si prodigieuse Cométe avec celle de 1702. qui n'a été remarquée que par un petit nombre d'Astronomes, qui sont toujours à l'affut, pour observer ces nouveaux Phénoménes. Si j'avois voulu employer plus de tems à lire là-dessus les Mémoires de l'Académie des Sciences, j'aurois pû en dire davantage: mais ces sortes de lectures ne sont pas assez utiles, pour s'y arrêter beaucoup. Car, comme dit Mr. *de Fontenelle* †; *pour ce qui est de l'utilité, je crois que de découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'est bien la même chose*; voulant marquer par là, que ces sortes de connoissances ne conduisent à rien, & ne rendent pas la condition de l'homme meilleure, Ce qui montre que, quoique le Secretaire de cette Compagnie donne beaucoup de loüanges aux particuliers,

* *Meteor. Lib. I. cap. 6.*

† *5. Dialogue des Morts Anciens avec les Modernes. p. 154. de la 1. Edit.*

liers, qui la composent, dans le fond du cœur, il n'a pas grande estime pour leur production.

Je conseille donc à ces Académiciens, lors qu'ils voudront éclaircir quelques points de Chronologie, de lire auparavant les Auteurs & d'être plus fidéles à les citer, ou de les mieux expliquer. Et le conseil, que je leur donne, me semble mieux fondé, que celui que Mr. *Marchand* de la même Académie s'avisa dans une Assemblée publique de donner aux Médecins, de s'apliquer à connoitre tout ce qui croît dans leur Pays, avant que songer à en sortir: parce qu'il suppose faussement, que tout ce qui croît dans le Pays natal suffit pour guérir toutes les maladies, qui peuvent s'y rencontrer.

Après tout, je ne vois pas la raison de se donner tant de peine à vouloir trouver de la vérité dans un Systême, où il ne paroit pas y en avoir, & qui est combattu par de savans Astronomes. Le fameux *Kepler* dit que les Cométes ne reviennent jamais. *Riccioli* refute le Systême du retour des Cométes. *Hevelius* en soutient un autre. Le P. de *Fontenai* Jésuite se moque de cette hypo-

thése, & plusieurs autres en font de même.

Selon toutes les apparences, c'est le Systême du Monde de Mr. *Descartes*, qui a donné occasion de renouveller le sentiment d'*Apollonius Mindien* sur les Cométes. Or si on avoit fait réflexion qu'il l'a composé, comme dit Mr. *Gregory*, sans avoir aucun égard aux Observations Astronomiques, on auroit été moins empressé, à donner dans ce sentiment. Et nous remarquerons en passant, que Mr. *Descartes* n'étoit pas assez versé dans l'Astronomie, comme il paroît par plusieurs endroits de ses Ouvrages, pour qu'on le crût si légérement. Aussi, lors que cette hypothése aura perdu les graces & l'air de la nouveauté, elle pourra retourner dans les ténébres, dont on l'a tirée; car c'est le sort des choses humaines, que d'être prisées dans un tems & méprisées dans un autre. La nouveauté plait toujours aux hommes;

* *Est quoque cunctarum novitas gratissima rerum*;

ce

* *Ovid. 3. de Pont.*

ce qui fait qu'ils ne peuvent persister long-tems dans un même sentiment: ainsi ce qui a fait embrasser ce Systême, le fera un jour abandonner, n'y ayant jusqu'à présent aucune bonne raison pour le défendre. Aussi les Défenseurs en apellent-ils à l'expérience, qui à cet égard n'a pas encore été assez bien vérifiée: car, si quelques Observations suffisoient pour établir un Systême, le sentiment d'Anciens Astronomes, dont parle *Séneque*, qui prétendoient, que la conjonction de deux Planétes pouvoit faire paroitre une Cométe, seroit aussi bien fondé, que celui d'*Apollonius*: puis qu'il ne seroit pas difficile de trouver, pour le moins, autant d'Observations, qui favoriseroient cette hypothése, qu'on en trouve pour celle d'*Apollonius*. La Cométe de 1702. serviroit même de preuve à ce sentiment, car il y eut cette année une conjonction de *Saturne* & de *Jupiter*. Vint ans auparavant, savoir en 1682. il parut une Cométe, la conjonction de ces deux Planétes arriva aussi cette année. En 1664. on observa encore une Cométe, qui fut précédée par une conjonction de *Saturne* & de *Jupiter*,

qui

qui arriva sur la fin de l'an 1663. Car, selon le sentiment de ces Anciens, une Comète n'arrive pas seulement, lors que deux Planétes sont en conjonction; mais lors qu'elles sont proches l'une de l'autre; or ces deux Planétes se trouvérent pour lors ensemble dans le Capricorne. *Aretius* marque une Cométe l'an 1545. Il y eut cette année une conjonction de *Saturne* & de *Jupiter*: *Pittotius* dit qu'on en vit une dans le Royaume de Naples sur la fin de 1519. La conjonction de ces deux Planétes arriva environ ce tems-là. *Mizauld* dans sa *Cométographie* marque une Cométe l'an 1504. que *Cardan* raporte à la conjonction de *Saturne* & de *Jupiter*, qui arriva cette année. *Cyprianus Leovitius* fait mention de la conjonction de ces deux Planétes & d'une Cométe l'an 1444. *Milichius*, dans ses Commentaires sur *Pline*, parle d'une Cométe, qui parut l'an 1313. allumée, dit-il, dans le tems de la conjonction de *Jupiter* & de *Mars*, laquelle s'éloigna du Septentrion vers le Midi, selon le mouvement de *Mars*. *Cyprianus Leovitius* marque une Cométe & une conjonction de

Saturne & de *Jupiter* en l'année 1305. L'an 1166. la conjonction de ces deux Planétes arriva, laquelle fut précédée d'une Cométe. Il paroit que la même chose est arrivée environ 145. ans avant l'Epoque de *Jesus-Christ*, & 46. ou 47. ans avant la même Epoque. Si nous voulions nous promener dans l'obscurité des tems, nous en pourrions trouver plusieurs autres; mais outre que ce travail seroit plus pénible qu'utile; c'est que nous ne pouvons être assurez des années que ces conjonctions sont arrivées, vû que les Anciens en ignoroient le véritable tems, leurs Tables Astronomiques étant fort fautives; ce qui est d'autant moins surprenant qu'aujourd'hui on ne les sait encore qu'imparfaitement: car ceux qui passent pour en avoir de plus justes ne laissent pas encore de s'y tromper de quelques mois. De plus, plusieurs Cométes ont paru, qui n'ont point été décrites par la négligence des Auteurs. Or, comme on seroit aujourd'hui ridicule, si on vouloit assurer sur ce fondement, qu'on verra des Cométes environ l'an 1722. & 1742. & toutes les années, que les conjonctions de *Saturne* &

de

de *Jupiter*, ou de quelques autres Planétes doivent arriver: aussi on ne peut avancer que tous les 34 ans la Cométe de 1702. pourra être visible; sans tomber dans le même inconvénient. Il semble donc, que ces Messieurs n'ont avancé cela que pour paroître dire quelque chose.

Je ne saurois passer sous silence l'admiration du Panégyriste de Mr. *Bernoulli*; quand il dit dans une Assemblée publique, qu'il étoit surprenant, que Mr. *Bernoulli* eut été dans la même pensée que Mr. *Cassini*, touchant le Systême des Cométes; car je n'y vois rien de fort étonnant, & je suis même persuadé que, pour peu qu'on y fasse attention, il n'est guéres possible de l'expliquer autrement. Ces Messieurs, pour rendre ce Systême plausible, supposent que les Cométes décrivent les Cercles prodigieusement excentriques à la Terre, & qu'ils le font à tel point, que nous ne pouvons voir ces Astres, que dans une très-petite partie de leur révolution. Ce qui explique si bien la pensée d'*Apollonius*, que lui-même ne l'auroit pas mieux expliquée. Car c'est ainsi

que

que *Séneque* * le fait parler ; Apollonius Myndius, *in diversa opinione est. Ait enim Cometem non unum ex multis erraticis effici : sed multos Cometas erraticos esse : non est, inquit, species falsa, nec duarum stellarum confinio ignis extensus : sed & proprium sidus Cometes est, sicut Solis & Lunæ...... Ceterùm non est palam illi cursus, altiora Mundi secat, & tum demum apparet, cum in imum sui cursus venit.*

Il me semble, qu'on ne peut entrer dans ce sentiment, pour peu qu'on ait de teinture d'Astronomie, qu'on ne conçoive en même tems, aussi bien que ces Messieurs, que le Cercle que parcourent les Cométes, doit être fort excentrique à la Terre ; car le grand éloignement où se trouve une Cométe, *cum altiora Mundi secat*, & son aparition, *quum in imum sui cursus venit* ; ne peuvent s'expliquer par des Cercles concentriques, donc les Cométes décrivent des Cercles excentriques à la Terre, supposé qu'elles parcourent des Cercles, car *Hevelius* & d'autres le prétendent autrement.

De

* *Senec. Natur. Quæst. Lib. VII. cap.* 17.

De plus, posé le Systême d'*Apollonius*, il est aisé de raporter le mouvement des Cométes à celui de la Planéte de *Mars*; ce qu'*Argolus* en dit nous en fournit même l'idée, puis qu'il remarque qu'on s'est imaginé qu'elle a disparu dans le Ciel, étant dans la partie de son Cercle la plus éloignée de la Terre. C'est ainsi qu'il en parle. *Inextricabilem ait Plinius esse * motum Martis, & aliquando ejus stellam in Cœlo non apparuisse multi contendunt, quod accidisse anno proximè elapso nobis scriptum fuit à civitate Posnani; nec ob temporis intemperiem aëremque nebulosum observare potuimus ea quæ non credimus.* Ce que je ne crois pas, non plus que lui: mais il suffit que son Diamétre nous paroisse très-petit, lors qu'elle est dans son Apogée, & fort grand, lors qu'elle est dans son Perigée, pour en tirer des conséquences pour le mouvement des Cométes: cette différence de grandeur dans ces différens lieux de son mouvement, provenant de ce que cette Planéte parcourt un Cercle fort excentrique à la Terre, il est aisé de con-

* *Pandos. Sphær. p. 242. 1. Edit.*

conclurre, qu'en donnant plus d'excentricité aux Cométes, elles doivent entiérement disparoître à nos yeux, & ne se montrer qu'après plusieurs années étant dans leurs Perigées.

Aussi ces Messieurs ne sont pas les seuls, qui ont parlé de l'excentricité des Cométes; car *Petit* dans ses Observations sur la Cométe de 1664. * dit, qu'il est impossible de venir à cette exactitude de définir le centre & l'excentricité du mouvement de la Cométe, dont il parle; & il paroît avoir été le premier de nos jours, qui aît osé avancer, que la Cométe, qu'il a observé, paroîtra à l'avenir de 46. en 46. ans puis qu'il dit que † *c'est ce que personne n'a encore entrepris, & qu'on a crû jusqu'ici être du hazard & sans régle.* Après une si noble hardiesse, on peut dire qu'il a beaucoup perdu de n'avoir pas été de l'Académie des Sciences; car on n'auroit pas manqué de répandre pour lui une profusion de loüanges, qu'on accorde si facilement à d'autres, qui ne l'ont pas tant mérité.

Après

* *Pag.* 280.
† *Pag.* 49.

Après un avis, qui a été donné depuis 42. ans, on a bonne grace de nous dire, que ce n'est pas un des moindres fruits * de la saine Philosophie, de voir aujourd'hui le Vulgaire détrompé de la créance qu'il avoit il y a 25. ans, que ces sortes de Phénomênes étoient des marques du courroux du Ciel. Nous pourrions faire ici quelques autres réflexions; mais il est tems de finir, & d'assurer, avec la permission de ces Messieurs, qu'on ne sait pas encore bien ce que c'est que les Cométes, & ce qui cause l'apparence de leurs queües; ce qui est d'autant plus surprenant, qu'on auroit crû, que, dans un Siécle si éclairé, ces Académiciens fameux, aidez de plusieurs secours inconnus aux Anciens, nous auroient mieux instruits, qu'ils ne font, de ce qui se passe dans le Ciel.

ARTICLE II.

CONJECTURES PHYSIQUES. *Par* NICOLAS HARTSOEKER.

* *Elog. de Mr. Bernoulli, dans le Journal de Trevoux, mois de Février.* 1706.

KER. A Amsterdam, chez Henri Desbordes. 1706. in 4. pagg. 371. gros caractére.

CET Ouvrage est composé des Discours, que Mr. *Hartsoeker* a faits à Monsieur l'Electeur *Palatin*, qui, comme châcun sait, est un Prince, qui aime les Sciences & les Arts, qui en favorise l'avancement autant qu'il lui est possible, qui est le Protecteur des Savans, qui leur fournit libéralement de quoi faire des découvertes, & qui, par le bon usage, qu'il fait de ses richesses, mériteroit des Etats, qui lui fournissent des sommes plus considérables que ne lui peuvent fournir les siens, qui quelque étendus qu'ils soient, ont été malheureusement ravagez depuis plusieurs années, par de funestes guerres, dont ils ont été le triste Théatre. Dès que le mérite de Mr. *Hartsoeker* lui a été connu, il l'a appellé près de sa personne, & lui a donné en diverses occasions des marques de son estime.

Il nous dit dans son Epître Dédicatoire, qu'il n'a osé donner à son Ouvrage, un tître plus spécieux que celui de *Conjectures Physiques*; parce

ce que la plûpart des chôses, qu'il y traite, sont encore trop incertaines & envelopées de ténébres trop épaisses. Il faudroit, pour pouvoir parler plus sûrement sans témérité, *avec plusieurs Siécles de vie, être soutenu d'un Prince, qui eût les trésors de* Crésus, *& la libéralité de son Altesse* Electorale, *jointe à sa passion extrême pour l'avancement des Arts & des Sciences.* Ce sont les termes dont il se sert dans son Epître Dédicatoire. Il nous promet, que si son Ouvrage a le bonheur de plaire au Public, cela l'encouragera à publier de la même maniére un second Volume des Animaux & des Plantes.

II. Celui qu'il nous donne présentement est divisé en quatre Livres. Le premier explique le Systême du Monde. Il y traite de la nature du Soleil & des Etoiles fixes; de la distance de ces mêmes Astres, de celle de la Lune, & de leur grandeur. Il y parle du mouvement de la Terre, des Planétes, & de leurs Satellites, des taches du Soleil, des Cométes, & de quelques autres Phénoménes célestes; & il a sur la plûpart de ces sujets & des autres qu'il traite des sentimens particuliers très-ingé-

nieusement inventez & soutenus par des raisons la plûpart du tems fort plausibles. Mais de peur qu'on ne croye, que ce sont là des recherches, qui méritent tout au plus le nom de recherches curieuses, & dont on ne voit aucune utilité, il prend soin de desabuser le Lecteur de ce faux préjugé, en faisant voir l'utilité de la Physique. C'est, dit-il, aux Physiciens & aux Mathématiciens à qui on est redevable des Arts méchaniques, qui servent à la commodité de l'homme. C'est à eux qu'on doit la découverte d'un nouveau Monde, & les trésors immenses, qui en viennent par l'invention de la Boussole. Sans eux la plûpart des fruits seroient d'un gout sauvage & desagréable. Sans eux les maux, dont les hommes sont accablez dans le Monde, feroient bien plus de ravages. La vie seroit plus courte & plus misérable. Et ce qui est infiniment plus considérable, la Physique nous fait connoitre plus clairement que mille spéculations creuses & métaphysiques, qu'il y a une Divinité, qui régne par tout; car on ne sauroit faire un seul pas, sans la découvrir dans ses merveilleux Ouvrages, dont la varieté infinie est inépuisable. Il
est

eſt vrai que tous les hommes, ſans être Phyſiciens, conviennent, ſans peine, qu'il y a un Dieu : mais preſque tous les hommes n'en jugeant jamais que par eux-mêmes, ont des ſentimens tout-à-fait lâches & impies, pour ne pas dire indignes de la Divinité. Ils ne regardent jamais cèt Etre Souverain & Tout-Puiſſant, que comme quelque Prince, qui gouverne ſes Etats, & lui attribuent leur ambition, leur colére, leur haine, leur amour, & généralement toutes leurs paſſions & folles penſées. Ainſi ne pouvant s'élever juſqu'à la Divinité, ils s'abaiſſent juſqu'à eux, & ſe forgent un Dieu à leur image & reſſemblance.

Mr. *Hartſoeker* donne une grande idée de la Divinité, en nous faiſant voir la vaſte étenduë de l'Univers. Selon lui, les Etoiles fixes, qui ſont tout autant de feux allumez çà & là dans l'Univers, ſont à une diſtance ſi immenſe l'une de l'autre, qu'un boulet allant toujours avec la même rapidité qu'il a, quand il ſort du canon, devroit employer plus de ſix cens mille ans pour achever ce chemin, & peut-être, plus de cent millions d'années avant que de pouvoir

aller d'ici jusqu'à l'Etoile fixe la plus éloignée de celles, que l'on découvre avec des Lunettes d'aproche. Afin qu'on ne croye pas que ce soit là une proposition avancée en l'air, l'Auteur en donne une espêce de calcul dans la suite de ces Discours. Cette distance des Etoiles fixes & des Planétes sert de preuve à nôtre Auteur, pour refuter l'influence des Astres. La Lune, qui est la plus près de nous, ne fait que produire le flux & le reflux de la Mer par son mouvement, & contribuer à la révolution de la Terre sur son axe. En effet, la lumiére en est si foible, qu'un miroir ardent, qui, exposé au Soleil, fond en très-peu de tems le fer & les autres metaux, ne fait pas le moindre effet, quand on l'expose à la Lune, lors qu'elle est pleine; &, par conséquent, cette lumiére peut avec raison être comptée pour rien.

Pour expliquer comment se forment les rayons du Soleil, l'Auteur suppose, que cèt Astre est entouré de même que la Terre, d'une atmosphére d'air, qui pése sur sa surface, & qui le comprimant en pousse hors de cèt Astre le feu, qui est la chose du monde la plus liquide,

à peu près, comme pourroit faire de l'eau, qui seroit enfermée dans une vessie percée d'une infinité de petits trous & comprimée bien fortement, * ou, comme vous voyez sortir le vif-argent à travers une peau de chamois, dans laquelle on l'a enfermé, pour le nettoyer, lors qu'on presse cette peau. Ce sont ces rayons, qui traversant cette atmosphére avec une très-grande rapidité, & rencontrant en leur chemin la Terre & les Planétes, leur impriment autant de mouvement qu'il leur en faut, pour tourner en même tems & autour du Soleil, & même sur leurs axes. Cette vertu qu'on attribue aux rayons du Soleil, se prouve par l'expérience. Car si vous exposez au foyer d'un verre ardent une poignée de sable, elle en est chassée & dissipée tout aussi-tot, comme par un coup de vent. Si on y expose un ressort, on lui voit aussi faire des vibrations assez sensibles. Mr. *Hartsoeker* explique son sentiment plus au long. On pourra le consulter.

On a vû, que, selon son opinion,

* *Cette addition est de l'Auteur de ces Nouv.*

la Lune contribuë à faire tourner la Terre sur son Axe. Si cela est on n'a pas de peine à comprendre, pourquoi *Jupiter*, qui est beaucoup plus grand que la Terre, & peut-être cinq cens fois moins exposé aux rayons du Soleil à cause de sa distance, tourne pourtant sur son axe en moins de dix heures. Car, au lieu que la Terre n'est aidée dans son mouvement diurne que par une Lune, *Jupiter* est au milieu d'une Atmosphére, qui a quatre Lunes assez grandes. D'ailleurs Mr. *Hartsoeker* croît que la Terre & *Jupiter* sont creux en dedans, & que la croute qui envelope *Jupiter* peut n'être pas beaucoup plus épaisse, que la croute sur laquelle nous habitons; en sorte que cette Planéte sera considérablement plus légére que la Terre à proportion de sa grandeur, & beaucoup plus en état d'être remuée & tournée sur son axe.

Il explique aussi d'une maniére nouvelle, pourquoi toutes les Planétes décrivent des Ellipses autour du Soleil, & comment s'est pû former l'Anneau de *Saturne*. Il nous dit, qu'il ne voit pas de raison de soutenir, que la Terre, la Planéte

la moins considérable de toutes, ou peu s'en faut, soit seule remplie d'animaux, d'arbres, & de plantes, & que les autres Planétes en soient entiérement privées. Il ne dit pas qu'il y ait des hommes semblables à nous; mais il croit, au moins, qu'il y a des animaux douez de raison comme nous, &, peut-être dans un degré bien plus éminent; de sorte que, s'ils ont des mains, & l'usage du fer, comme nous, nous ne les surpassons pas en Arts & en Sciences. Il met l'usage du fer, comme une condition nécessairement requise, à aquerir les Arts & les Sciences, & il croit que, sans l'usage de ce metal, notre Vie ne seroit guéres plus heureuse, que celle des bêtes. Ainsi les hommes ne savent ce qu'ils disent, quand ils se plaignent, que la Nature ait été si libérale à nous donner du fer, & si avare à nous donner de l'Or; puis que l'Or est un metal, dont nous ne saurions tirer presque aucun usage, non pas même dans la Médecine: car les préparations, que l'on fait du fer, valent infiniment mieux que celles que l'on peut faire de l'Or, qui ne font autre chose que
 vuider

vuider la bourſe des malades qui s'en ſervent.

Depuis 22. ou 23. ans on a aperçu le matin avant le lever du Soleil, & le ſoir après qu'il eſt couché, un ſentier de lumiére étendu ſur le Zodiaque. Mr. *Hartſoeker* croit que cette lumiére eſt de tout tems & qu'on n'y a pas pris garde. Ce n'eſt, ſelon lui, qu'une fumée très-légére ſortie du Soleil, qui eſt montée juſques dans la Region des Planétes, & qui eſt éclairée par les rayons de l'Aſtre qui l'a produite. Cette lumiére ſe trouve couchée ſur le Zodiaque, parce que, quoi que la fumée ſorte de tous côtez du Soleil, elle ne ſauroit faire beaucoup de chemin, ſans être pouſſée vers l'endroit, où le mouvement eſt le plus rapide, c'eſt-à-dire, dans le plan de l'Equateur de cèt Aſtre.

Notre Auteur croit que les Cométes peuvent bien être des globes creux en dedans & par conſequent très-legers, qui s'étant formez dans le Soleil, ſont chaſſez bien loin par la force de cèt Aſtre, & peuvent paſſer juſques dans la Region des Planétes, & bien au delà de *Jupiter* & de *Saturne*, ſuivant qu'ils ſeront plus

plus ou moins legers. Ces Globes peuvent continuer leur route, par l'impression qu'ils ont reçuë du Soleil, jusques bien au delà de l'endroit de leur équilibre, où ils sont obligez de retourner vers cèt Astre, à peu près avec la même rapidité, qu'ils en étoient sortis, & de s'y plonger de nouveau. Ce Globe paroîtra ainsi décrire ou un grand Cercle, ou, du moins, un arc, qui en aproche de fort près. Et, puis qu'en sortant du Soleil comme d'une fournaise, il ne se peut qu'il ne brûle & ne fume de tous côtez, il doit nécessairement être entouré d'une Atmosphére de fumée, qui étant beaucoup plus légére que ce corps fumant, le doit quitter, à mesure qu'elle s'en exhale & le dévancer considérablement. Par ce Systême, l'Auteur explique tous les autres Phénomênes des Cométes. * S'il est bien vrai, tous les Astronomes, qui ont crû pouvoir prédire le retour des Cométes se sont trompez, & Mr. *Du Tal* aura eu raison de rejetter leur † opinion.

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

† *Voyez le premier Article des Nouvelles de ce mois.*

Il y a des Etoiles, qui paroiſſent & qui diſparoiſſent en des têms réglez & périodiques, telle qu'eſt celle du col de la Baleine, qui demeure tous les ans ſept ou huit mois inviſible, & qui ſe fait voir durant trois ou quatre mois, retournant à la même grandeur à peu près durant 330. jours. L'Auteur explique ce Phénoméne en diſant qu'il peut arriver que les Corps incombuſtibles, qui ſont dans cette Etoile, forment une croute autour d'elle, que cette croute ait une ouverture en quelque endroit & tourne autour de l'Etoile. Selon cette ſuppoſition, cette Etoile ſe peut faire voir en des tems réglez & périodiques, ſavoir lors que le trou de la croute eſt tourné de nôtre côté. * Si cela eſt les Planétes, qui ſont autour de cette Etoile, s'il y en a, ſeront preſque entiérement privées de lumiére, & les Habitans de ces Planétes ſeront les plus malheureux peuples du Monde. A moins qu'on ne diſe, que cette croute, qui eſt aſſez épaiſſe, pour nous cacher la lumiére de cette Etoile, à cauſe de ſon éloignement, ne fait que la diminuer

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

minuer un peu à l'égard des Planétes, qui en ſont beaucoup plus près que nous; à peu près, comme notre Soleil a été obſcur dans de certaines années, à cauſe du grand nombre de taches, dont il étoit couvert.

II. Mr. Hartsoeker deſcend ſur notre Terre dans ſon ſecond Livre, & il y explique le Flux & le Reflux de la Mer; les Vens réglez & périodiques, les Courans d'eau, la Peſanteur, la Nature & les Proprietez de Corps durs & liquides, de l'Air, des Elémens des Chimiſtes, des Metaux, de l'Antimoine, de l'Aiman, & du Verre. Notre Auteur croit que les Vens réglez ſont cauſez par les rayons du Soleil, & explique toute la diverſité de ces vens dans les différens endroits des Mers, par le lieu où ſe trouve le Soleil dans les différentes ſaiſons de l'année, par la ſituation des montagnes & des rivages, par le mouvement de la Terre &c. La Planéte de *Jupiter* eſt, pour le moins, huit mille fois plus grande que la Terre, & elle tourne deux fois & deux cinquiêmes plus vîte ſur ſon Axe; d'où il ſuit que tout ce qui

est sur la surface de cette Planéte, doit tourner presque cinquante fois plus vîte, que ce qui est sur la surface de la Terre. Cela posé, s'il y a dans cette Planéte de l'eau & de l'air, comme sur la Terre, les Vens y doivent soufler avec une très-grande impétuosité, & les Courans d'eau y doivent être très-violens.

Selon ces Principes, on peut croire, 1. que les bandes obscures, qui paroissent sur cette Planéte ne sont que des Mers, & qu'elles ne sont pour la plûpart paralleles à l'Equateur de cette Planéte & n'environnent tout son Globe, qu'à cause de son mouvement rapide d'Occident en Orient, qui doit obliger l'eau d'aller avec rapidité d'Orient en Occident, & par conséquent de creuser & de former ces grans fossez à l'entour de cette Planéte. 2. Que les taches claires ne sont que des Isles, qui se trouvent dans ces Mers, & qui soufrent des variations continuelles, étant très-souvent transportées par le courant de l'eau. 3. Que les interstices clairs, qu'on aperçoit dans cette Planéte, ne sont que des Terres. 4. Enfin, que les taches obscures ne sont que des inondations dans

ces

ces Terres, ou de grans Lacs, ou bien de grandes forêts, ou des terres cultivées, si ces taches sont constantes.

On trouvera dans notre Auteur des conjectures très-ingénieuses sur la configuration des parties des corps différens, pour en expliquer les Phénoménes, & ces conjectures sont d'ordinaires assez différentes de toutes celles des Philosophes Méchanistes, c'est-à-dire, de ceux qui tâchent d'expliquer la nature des Corps, par la configuration, la situation, la grosseur, le mouvement ou le repos de leurs parties. Par exemple, il croit que les parties de l'eau sont des boules, dont les surfaces trop unies ne peuvent faire aucune impression sur la Langue; c'est-à-dire, qu'elles sont insipides. Ces boules, qui ne peuvent manquer de pénétrer par tout, où elles trouvent quelque ouverture, ou quelque pente pour pouvoir rouler, sont creuses en dedans, percées d'une infinité de petits trous, & remplies d'une matiére très-subtile, qui donne un passage fort libre aux rayons de lumiére. L'eau se gêle & se durcit par le froid, parce que le feu qui est répandu

répandu dans l'Univers s'en retire, & que les boules, dont elle est composée, s'aprochant les unes des autres & se rencontrant par leurs ouvertures, qui doivent en quelque façon faire l'effet des plans, elles ne sauroient plus rouler ni tourner en tout sens, étant pressées les unes contre les autres, par une colomne de matiére, qui pése dessus, & qui en fait un corps dur, qu'on apelle glace. Ainsi l'eau pure, & qui n'est point mêlée d'air, doit se condenser en se gelant, & cette glace doit aller au fond de l'eau; comme l'Auteur l'a expérimenté dans de l'eau purgée d'air. Les conjectures de l'Auteur pour expliquer la nature de l'Air, sont encore *plus* ingénieuses, mais il faudroit trop de paroles, pour les expliquer. . .

L'Air est la cause d'une bonne partie des effets, qui se produisent sur la Terre, c'est en particulier l'Air, qu'on empêche de sortir, dans la machine inventée par Mr. *Papin*, qui fait que les viandes s'y cuisent en si peu de tems, & que les os même s'y amollissent. Monsieur *Hartsoeker* n'a pas encore éprouvé comment les viandes cuiroient dans

le vuide ; mais il ose assurer par avance, que la viande ne cuiroit point bien, ou qu'il faudroit un tems considérable pour la cuire. * Je ne sai pourtant, si, en cas qu'il y eut de l'air dans les pores de la viande, qu'on n'eut pû en tirer par la machine pneumatique, cèt air venant à se dilater par la chaleur, & n'étant point passé par l'air extérieur, puis qu'on suppose qu'il n'y en eut point, qui environnât la viande ; je ne sai, dis-je, si cèt air, dilaté par la chaleur, ne romproit pas les cellules, où il seroit renfermé, & n'attendriroit pas, par conséquent, la viande : à peu près comme l'air renfermé dans la vessie de carpe dilate, & remplit cette vessie, & la créve même, si on y en a un peu trop laissé, dès qu'on vient à ôter l'air, qui presse extérieurement sur cette vessie. La seule expérience peut nous donner des lumiéres sur ce sujet.

Mr. *Hartsoeker* conçoit le sel Alkali tant fixe que volatil, comme un composé de cylindres ou autres corps semblables creux d'un bout à l'autre, où les sels acides se peuvent loger,

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

loger, en sorte que leurs pointes sortent un peu de part & d'autre. Par ce moyen on conçoit aisément comment les Alkali absorbent les Acides.

Comme on trouve en plusieurs endroits de la Terre des mines & des rochers de sel gemme, & que ce sel est tout-à-fait semblable au sel marin, on peut croire qu'il y a eu autrefois au fond de la Mer une infinité de rochers & de mines de sel, que les eaux ont dissout, & que c'est de cette maniére, que la Mer est devenuë salée. * J'ai connu un habile Philosophe, qui disoit que Dieu avoit créé la Mer salée telle qu'elle est; & cela n'est pas sans aparence, ni fort différent du sentiment de nôtre Auteur; car on demandera toujours d'où viennent ces montagnes de sel, & il faudra, enfin, recourir à la création. L'opinion des Péripatéticiens, qui croyent que la Mer est salée, parce que les eaux en sont brûlées par l'ardeur du Soleil, est insoutenable. Employez tout le feu imaginable vous ne changerez pas en sel de l'eau douce. Notre Auteur

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

teur raporte diverſes belles expériences chymiques, que l'on pourra conſulter.

Il s'attache ſur tout à faire voir que les parties, qui compoſent les Metaux, ſont inaltérables, & que par conſéquent, on ne peut pas changer un metal en un autre metal, & faire par exemple, de l'Or avec de l'Argent, ou du Cuivre. Ceux qui tirent de l'Or, de quelque maſſe de Plomb, d'Etain, ou d'Argent, s'ils ne trompent point, ne l'en tirent, que parce que dans la Terre, quelques grains d'Or ſe ſont mêlez, avec les parties de ces autres Métaux, comme on découvre par le Microſcope, quantité de petites parties d'Or dans le ſable de Guinée. Que ſi on croyoit que l'Or au lieu d'être compoſé de parties homogénes inaltérables, eſt compoſé de parties hétérogénes à peu près de la même grandeur, tout cela n'en rendroit pas la production artificielle plus facile. Car qui peut ſe vanter de connoître quelles ſont ces parties, qui forment l'Or? Et quand on les connoitroit, qui oſeroit ſe promettre, que, parmi une infinité de corps, que la Terre nous fournit, il ſeroit aſſez heureux,

reux, pour trouver en tâtonnant ceux qui feroient propres à faire de l'Or, & pour en favoir la juste quantité. On pourroit aussi-tôt espérer qu'en jettant au hazard un million de dez à la fois sur une Table, ils marqueroient tous le même nombre. Le Livre de notre Auteur est utile & curieux; mais quand il ne produiroit d'autre fruit, que de guérir ceux, qui cherchent inutilement la Pierre Philosophale, le Public lui seroit très-obligé. Il fait voir que la Transmutation des Metaux n'est pas plus possible dans le Systême Cartésien, que dans le sien, & je croi qu'il n'y a point de Cartésien, qui ne soit de son sentiment. Le célébre *Rohault* se déclare positivement contre cette Transmutation dans la Physique.

Comme l'Auteur croit les Métaux inaltérables, il n'est point persuadé, qu'ils se vitrifient par le moyen d'un feu ardent, comme est celui des rayons du Soleil rassemblez par un Miroir. Les Métaux ne paroissent se vitrifier, que parce que le feu écartant les parcelles de ces corps pendant la calcination, plusieurs sels & autres corps, qui voltigent

tigent incessamment dans l'Air, trouvent moyen de s'y fourrer, en augmentent le poids, & s'y vitrifient. Une preuve de cela, c'est qu'on peut toujours revivifier ces métaux, quand on veut.

Le Mercure n'est pas plus altérable que les autres métaux; & *Van Helmont* s'est trompé ou a voulu tromper les autres, lors qu'il a prétendu l'avoir changé en eau commune.

Je ne m'arrêterai point sur l'explication des propriétez de l'Aiman; parce que je ne pourrois le faire, que par un long Discours. Je remarquerai seulement, que, quoi que l'Auteur ne soit pas du sentiment de *Descartes*, pour le détail; il admet en gros les Principes de ce Philosophe, qui sont, que la vertu merveilleuse de cette Pierre dépend d'une matiére qui coule perpétuellement à travers de ses pores, entrant par l'un de ses poles & sortant par l'autre. L'Auteur ne croit pas que cette matiére qui coule à travers l'Aiman entre & sorte également par les deux poles, c'est-à-dire, qu'il y ait toujours de la matiére, qui entre, par exemple, par le pole boréal & sorte

par

par le pole austral, & d'autre, au contraire, qui entre par le pole austral & sorte par le pole boréal. Il croit que la matiére Magnétique entre par un pole, qu'il conjecture être le pole austral, & sort par l'autre, qui est le boréal. L'Auteur explique la Déclinaison de l'Aiman d'une maniére fort ingénieuse; on pourra le voir à la pag. 173. & suiv.

Le Verre, selon Mr. *Hartsoeker*, n'est qu'un amas d'une infinité de grains de sable fondus en une seule masse par l'aide de quelque sel, qui ne fait que faciliter la fusion: & chaque grain de sable n'est qu'un composé d'une infinité de Polyëdres creux en dedans, & remplis d'une matiére très-subtile. Car, puis que le Verre ne pése guére plus que l'eau, & que c'est une matiére très-dure, il paroit impossible de le concevoir autrement. De plus, comme c'est une matiére au travers de laquelle les rayons de lumiére passent très-facilement, il faut que ces Polyëdres soient ouverts de tous côtez, & percez d'une infinité de petits trous.

III. Le troisiême Livre traite des Principes Physiques du Corps mutuel, du Mouvement, de la nature

ture & des proprietez du feu ; de la Réfraction & de la Réflexion des rayons de lumiére, & du point Optique, & finit par les Couleurs.

Mr. *Hartsoeker* croit, qu'il y a une infinité de Corps, qui demeurent toujours constamment les mêmes. Que l'Eau, par exemple, ne se change jamais en Air, ni l'Air en Eau, & ainsi d'un très-grand nombre d'autres Corps, qu'à cause de cela on peut apeller *Corps premiers* ou *Matiére première.* Il croit que ce Monde visible peut être distingué en deux sortes d'Etres immuables & entiérement différens l'un de l'autre, dont l'un est absolument liquide ou fluide, & l'autre absolument solide & dur: ce sont là les deux Elémens, dont tous les Corps sensibles sont composez. Comme l'Auteur a déja expliqué son sentiment là-dessus dans ses Principes de Physique publiez depuis quelques années, nous ne nous y arrêterons point.

Après avoir établi ses deux Elémens, il passe aux Régles du Mouvement, qu'il explique avec beaucoup de soin. Il en a plusieurs, qui sont communes avec celles de *Des-*

cartes,

cartes, & quelques autres, qui lui sont tout-à-fait opposées. Il ne veut pas, par exemple, qu'il y ait toujours la même quantité de mouvement dans le Monde, comme l'a crû ce Philosophe. Aussi cette opinion est-elle rejettée aujourd'hui presque de tous ses Disciples, qui enseignent, qu'il y a toujours le même degré de force dans les corps; quoi qu'il n'y ait pas toujours le même degré de mouvement. L'Auteur démontre aussi l'impossibilité du Mouvement perpétuel Il montre comment on peut expliquer la pesanteur, par les seules régles du Mouvement, sans avoir recours à aucune matiére subtile, qui se meuve en tout sens avec beaucoup de rapidité autour de la Terre.

En parlant de la Lumiére l'Auteur adopte le sentiment de ceux, qui ne veulent pas qu'elle parvienne du corps lumineux à nous dans un seul moment. Les Observations, qu'on a faites sur les Eclipses des Satellites de *Jupiter*, semblent établir incontestablement que la lumiére se communique successivement d'un lieu à un autre. Notre Auteur explique comment il conçoit que cela se fait.

Il

Il croit que le Monde eſt infini, qu'il eſt par tout parſemé d'Etoiles fixes telles que celles que nous voyons; que chacune de ces Etoiles a des Planétes, qui tournent autour d'elles, & que toutes ces Planétes ſont peuplées d'Animaux & de Plantes, comme la Planéte que nous habitons. Cela ſemble donner une grande idée du Créateur de l'Univers; mais je ne ſai ſi les Théologiens s'accommoderont bien de toutes ces Planétes habitées. Quoi qu'il en ſoit, Mr. *Hartſoeker* n'eſt pas le premier Auteur de cette opinion.

Il explique avec ſoin la nature & la cauſe de la réflexion & de la réfraction des rayons de Lumiére. On a eu de la peine juſqu'ici d'expliquer pourquoi un nombre preſque infini de rayons peuvent venir d'un ſeul & unique point d'un objet. Mais notre Auteur dit que ceux qui font cette difficulté n'ont pas bien compris, ce que c'eſt qu'un point en matiére d'Optique. Ce n'eſt autre choſe qu'un Corps grand ou petit, qui étant vû ſous un certain angle, n'étend ſon image dans le fond de l'œil que ſur l'extrémité d'un ſeul des filets, dont le nerf optique eſt compoſé.

Une Armée toute entiére ne nous paroitra donc que comme un point, si nous en sommes assez éloignez, pour qu'elle ne puisse étendre son image, que sur l'extrémité d'un de ces filets. Si nous nous en aprochons davantage, un Régiment nous pourra paroître comme un point ; après une compagnie de soldats, après châque soldat & ainsi de suite. De même il se pourra faire, qu'une Etoile fixe ne nous paroisse, que comme un point, quoi qu'elle soit peut-être, des millions de fois plus grande que le Soleil. Ce même principe peut servir à expliquer, comment un nombre presque infini* de rayons, peut trouver assez de place sur un objet d'une ligne de Diamétre, sans s'y confondre. L'Auteur fait sur ce sujet un calcul fort instructif.

A l'égard des Couleurs, Mr. *Hartsoeker* enseigne que les rayons de lumiére, qui tombent avec un même angle d'incidence sur un corps transparent n'y soufrent pas tous une même réfraction. Il infére delà que

* *C'est-à-dire, un nombre de rayons, qui seroit exprimé par onze caractéres.*

que les rayons sont fort différens entr'eux en vitesse. Ceux qui vont avec le plus de rapidité, étant plus forts, soufrent moins de réfraction; ceux qui vont le plus lentement étant les plus foibles soufrent la plus grande réfraction. Ceux qui ont le plus de vitesse & qui soufrent le moins de réfraction, en passant obliquement d'un milieu dans un autre, se séparent du reste des rayons, & soit qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils excitent en nous une sensation de lumiére, qu'on apelle couleur rouge. Ceux qui sont plus foibles d'un degré se séparent encore des autres, & soit qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils excitent en nous une sensation de lumiére, qu'on apelle le jaune. Il en est de même successivement de tous les autres rayons, qui nous font apercevoir les couleurs de l'Arc-en-Ciel, & celles qu'on voit à travers d'un Prisme de verre. Ce sentiment n'est pas fort différent de celui de Mr. *Newton*; cependant ceux qui connoissent particuliérement Mr. *Hartsoeker* assurent, qu'il avoit inventé cette hypothése, avant que Mr. *Newton* publiât la sienne. Il faut avoüer qu'elle est beaucoup plus fa-

cile à comprendre & beaucoup plus ſimple, que celle de *Deſcartes*, tout ingénieuſe qu'eſt cette derniére.

Notre Auteur finit ſon troiſiême Livre, par l'explication d'un Phénoméne, qui mérite d'être raportée. On a obſervé que la Planéte de *Mars* étant à une certaine diſtance d'une Etoile, a fait changer de couleur à cette Etoile, & l'a fait paroitre à un autre endroit, que celui où elle étoit auparavant. On peut conjecturer que *Mars* eſt entouré d'une grande Atmoſphére d'exhalaiſons & de vapeurs, qui faiſoient ſoufrir réfraction aux rayons de cette Etoile. Cette même Atmoſphére pourroit bien faire que *Mars* nous paroit d'une couleur rougeâtre.

IV. Le quatriême & dernier Livre de Mr. *Hartſoeker* ne contient que trois Diſcours, où il eſt parlé des Exhalaiſons, des Vapeurs, de la Roſée blanche, des Nuës, des Brouillards, de la Neige, de la Pluye, de la Greſle, des Frimats, &c. de l'Arc-en-Ciel, de l'origine des Fontaines, des Puits, & des Riviéres.

En parlant des Vapeurs & des Exhalaiſons, l'Auteur explique pourquoi l'Argent vif deſcend dans le

Baro-

Baromêtre, lors qu'il fait un tems couvert & orageux, & pourquoi il monte, quand il fait un tems serein. Les Vapeurs & les Exhalaisons, qui se trouvent dans l'air, lors que le tems est couvert, y causent beaucoup de chaleur par la fermentation qu'elles y excitent; cette chaleur fait débander l'air, qui est chassé à droit & à gauche de l'endroit où se fait la fermentation. Ainsi la quantité de l'air, qui pesoit auparavant sur le Mercure, qui est hors du tuyau étant diminuée, le Mercure du tuyau doit descendre, pour garder l'équilibre. D'ailleurs, comme tous les corps, qui fermentent dans l'air, tendent plutot à s'éloigner de la Terre qu'à s'en aprocher, afin de pouvoir continuer leur mouvement avec une entiére liberté; ces corps, bien loin d'aporter quelque pesanteur à l'air, doivent diminuer son poids en le soulevant en quelque façon. Du reste, Mr. *Hartsoeker* ne fait pas beaucoup de cas de l'usage du Baromêtre. Il croit que bien loin qu'on puisse par son moyen prévoir le changement de l'air, deux ou trois jours avant qu'il arrive; bien souvent on

ne sauroit le prévoir un quart d'heure auparavant.

A l'égard de l'Arc-en-Ciel, l'Auteur l'explique à peu près comme *Descartes*, si ce n'est pour ce qui concerne les couleurs en particulier, sur lesquelles nous venons d'expliquer sa pensée. Pour ce qui concerne les Fontaines, les Puits, & les Riviéres, il croit, que ce sont les pluyes, qui les produisent.

ARTICLE III.

NOTITIA ORBIS ANTIQUI, *sive* GEOGRAPHIA *Plenior*, *ab ortu Rerumpublicarum ad Constantinorum Tempora Orbis terrarum faciem declarans.* CHRISTOPHORUS CELLARIUS *ex Vetustis probatisque monimentis collegit, & novis Tabulis Geographicis, singulari curâ & studio delineatis, illustravit. Adjectus est Index copiosissimus locorum & aliarum rerum Geographicarum.*

C'est-à-dire, *Connoissance de l'Ancien Monde, ou Géographie plus ample, représentant la face de la Terre*

Terre depuis l'origine des Républiques, jusqu'aux tems des Constantins. Recueillie d'anciens & fidéles Monumens, & enrichie de nouvelles Cartes dessinées avec beaucoup de soin. Par Christophle Cellarius. On y a joint un Indice fort ample des Lieux & des autres Matiéres Géographiques. A Cambridge, chez Jean Owen. 1703. in 4. pagg. 862. sans l'Indice & les Préfaces. D'un caractére un peu plus gros que celui de ces Nouvelles.

IL Y A plusieurs années que Mr. *Cellarius*, si connu par un grand nombre d'Ouvrages excellens, publia deux petits Abrégez de Géographie, l'un pour l'ancienne & l'autre pour la nouvelle. Ils ont tous deux été reçus avec beaucoup d'aplaudissement, & il s'en est fait plusieurs Editions. Ces petits Essais firent souhaiter, que l'Auteur voulût traiter le même sujet plus amplement, sur tout à l'égard de la Géographie Ancienne; parce que nous n'avons rien de bien complet & de bien exact sur ce sujet. Mr. *Cellarius* a répondu à l'attente du Public. Il y a déja quelques années, qu'il publia le pre-

mier Tome, dont nous venons de donner le tître. Il fut si bien reçu du Public, que quelques Libraires de Hollande jugérent à propos d'en faire une Edition, qui est celle dont nous nous servons, & qui a été imprimée à Amsterdam, & non à Cambridge, comme porte le tître. Les exemplaires en sont présentement entre les mains du Sieur *G. Fritsch*, qui s'est établi depuis peu dans la premiére de ces deux Villes. Dès que cette Edition de Hollande parut, nous résolumes d'en donner l'Extrait; mais notre Exemplaire ayant été fort long-tems entre les mains du Relieur; nous oubliâmes dans la suite la promesse, que nous en avions faite dans nos Nouvelles; & nous n'en parlerions pas présentement, si le second Volume qui vient d'être imprimé à Amsterdam, aux dépens de *G. Fritsch*, & dont nous avons résolu de donner l'Extrait le mois prochain, ne nous avoit fait souvenir de dire un mot du premier; afin que ce que nous dirons de tout l'Ouvrage ne soit pas une espéce de corps estropié. Cependant, comme il y a long-tems, que ce Volume paroit, nous n'en parlerons qu'en peu de mots.

Ce

Ce premier Volume est divisé en deux Livres. Le premier contient les Principes généraux de la Géographie, autant qu'ils étoient connus des Anciens. *Anaximandre* de Milet Disciple de *Thales*, fut le premier, qui osa représenter la Terre sur une Carte. On dit aussi qu'il fut le premier, qui fit un Globe Terrestre. La Géographie se forma ensuite peu à peu, comme on l'aprendra de Mr. *Cellarius*.

Les Anciens n'étoient pas tous du même sentiment sur la figure de la Terre. Cependant les plus savans & les plus judicieux n'ont point douté, qu'elle ne fut de figure sphérique. Si quelques-uns ont parlé autrement, c'est lors qu'ils parloient en Orateurs ou en Poëtes, & qu'ils s'accommodoient aux idées populaires. Il est vrai, qu'il y en a plusieurs, qui ont dit que la Terre étoit oblongue; mais alors ils vouloient parler de la Terre habitable, ou qu'ils croyoient seule habitée, & qu'ils apelloient οἰκουμένην. Le nom d'*Orbis* & d'*Orbis Terrarum*, qu'ils lui ont donné, marque bien qu'ils l'ont cruë ronde. Ajoutez à cela, qu'ils la représentoient sur leurs monnoyes par

la figure d'un Globe. Mais ils ne croyoient pas que la quatriême partie de la Terre fut habitée, & c'eſt ce qu'ils apelloient le *Monde habitable*.

C'eſt ſur ce fondement, qu'ils parloient ſouvent du milieu de la Terre, & qu'ils diſoient que la Ville de Delphes étoit ce milieu. Les Chrétiens enſuite diſputérent cèt avantage à cette Ville, & dirent que celle de Jéruſalem étoit véritablement au centre du Monde habité. Mr. *Cellarius* croit que les Chrétiens avoient raiſon, pourvû qu'on ne prenne pas ce mot de milieu ou de centre à la rigueur Philoſophique. En ſorte que *Jeſus-Chriſt* étant né à Bethléem & ayant été crucifié à Jéruſalem, on peut dire que l'Ouvrage de la Redemtion s'eſt fait au milieu du Monde habité, afin que le ſalut, qui apartenoit à toutes les Nations, leur fût plus facilement annoncé.

On ſait que les Anciens ont regardé la Zone Torride, comme inhabitable, à cauſe de l'extrême chaleur, qui y régne toute l'année. Cependant *Eratoſthénes* ſoutenoit que le Pays, qui eſt ſous l'Equateur, étoit fort tempéré, & *Polybe* eſt du

même

même sentiment. La raison qu'il en allégue c'est que ce Pays est fort élevé, & qu'il y pleut souvent; ce qui est vrai, quoi que, peut-être, ces Anciens n'apuyassent leur opinion que sur d'assez mauvaises raisons.

La pratique commune & des Anciens & des Modernes c'est de diviser la Terre en cinq Zones; cependant *Posidonius* en établissoit sept & *Polybe* six. Le premier en mettoit deux près des Tropiques, qu'il disoit être habitables, quoi qu'avec peine; & celle du milieu, sous l'Equateur, étoit seule inhabitable. Quant à *Polybe*, quoi qu'il comptât six Zones, il ne disoit rien de fort différent de l'opinion commune, divisant seulement la Zone Torride en deux, parce qu'elle est effectivement partagée en deux par l'Equateur.

La division de la Terre en Climats usitée & par les Anciens & par les Modernes est plus curieuse qu'utile. *Elle a même ceci d'incommode, qu'elle partage la Terre en des parties fort inégales; puis que les Climats d'heure sont plus larges vers

* *Remarque de l'Auteur de ces Nouv.*

l'Equateur, que vers les Cercles Polaires, & vont toujours en rétressissant à mesure qu'ils s'aprochent de ces Cercles; au lieu que les Climats de mois sont plus étroits vers les Cercles Polaires, que vers les Poles. Nous faisons aujourdhui par le moyen des degrez de Latitude, tout ce qu'on peut faire par le moyen des Climats; nous pouvons même facilement déterminer par ces degrez la longueur du plus long jour de l'année sur tous les endroits de la Terre, sous quelque Paralléle, qu'ils soient situez.

Les Anciens divisoient aussi les Habitans de la Terre & à l'égard de leur ombre, & à l'égard de leur demeure comparez les uns aux autres. Tout ce que Mr. *Cellarius* dit sur ce sujet est curieux.

A l'égard des Antipodes, les Anciens disputoient beaucoup sur ce sujet. Il y en avoit, qui ne pouvant savoir s'il y avoit des habitans tout autour de la Terre, prouvoient pourtant par des raisons de Géométrie, qu'il pouvoit y en avoir; d'autres se moquoient de cette opinion, & le judicieux *Plutarque* étoit du nombre de ces derniers. Il trouvoit

ridi-

ridicule qu'on dit qu'il y eût des hommes, qui, comme des Lezards, ou des Tigres fussent attachez par les piés à la Terre & eussent la tête en bas. Parmi les Chrétiens *Lactance* & S. *Augustin* se sont signalez à combattre le sentiment des Antipodes; mais le dernier a pourtant parlé un peu plus modestement que le premier. Quoi qu'il en soit, l'un & l'autre ont fait voir qu'ils étoient de très-méchans Philosophes. L'esprit de *Lactance* étoit si bouché sur ce sujet, qu'il ne pouvoit comprendre que le Ciel fût plus bas que la Terre, *fieri nullo modo posse, ut Cœlum Terrâ sit inferius.* * J'aurois bien voulu savoir comment *Lactance* expliquoit le lever & le coucher du Soleil; peut-être que son sentiment sur ce sujet n'étoit guéres plus raisonnable, que celui de cette bonne femme, qui disoit que le Soleil revenoit durant la nuit par dessus notre tête à l'endroit, où il s'étoit levé le jour précédent, mais que nous ne l'apercevions pas, parce qu'il étoit nuit.

Les raisons de S. *Augustin* sont

 plus

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

plus plausibles. Il avoüoit la rondeur de la Terre & des Cieux; mais il disoit que, ou l'Hémisphére inférieur étoit couvert de Mer; ou que, s'il y avoit des Terres, elles n'étoient pas habitées, parce que les hommes, qui étoient tous descendus d'*Adam*, n'auroient pas pû traverser une si grande étenduë de Mer pour s'y rendre. Mais il est blamable en ce qu'après avoir avoüé, que la Terre est ronde, & qu'elle est environnée des Cieux de par tout, il traite pourtant d'absurde l'opinion des Antipodes. *Ciceron*, *Pline*, *Macrobe* & plusieurs autres Anciens en ont parlé beaucoup plus raisonnablement.

Mr. *Cellarius* explique ensuite la division des Vens, selon les Anciens; ce qu'ils apelloient les côtez du Monde, le côté droit, le côté gauche, le devant, le derriére, le haut, le bas, &c. Il nous dit ce qu'ils pensoient de la différence des corps & des esprits des hommes, selon les différens lieux, où ils habitoient. On sait qu'ils divisoient la Terre en trois grans Continens, l'Europe, l'Asie, & l'Afrique. Il y en avoit d'autres, mais en petit nombre, qui ne faisoient qu'une seule partie de l'Euro-

pe

pe & de l'Afrique, à qui ils donnoient le nom d'Europe. Ceux qui reconnoissoient ces trois Parties ne leur donnoient pas tous les mêmes bornes, les uns attribuant à une Partie ce que les autres donnoient à l'autre. Tout cela est examiné avec beaucoup de soin par notre Auteur.

Enfin, il parle dans ce premier Livre, des mesures, qui étoient en usage chez les Anciens, & qui étoient fort différentes chez les différens peuples, comme elles le sont encore aujourdhui.

Le second Livre traite de l'Europe, comme de la Partie la plus Occidentale de l'Ancien Monde connu ; car on sait que les Géographes y commencent d'ordinaire par l'Occident. C'est par la même raison, que l'Auteur commence par l'Espagne la Description de l'Europe ; & celle de l'Espagne par la *Lusitanie* aujourdhui le *Portugal*, qui est la Partie la plus Occidentale de l'Espagne. Il se sert avec habileté des anciens Marbres, des Médailles & des autres monumens de l'Antiquité pour déterminer quelque chose de certain dans une matiére aussi obscure, que l'est

l'est toute l'ancienne Géographie. Il ne se contente pas de parler des Provinces & des Villes principales, il parle encore des lieux moins importans, lors que les Anciens en ont fait mention; & après avoir traité de la Terre ferme, il passe aux Isles qui l'environnent; dont il donne la Description avec la même exactitude. Il parle ensuite de la Gaule. Je remarque en passant, que Mr. *Cellarius* ne sait où placer les *Nantuates* dont parlent *César*, *Pline*, & *Strabon*. Je n'ai pas le tems d'examiner ce que ces Auteurs en disent; mais j'avertirai seulement, qu'il y a sur le chemin de Genéve à Lyon, dans la Bresse, une petite Ville sur le bord d'un Lac, qu'on apelle encore aujourdhui *Nantua*. De la Gaule il passe dans les Isles Britanniques; d'où il revient à l'Allemagne, qui est au delà du Rhin, ou, pour parler plus exactement, à celle qui est à la droite de ce Fleuve; car il a parlé de l'Allemagne qui est à la gauche de ce même Fleuve, immédiatement après avoir traité de la Gaule. De l'Allemagne il passe à la Sarmatie Européenne, d'où il revient à cette Partie de l'Allemagne qui compre-

noit

noit la Vindelicie, la Rhetie, & ce qu'on apelloit *Noricum.* Il parle après cela de la Pannonie, de la Moesie, de la Dace, de l'Illyrie, & des Isles Voisines.

On trouve ensuite une ample Description de l'Italie; & quoi que *Cluvier* ait traité avec soin de cette Partie de l'Europe & de l'Allemagne, l'Auteur n'a pas laissé de trouver encore bien des terres inutiles à défricher. Après avoir parlé de l'Ancienne Italie, & rapellé les choses dès la premiére Antiquité; il nous en donne une idée selon la célébre division, qui en fut faite par *Auguste*, & il l'accompagne d'une Carte, qui en représente toutes les Parties. Il n'oublie pas de parler des grans chemins, dont les anciens Auteurs font si souvent mention. Après il nous donne la Description des Isles petites & grandes, qui sont autour de l'Italie.

Mr. *Cellarius* passe de l'Italie dans la Gréce, qui lui fournit une ample matiére, de mettre en œuvre sa profonde érudition & ses recherches; car il faut prendre ici ce mot de Gréce dans sa signification la plus étenduë. Après avoir examiné la Terre

Ferme

Ferme, il parcourt toutes les Isles de la Gréce grandes & petites, il vient de là dans la Thrace, & finit par les Isles, qui sont autour de ce Pays. L'Auteur compare par tout les Historiens avec les Géographes, & explique réciproquement les uns par les autres. Il n'oublie pas même les Poëtes, qui, quoi que fabuleux presque par tout, ne laissent pas de contenir plusieurs remarques de Géographie, de la vérité desquelles on ne sauroit douter. * *Virgile*, par exemple, paroit avoir voulu dans son *Eneide*, étaler tout ce qu'il savoit de Géographie, &, quoi qu'il se trompe plus d'une fois, il dit pourtant souvent la verité, & peut servir utilement à un Géographe judicieux. Mr. *Cellarius* n'a pas négligé les Auteurs Modernes, qui ont traité les mêmes sujets que lui.

Je ne dois pas oublier les Cartes Géographiques dont il a enrichi son Livre. Elles sont toutes nouvelles, & différentes en bien des choses de toutes celles, qui ont paru jusques ici. Il donne dans son Ouvrage les raisons des changemens, qu'il a ju-[illegible] gé [illegible]

* *Réflexion de l'Auteur de ces Nouv.*

gé à propos de faire. Elles sont au nombre de XXI. Un Livre si important & si utile méritoit bien un Indice exact. Aussi l'Auteur a-t-il pris la peine d'en composer un très-parfait. Et parce qu'il y a divers lieux, qui ont le même nom, & que souvent on est obligé de feuilleter plusieurs pages, avant que de trouver ce qu'on cherche, il a ajouté à chaque nom la Province où le lieu est situé; si vous en exceptez des endroits si connus, que personne ne puisse s'y tromper. Voilà une idée très-générale du premier Volume de la Géographie de Mr. *Cellarius*; nous avons résolu de nous étendre beaucoup plus sur le second, parce qu'il est plus nouveau.

ARTICLE IV.

JOHANNIS NICOLAI *Antiq. Prof. in Academ. Tubing. Libri IV. de* SEPULCHRIS HEBRÆORUM: *in quibus variorum Populorum mores proponuntur, multa obscura loca enucleantur, usus approbantur & abusus rejiciuntur, genuina Hebræorum Se-*

pulcro-

pulcrorum forma ostenditur, illorumque ritus in illis exhibentur & figuris æneis illustrantur. C'est-à-dire, *Quatre Livres des Sépulcres des Hébreux, dans lesquels on propose les Coutumes de divers Peuples, on explique plusieurs passages obscurs, on aprouve les pratiques loüables & on rejette les abus, on explique la véritable figure des Sépulcres des Hébreux, on montre les coutumes, qu'ils observoient à cèt égard, & on les éclaircit par des Figures en taille douce. Par Mr. Nicolai Professeur en Antiquitez dans l'Université de Tubingue.* A Leyde chez Henri Teering. 1706. in 4. pagg. 285. D'un caractére un peu plus gros que celui de ces Nouvelles.

JE NE dirai rien de la méthode de Mr. *Nicolai* dans cèt Ouvrage, parce qu'elle est à peu près la même, que celle du Livre du même Auteur, dont j'ai parlé dans mes Nouvelles du mois d'Octobre *. Je remarquerai seulement, que c'est avec beaucoup de raison, que l'Auteur a ajouté

* Pag. 426.

ajouté au tître de *Sépulcres des Hébreux*, l'explication, qu'on vient de lire ; puis qu'en effet, il parle de plusieurs autres choses que de ces Sépulcres, & que ce qui les concerne fait à peine la moitié de tout l'Ouvrage.

I. Il paroit par le Tître, qu'il est divisé en quatre Livres. Il raporte dans le premier les noms, que les Hébreux, les Grecs, & les Latins donnoient aux Sépulcres; en sorte que si nous venions à perdre par malheur tous les Dictionaires que nous avons en ces Langues, l'Ouvrage de Mr. *Nicolai* deviendroit fort utile à cèt égard, parce qu'il en auroit conservé un fragment considérable. Il nous parle aussi de la Coudée des Hébreux, parce qu'elle servoit à mésurer les Sépulcres de même que les autres édifices. Il cite de longs passages d'Auteurs Anglois, que plus d'un Lecteur souhaiteroit qu'il eut toujours traduits en Latin, parce que cette Langue n'est pas généralement entenduë.

Notre Auteur est si exact, qu'il ne se contente pas de raporter les divers noms des Sépulcres dans les Langues dont nous venons de parler;

il marque même les différentes épithétes qu'on leur donnoit. Il parle en particulier des *Sépulcres blanchis*, dont il est fait mention dans l'Evangile; & il soutient, après divers Auteurs, qu'on ne les blanchissoit, qu'afin qu'étant aperçus des Passans, ils ne s'aprochassent pas d'un endroit souillé, & qui les rendroit impurs. Il explique aussi l'action d'ensevelir tant chez les Hébreux que chez les Grecs & chez les Romains. Il ne manque pas non plus de parler des corps morts, & des divers noms, que leur donne l'Ecriture.

II. DANS le second Livre notre Auteur traite de la Sépulture des diverses Nations; & le plan qu'il se forme est si vaste, qu'il parcourt les quatre Parties du Monde; mais avant que d'entrer en matiére, il avertit les Lecteurs de se mettre bien dans la mémoire ce qu'il a ramassé avec beaucoup de travail; persuadé que les Etudians, qui auront à parler sur la sépulture & sur les sépulcres, pourront le faire avec édification, après avoir bien étudié son Ouvrage. On ne sauroit disconvenir qu'il ne contienne bien des choses curieuses, ni s'empêcher d'admirer

la peine que Mr. *Nicolai* s'est donnée de ramasser un nombre si prodigieux de citations, qu'on en trouve dans son Ouvrage. Il commence ce second Livre par ce qui concerne le Droit de sépulture, & il croit que la sépulture est fondée sur le Droit de la Nature, sur le Droit divin, & sur le Droit des Gens. Il apuye le Droit Divin sur ces paroles de la Genése *; *tu es poudre & tu retourneras en poudre*. Mais un Philosophe croira, que, quand on n'enséveliroit pas les corps morts, ils ne laisseroient pas de retourner en poudre.

Notre Auteur raporte ensuite les Causes finales de la Sépulture, & il en trouve trois principales, qu'on lira dans le Livre même. Il nous aprend à ce sujet la réponse que fit *Charles-Quint* au Duc d'*Albe* & à l'Evêque d'*Arras*, qui lui demandoient; qu'on renversât le Tombeau de *Luther*, qu'on en tirât son corps, & qu'on le brûlât. Ce Prince répondit, qu'il n'avoit plus rien à démêler avec *Luther*, qui avoit alors un autre Juge; qu'il faisoit la guerre aux personnes vivantes & armées, & non pas aux morts.

On

* *Chap. III. ỳ. 19.*

On trouve après cela les diverses maniéres d'ensevelir, & l'on soutient avec beaucoup de raison, que la plus ancienne étoit l'*inhumation*. C'est celle du moins, qui a été observée par les Patriarches, & *Ciceron* est du même sentiment. Ces remarques sont suivies des diverses coutumes d'ensevelir chez presque tous les peuples de l'Univers. Les Babyloniens enterroient les morts, après les avoir envelopez dans du miel. Les Perses les enduisoient de Cire. Les Egyptiens n'en usoient pas de même à l'égard de tous les morts. Quelques Ethiopiens les renfermoient dans des vases de verre, pour être toujours en état de les faire voir à leurs Descendans. Quelques Indiens tuoient leurs Parens, avant qu'ils fussent accablez de vieillesse & de maladie, & les mangeoient ensuite, ne croyant pas leur pouvoir donner une sépulture plus honorable, que celle de leur propre corps. Les Parthes les donnoient à dévorer aux chiens & aux oiseaux, après quoi ils enterroient leurs os. Il y en avoit, qui mangeoient tout le corps du Défunt, excepté la tête, qu'ils pre-

prenoient soin de dorer & de conserver.

Nostre Auteur parcourt ensuite tous les Sépulcres de l'Univers, en commençant par l'Asie. Il parle des Sépulcres de *Semiramis*, de *Sardanapale*, de *Cyrus*, de *Mausole*. On n'oublie pas les Pyramides d'Egypte, qu'on prétend avoir été les sépulcres des Rois Egyptiens. On croit d'ordinaire, que les briques que les Israëlites étoient obligez de faire servoient à la construction de ces Pyramides: Mais on n'en construisoit plus dans le tems que le Peuple de Dieu fut contraint de s'occuper à un ouvrage si pénible. En parlant des Tombeaux de l'Europe, Mr. *Nicolai* n'oublie pas de nous aprendre où l'on ensevelit aujourd'hui les corps des divers Princes, qui commandent dans cette Partie de l'Univers. Il nous dit, par exemple, que les Corps des Rois de France sont inhumez à S. *Denis*, ceux des Rois d'Angleterre dans l'Eglise de *Westmunster*, &c. Il parle aussi des divers ornemens des Tombeaux, de l'or, des armes, & des autres meubles précieux, qu'on ensévélissoit avec les morts; coutume que les

Lacédémoniens défendirent par une Loi expresse, qui ordonnoit qu'on n'inhumât rien avec eux. *Ciceron* nous dit que les Athéniens avoient aussi défendu qu'on enterrât de l'or avec les morts. Les Peuples de Russie donnoient des Lettres de recommandation aux Défunts, pour être reçus plus facilement dans le Ciel.

III. Mr. Nicolai vient, enfin, aux Tombeaux des Hébreux dans son troisiéme Livre, & pour ne rien oublier il prend la chose dès devant le Déluge; ou pour mieux dire dès la fondation du Monde; puis qu'il commence par examiner en quel lieu fut enterré *Adam*. On peut bien croire, que sur une telle question les Savans ont donné l'essor à leur imagination. Ils ont pû à coup sûr avancer tout ce qu'il leur a plû sur ce sujet; persuadez que personne ne pourroit leur donner le démenti. *Origéne* avoit apris par une ancienne Tradition, qu'*Adam* avoit été enseveli sur le Calvaire, le lieu même où *Jesus-Christ* avoit été crucifié, circonstance qui lui fournit de la matiére, pour bien des moralitez. Pour notre Auteur, il croit qu'*Adam* fut enterré dans le lieu où il habita,

bita, après qu'il fut chassé du Paradis terrestre, & qui n'en devoit pas être éloigné, & ce lieu, selon lui, pourroit bien être près de Babylone.

On trouvera dans ce Livre toutes les différentes espèces de Sépulcres, qui étoient en usage parmi les Hébreux, tant pour les personnes distinguées, que pour celles du commun, sans excepter ceux des criminels. On nous parle aussi de ceux à qui on refusoit la sépulture, parmi lesquels on met ceux qui se tuoient eux-mêmes, ce qui donne occasion à notre Auteur d'examiner si l'homicide de soi-même est défendu. C'est la méthode de Mr. *Nicolaï* de traiter d'ordinaire des questions détachées à l'occasion de son sujet principal, ce qui fait qu'on trouve dans ses Ouvrages bien des choses, qu'on n'y auroit pas cherchées. Il parle assez amplement du sépulcre de *Lazare* & de celui de *Jesus-Christ*, & il a ramassé sur ce sujet une bonne partie de ce que les Savans en ont dit. Il refute ceux qui ont crû qu'anciennement on n'enterroit pas hors des Villes, & il prouve par plusieurs autoritez, qu'il y avoit des sépul-

cres dans les Villes même. Cependant il convient que chez les Juifs c'étoit la coutume ordinaire d'enterrer hors des Villes, dans des lieux éloignez du commerce des hommes. Il blâme fort la coutume d'inhumer dans les Eglises, sur tout dans des tems contagieux ; parce que les exhalaisons des corps morts peuvent infecter les Vivans. Il fait voir que chez les Hébreux on enterroit non seulement les hommes, mais les cadavres même des bêtes. Il prétend que les Juifs avoient accoutumé de visiter les Sépulcres ; pour recommander le mort à Dieu par leurs priéres, & pour lui souhaiter une heureuse résurrection.

IV. Le quatriéme Livre, qui est le dernier, traite des ornemens des Sépulcres tant extérieurs qu'intérieurs. Il met dans le premier rang les Statuës & les colonnes qu'on érigeoit près des Tombeaux ; le soin qu'on prenoit de les blanchir avec de la chaux ; les Pyramides & les Mausolées ; les Synagogues & les Temples que l'on construisoit sur les Tombeaux ; & il met au rang des ornemens intérieurs, l'Onction des morts, les habits dont on les revê-

toit,

toit, les bandes dont on les entouroit. Il parle aussi du Suaire de *Jesus-Christ*; & finit par l'explication Morale des Tombeaux.

Il nous aprend dans ce quatriême Livre, que les Juifs habilloient les morts, parce qu'ils croyoient que ces Morts ressusciteroient tout vetus. Cela donne occasion à notre Auteur d'examiner si les corps des Rois étoient vetus des mêmes habits que ceux des particuliers; & à l'occasion des Rois morts, il parle des différens habits des Rois vivans, & il croit qu'on ne peut douter que les habits des Rois des Juifs ne fussent beaux. *Extra omnem dubitationis aleam ponimus pulchras fuisse,* (*nempe Regum vestes.*) On en croiroit, sans doute, l'Auteur sur sa parole, cependant il ne laisse pas de prouver sa Thése par de bonnes & belles autoritez.

Mr. *Nicolai* ne veut pas qu'on aît envelopé d'un linceul le Corps de *Jesus-Christ* après sa mort, & qu'on l'ait ensuite lié de bandes par dessus. Mais pour concilier les Evangelistes, dont les uns parlent d'un linceul & les autres de bandes, il dit qu'on [illegible] un linceul, qu'on le coupa
 en

en bandes, & qu'on en lia le corps de *Jesus-Christ*. Pour moi, je ne comprens pas qu'il y aît de la difficulté à dire, qu'on se servit & d'un linceul, & de bandes par dessus le linceul. L'exemple des petits enfans, que l'Auteur allégue, semble faire contre lui. Car, du moins dans tous les endroits où j'ai été, on envelope un enfant dans une couche de toile, avant que de le lier avec des bandes. Si S. *Jean* n'a pas parlé du linceul, lors qu'il a fait l'énumération de ce que S. *Pierre* vit dans le Tombeau de J. C. c'est parce qu'il n'en avoit rien dit, lors qu'il avoit parlé de sa sepulture, ou, peut-être, parce que J. C. s'étoit retiré du Tombeau envelopé dans ce linceul.

Nous ne nous arrêterons point aux explications mystiques & morales sur le Tombeau de *Jesus-Christ*, par lesquelles Mr. *Nicolaï* finit son Livre, parce que nous nous souvenons, que c'est un Extrait & non un Sermon, que nous écrivons.

A. R.

ARTICLE V.

Catalogue de Livres Nouveaux ou Réimprimez depuis peu, accompagnez de quelques Remarques.

I.

DISSERTATION *sur une* FIGURE *de Bronze, trouvée dans un Tombeau, & qui represente une Divinité des Anciens. Par Mr.* MOREAU DE MAUTOUR. A Paris, chez Pierre Cot. in 8. pagg. 36. gros caractére.

CETTE Dissertation a été lûë Manuscrite dans l'Assemblée de l'Académie des Inscriptions, & l'aprobation, qu'elle y a reçuë, a determiné l'Auteur, qui en est Membre, à la faire imprimer. Aussi meritoit-elle de voir le jour. Il faudroit même que quelque personne curieuse prit la peine de recueillir en un seul Volume & cette Dissertation & les autres du même Auteur, & plusieurs autres de même nature; qui

ſe perdront bien-tôt, à cauſe de leur petit Volume, à moins qu'on ne prévienne ce malheur, par le remé-de que je viens d'indiquer. Celles de Mr. *Baudelot* l'Aprobateur de la Diſſertation dont nous parlons, tien-droient un rang conſidérable dans ce Recueil, car châcun ſait qu'il eſt également ſavant & curieux ſur tou-tes ſortes d'Antiquitez. Il eſt vrai que, quelques-unes de ſes Diſſerta-tions ont été critiquées; mais c'eſt ce qui en fait voir le prix. On s'aviſe rarement de critiquer des Ouvrages, qui n'ont point de mérite.

La Figure de Bronze, qui a don-né lieu à la belle Diſſertation de Mr. *Moreau de Mautour*, fut trouvée par un Laboureur dans le Vilage d'*A-blainſevelt* entre Bapaume & Arras. Ce Laboureur creuſant un foſſé ſur le bord d'une terre en friche décou-vrit une eſpêce de petit édifice ou monument, ſemblable à un caveau quarré long & large de neuf à dix piés, ſoutenu par quatre piliers ronds de quatre piés environ de hauteur & de trois en circonférence. Le tout étoit conſtruit de pierres quarrées égales de 16. à 17. pouces de lar-geur. Après avoir détruit une partie

de

de ce mouvement, qui, sans doute, étoit un Tombeau, ce Laboureur trouva dans le milieu une grosse urne de terre grisâtre, avec son couvercle, qu'il brisa par hazard d'un coup de pic. L'Urne, de forme ronde, étoit presque remplie de cendres, où il y avoit environ onze cens médailles de petit bronze du bas Empire mêlées de quelques-unes de billon.

D'un côté de l'Urne étoit une autre petite Urne, avec une lampe sépulcrale de terre, dont le dessus tomba par morceaux, dès qu'on le toucha; de l'autre côté on trouva une petite Statuë de bronze de 13. à 14. pouces de hauteur, qui représente un homme nud avec une longue barbe, deux yeux d'argent, & deux cornes à la tête. C'est ce qui en fait la singularité.

Un vieux Curé des environs de ce Vilage sachant ce qui étoit arrivé, & que le Laboureur avoit emporté une certaine figure chez lui, voulut l'aller voir. Mais dès qu'on la lui montra, & qu'il s'aperçut qu'elle avoit deux corps, il fut effrayé & jetta la terreur dans l'ame du Paysan. Il lui dit que c'étoit la figure du Diable,

& que s'il ne la détruisoit il lui en arriveroit malheur. Le Laboureur tout intimidé commença à coups de marteau, par briser un pié à la figure d'un côté, une jambe de l'autre, & l'endommager par d'autres endroits. Par bonheur, il entra dans ce moment un particulier, qui, moins simple & plus avisé, empêcha que l'on ne continuât d'estropier cette figure, qui lui parut singuliére, & qui est présentement entre les mains de Mr. *Moreau de Mautour*.

Il ne doute point que ce ne soit la Figure du *Bacchus senior* ou *barbatus & cornutus* des Anciens. Il fait voir par un très-grand nombre de passages, que les anciens ont donné des Cornes à *Bacchus*; & il en allégue plusieurs raisons, qu'on lira avec plaisir dans la Dissertation même. L'Auteur remarque à ce sujet, que cèt ornement n'étoit pas autrefois une marque honteuse, comme il l'est aujourd'hui. C'étoit au contraire le Symbole de la force, de la puissance, ou de l'abondance. C'est dans ce même sens, que ce mot se prend aussi fort souvent dans l'Ecriture.

Quoi

Quoi qu'il en soit, il croit que, comme la plûpart des Divinitez ou des Heros fabuleux, sont des personnages de l'Histoire Sainte défigurez, que *Saturne* est *Adam*; *Mercure*, *Chanaan*; *Atlas*, *Enoch*; *Deucalion*, *Noé*, *Hercule*, *Josué* ou *Samson*; *Iphigenie* la fille de *Jephté*; *Serapis*, *Joseph*; aussi *Bacchus* n'est autre que *Moyse*. Mr. *Moreau de Mautour* rend la chose fort plausible par le grand nombre de raports très-justes, qu'il trouve entre cette fausse Divinité & cèt ancien Législateur. On sait en particulier, qu'on représente *Moyse* avec des cornes, parce qu'étant descendu de la montagne il parut aux Israëlites avec des rayons de lumiére sur le front, & que la Vulgate a traduit, *videbant faciem egredientis Moysi esse cornutum.*

A l'égard des Médailles trouvées dans l'Urne, & qui ont passé par les mains de notre Auteur au nombre de mille cinquante, elles comprenoient quelques-uns des Empereurs depuis *Gallien* jusqu'à *Probus*, & elles n'avoient rien de rare ni d'instructif, si ce n'est un *Gallien* de Bronze argenté ou saucé, en terme d'An-

tiquaire, avec ce revers *Vota X.* & *XX.* dans une Couronne de Laurier.

Celles de *Probus* étoient en beaucoup plus grande quantité que les autres, ce qui fait juger à peu près du tems auquel le Tombeau découvert peut avoir été construit. Ce n'est point avant le régne de cèt Empereur, qui commença vers le milieu de l'an 276. ni après l'an 282. qui est le tems auquel il est mort; puis qu'il ne s'est trouvé aucune Médaille postérieure à ce Prince. Ainsi l'on peut croire, que ce Tombeau étoit celui de quelque personne considérable morte dans l'intervalle du commencement & de la fin du régne de *Probus*, & peut-être dans le tems qu'il vint dans les Gaules. Ainsi cette Figure de *Bacchus* a au moins près de 1400. ans d'antiquité incontestable. Il y a même apparence, que c'étoit le Dieu *Lare* ou Domestique du particulier dont les cendres étoient renfermées dans l'Urne. L'Auteur apuye sa conjecture sur un fait Historique, qui vient fort à propos, & par lequel il finit sa Dissertation. Le Lecteur est prié de ne juger pas de cette Piéce par le

peu que je viens d'en dire. Pour en faire connoître le mérite, il auroit fallu la copier.

II.

LETTRE *à* M*****. *contenant une nouvelle* HYPOTHESE *sur la* PESANTEUR *&* *la* LEGERETÉ *des Corps*. A Paris, chez C. L. Thibouft. 1706. in 12. pagg. 18. petit caractére.

POUR bien expliquer cette nouvelle Hypothése sur la Pésanteur & sur la Légéreté, il faudroit aussi copier toute cette Lettre, où il n'y a point de paroles perduës, & sur tout il faudroit employer les figures dont se sert l'Auteur, pour expliquer sa pensée; mais ne pouvant faire ni l'un, ni l'autre, je me contenterai de raporter la pensée de l'Auteur en peu de mots, renvoyant à l'Ouvrage même ceux qui ne la comprendront pas.

Il commence par supposer ces 8. principes. 1. Que Dieu conserve toujours dans l'Univers la même quantité de mouvement. 2. Que le mouvement peut bien passer d'un corps

dans un autre ; mais qu'il ne se perdra jamais, de sorte que ce qui ne sera pas dans un endroit sera dans un autre. 3. Que tout corps qui *est* mû doit toujours conserver son mouvement, jusqu'à ce qu'il trouve quelquechose qui l'arrête. 4. Que tout corps mû affecte la ligne droite autant qu'il peut. 5. Que tout corps mû circulairement tâche de décrire le plus grand Cercle qu'il peut. 6. Que si un corps est poussé par deux ou plusieurs puissances en différens lieux, il doit décrire une ligne moyenne entre ces puissances. On suppose que ces puissances ne sont pas diamétralement opposées. 7. Si un corps en rencontre un autre, qu'il ne peut vaincre ni pénétrer, il doit nécessairement reflêchir. 8. L'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence.

Tous ces principes posez, supposons que notre Tourbillon, dont la Terre est le centre, tourne sans cesse sur son Axe d'Occident en Orient, 1. la matiére de ce Tourbillon étant mûë circulairement, doit décrire le plus grand cercle qu'elle pourra par le 5. Axiome. La matiére, qui est sur l'Axe du Tourbillon se retirera

donc

donc de chaque point de cet Axe vers la circonférence du Tourbillon par des Cercles, qui seront parallé-les entr'eux, & tous perpendiculaires aux points de l'Axe, d'où ils seront partis.

2. Cette matiére étant arrivée à la Circonférence, comme elle ne peut vaincre ni pénétrer la matiére des Tourbillons voisins, elle doit refléchir vers quelque côté par le 7. Axiome: or il y a bien de l'apparence, que cette matiére trouve une Circonférence, qui lui résiste & l'empêche de se retirer plus loin, autrement notre Tourbillon periroit bien-tôt.

3. Cette matiére doit refléchir par un angle égal à celui d'incidence, par le 8. Axiome, & ainsi rentrer au dedans du Tourbillon par une ligne droite & continuer ainsi ce qu'elle aura de mouvement: & si elle a plus de mouvement qu'il ne lui en faut, pour parvenir jusqu'à la Circonférence opposée du Tourbillon, elle doit encore par le même principe refléchir de ce dernier point de rencontre au dedans du Tourbillon, & ainsi continuer jusqu'à ce qu'enfin les Cercles de la matiére fluide l'emportent, & lui donnent un mouvement circulaire. De

De là il est visible que cette matiére rencontrant la circonstance du Tourbillon en differens points à l'indéfini, doit aussi reflêchir par des angles & des lignes différentes à l'indéfini; mais qui cependant conspireront toutes à rentrer au dedans du Tourbillon. L'Auteur croit que ces principes peuvent suffire pour expliquer la pesanteur & la legereté des corps; mais comme je l'ai déja remarqué, pour comprendre sa pensée, il faut lire l'Ouvrage même, & voir les figures, qui servent à l'expliquer.

III.

LEÇONS CHRETIENNES *d'un* PERE *à ses* ENFANS. *Où l'on établit les principales veritez de la Religion Chrétienne, & où l'on en explique les principaux devoirs. Par* JORDAIN OLIVIER, *Pasteur de l'Eglise Wallonne de la Haye.* A la Haye, chez T. Johnson. 1706. in. 8. pagg. 292. d'un caractere un peu plus gros que celui de ces Nouvelles.

MR. OLIVIER n'est pas de ces personnes, qui ne s'occupent à rien

rien moins, qu'aux affaires de leur profession. Quoi qu'il n'ait point négligé les Etudes, dont, à parler absolument, un Théologien pourroit se passer; cependant étant Ministre & Pére, il s'est principalement attaché aux devoirs qu'exigent de lui ces deux Relations. On verra dans cêt Ouvrage le soin qu'il a pris d'instruire sa Famille dans la Religion. Et comme avec sa capacité & son talent pour instruire il a trouvé un bon fonds, on peut dire que ses Enfans ont fait des progrès au dessus de leur âge; en sorte que des personnes beaucoup plus âgées qu'eux, trouveront à aprendre & à profiter dans les leçons, qui leur ont été faites. Elles sont toujours accompagnées de réflexions & de priéres, qui se raportent au sujet. Les réflexions servent à former le jugement, & les priéres à nourrir la Pieté.

Tout l'Ouvrage est divisé en deux Parties. La premiére comprend les principales veritez qu'il est necessaire de savoir dans la Religion: la seconde les principaux devoirs ausquels elle nous engage. L'Auteur parle dans la premiére de l'Existence de Dieu, qu'il fonde uniquement sur

le

le consentement général des hommes, comme sur la preuve la plus sensible, & qui est le plus à la portée des Enfans. Il prouve ensuite la Providence, l'immortalité de l'Ame & la vérité d'un jugement dernier; l'insuffisance de la Religion naturelle & la nécessité de la Révelation; la divinité de l'Ecriture, & celle de la Réligion Chrétienne; il montre l'usage qu'il faut faire de la raison & de la foi en méditant les Mystéres de la Réligion; il prouve que ces Mystéres ne rebutent pas la raison, & qu'ils lui plaisent, au contraire, lors qu'ils sont *révélez*. Cette premiére Partie finit par des Préjugez raisonnables contre la Religion Romaine, & par d'autres favorables à la Religion Réformée. L'Auteur conclut que les Réformez ont dû se separer de l'Eglise Romaine.

Il commence la seconde Partie, par faire voir qu'il faut lire la Parole de Dieu & comment il faut la lire. De là il passe à l'Amour de Dieu, & aux devoirs qu'il renferme; après quoi il traite de ce que nous devons à notre Prochain, & de ce que nous nous devons à nous-mêmes. Dans ce dernier Article, il s'étend beau-

coup sur la matiére de la Conscience: de là il passe à celle de la Repentance; & finit par les diverses réflexions, que les Chrétiens doivent faire sur la mort. Tout cela est plein de piété & d'onction, & capable d'occuper utilement ceux qui ont sérieusement à cœur leur salut.

IV.

NOUVEAUX MEMOIRES *d'*EDMOND LUDLOW, *Chevalier, Lieutenant Général de la Cavalerie, Commandant en chef les forces d'Irlande, Conseiller d'Etat & Membre du Parlement. Où l'on trouve un Recueil de Piéces Originales qui servent à confirmer & à éclaircir divers Passages importans de ce dernier Volume, & des deux autres qui ont paru. Tome Troisiéme.* A Amsterdam, chez Paul Marret. 1707. in 12. pagg. 444. du caractére des Volumes précédens.

DEs que les deux premiers Volumes des Mémoires de Mr. *Ludlow* parurent en François, nous en donnâmes un Extrait fort ample dans

dans nos Nouvelles*. Environ un an après nous donnâmes l'Extrait du troisiême Volume sur l'Edition Angloise †, sans attendre qu'on le traduisît; quoi que nous ne doutassions pas qu'on ne le fit; puis qu'il n'est pas moins curieux que les deux précédens. D'autres occupations du Libraire ne lui ont pas permis de contenter la curiosité du Public jusqu'à présent. Ceux qui voudront savoir ce que ce Volume contient pourront se satisfaire dans l'endroit de nos Nouvelles que nous citons à la marge. Quoi que Mr. *Ludlow* engagé dans un Parti n'en doive pas toujours être crû sur sa parole, on ne peut pas aussi toujours rejetter son témoignage. Un Lecteur judicieux comparera ce que dit cèt Indépendant avec ce qu'ont écrit les Royalistes, & pourra après cette comparaison admettre ce qui lui paroitra le plus vraisemblable.

V.

JAQUELINE *de* BAVIERE, *Com-*

* *Voyez les Nouvell. de Février* 1699. *pag.* 145.

† *Voyez les Nouvell. de Février* 1700. *pag.* 179.

Comtesse de Hainaut. Nouvelle Historique. A Amsterdam, chez Paul Marret. 1707. in 12. pagg. 160. d'un caractére plus gros que celui de ces Nouvelles.

MADEMOISELLE de *la Roche Guilhen* a déja donné au Public un si grand nombre de petites *Nouvelles Historiques*, qu'on ne peut douter, qu'elles n'ayent été reçues favorablement. Celle dont on vient de lire le tître est tellement fondée dans la véritable Histoire, que l'Auteur n'a pas eu besoin d'ajouter beaucoup de choses à la vérité, pour en composer son Roman. Ces Additions se réduisent presque toutes, à de certains entretiens, qui peuvent être arrivez comme on le raporte; mais que Mademoiselle *de la Roche* n'a pû savoir. *Le nombre de quatre Maris*, qu'eut l'Héroïne de cette Histoire; *dont les uns furent pris par obéissance & les autres par foiblesse, feront hérisser les cheveux aux prudes*, dit notre Auteur; *mais il faut que leur sévérité fasse grace à la condition malheureuse d'une Princesse, que sa Mére abandonnoit, que les Papes mettoient en état de faire* des

par les Ecritures & par les premiers Péres; que l'Ame est un principe naturellement mortel; mais qui est actuellement immortalisé par le bon plaisir de Dieu aux peines ou aux récompenses par son union avec l'Esprit Baptismal; & où l'on fait voir, que personne, depuis le tems des Apôtres, n'a le pouvoir de donner ce Divin Esprit immortalisant, excepté les Evêques.

Le but de Mr. *Dodwell*, comme vous voyez, est de faire sentir la nécessité de la Hiérarchie Episcopale. Ce n'est pas la premiére fois, qu'il l'a défenduë contre les Presbytériens. Il a fait plusieurs Ouvrages, pour les ramener à cèt Ordre Ecclésiastique, & il s'est servi de plusieurs raisons pour leur faire voir, qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise Episcopale, car c'est toujours là qu'il a fait aboutir ses raisonnemens. Celui de l'Ouvrage, dont il s'agit présentement, se réduit donc à ceci. L'Ame est naturellement mortelle, & il n'y a que la volonté de Dieu, qui puisse l'empêcher de périr avec le corps. Cette Volonté inconnuë aux hommes nous a été révélée par *Jesus-Christ*, qui a institué le Baptê-

me, comme le ſeul moyen de rece-voir l'Eſprit ſaint, qui immortaliſe l'Ame des Fidéles, & la rend capable de joüir de la félicité éternelle. Mais, comme *Jeſus-Chriſt* n'a reconnu pour légitime, que le Baptême, qui ſera adminiſtré par des Evêques ou par des Prêtres Epiſcopaux, il s'enſuit que les Chrétiens, qui rejettent l'Epiſcopat, n'ont point de véritable Baptême, & qu'ils ne ſauroient par conſéquent prétendre à une immortalité bienheureuſe, &c.

Voilà, Mr. le but de Mr. *Dodwell*, & voici comment il traite ſa matiére. Il déclare d'abord, qu'il prend un milieu entre les Proteſtans, qui expliquent l'Ecriture ſelon leur ſens particulier, & les Papiſtes, qui admettent une Tradition, qu'ils prétendent avoir été conſtante & uniforme pendant dix-ſept ſiécles. Pour lui, il veut ſe tenir à l'Ecriture, telle qu'elle a été expliquée & entenduë dans les quatre premiers Siécles de l'Egliſe. A cette remarque préliminaire Mr. *Dodwell* en ajoute une autre, c'eſt que la Philoſophie des Juifs & celle de *Platon* eſt la même. Les Apôtres ont eu les mêmes idées qu'eux, & les premiers

Péres de l'Eglise les ont fidélement imitez en cela. Or les Chrétiens de ce tems-là ont constamment desaprouvé l'opinion, qui pose que l'Ame est immortelle par sa nature, & ils ont raisonné sur des principes, qui détruisent positivement cette hypothése. S. *Augustin* est le premier, qui a débité le *creando infunditur, & infundendo creatur*. La Philosophie d'*Aristote* expliquée par les Arabes, que les Chrétiens ont ensuite adoptée, a défiguré la Théologie, & celle de *Descartes* lui a enfin porté le dernier coup. Ce n'est donc pas dans ces sources bourbeuses, qu'il faut chercher le véritable sens de l'Ecriture; il faut remonter aux premiers siécles de l'Eglise, pour avoir une juste idée, tant de la nature de l'Ame, que de plusieurs autres dogmes Théologiques, que l'on a dans la suite entiérement altérez. Voici donc à quoi se réduit le Systême des premiers Chrétiens, selon Mr. *Dodwell*.

L'Homme est, pour ainsi dire, composé de trois Parties, d'un Corps, d'une Ame, qui lui est commune avec les Bêtes, & d'un Esprit. Dieu donna cèt Esprit ou Entendement à

Adam,

Adam, en lui communiquant le *soufle de vie*. Ce soufle étoit un don surnaturel, mais il n'étoit pas immortel par sa nature, &, par conséquent, il ne pouvoit pas rendre l'Ame animale immortelle, quoi qu'il fût étroitement uni avec elle. Il n'y avoit que l'union du S. Esprit, la troisiême personne de la très-sainte Trinité, qui pût l'immortaliser. Ainsi *Adam* n'étoit *naturellement* ni mortel, ni immortel: mais capable de devenir l'un ou l'autre, selon le bon ou le mauvais usage qu'il feroit du soufle de vie & de son libre arbitre. S'il avoit fait un bon usage de sa Raison & reprimé les mouvemens de sa Concupiscence, Dieu lui auroit donné le S. Esprit, qui l'auroit rendu immortel; mais s'étant rendu criminel, il fut laissé à sa *mortalité* naturelle, & il déchut des graces, que Dieu lui préparoit. Toute la Postérité d'*Adam* fut envelopée dans sa chute: elle demeura dans l'état de mortalité, où il s'étoit mis, & Dieu n'y fit aucune distinction, qui regardât la vie avenir.

En effet, l'Alliance, que Dieu fit avec *Seth* & ensuite avec les Juifs ne regardoit que cette vie-ci, & voi-

ci comment le Démon, ayant été vaincu & chassé du Ciel par *Michel* l'Archange, Dieu lui permit de régner sur la race criminelle d'*Adam*; jusqu'à ce que le tems vint, qu'il devoit être précipité dans les abymes de l'Enfer: & le Démon la gouverna par ses Oracles, & l'obligea de l'adorer sous divers noms & sous différentes formes. Mais Dieu voulut en excepter les Descendans de *Seth* & les Israëlites avec qui il fit alliance: il les choisit pour en faire son héritage, & pour les rendre l'objet de ses faveurs; c'est-à-dire, qu'*il les* prit immédiatement sous sa protection; au lieu que les autres Nations n'y étoient que d'une maniére médiate. Le Verbe éternel les gouverna lui-même, tant qu'ils voulurent, par des personnes, qu'il choisissoit, & quand ils furent dégoutez de cette Théocratie, & qu'ils demandérent un Roi, il leur continua ses Oracles, pour le diriger, & leur envoya des Prophétes, qui prouvoient leur mission d'une maniére infiniment plus authentique, que ne le pouvoient faire les Prophétes, qui avoient été donnez aux autres Nations par les Démons; ces Esprits

rebelles

rebelles n'ayant qu'un pouvoir inférieur & subordonné. Enfin, Dieu les protégeoit contre ces mêmes Nations, lors qu'ils étoient en guerre avec elles, & les faisoit joüir paisiblement de toutes les faveurs, qu'il leur avoit faites. Mais, comme on l'a déja dit, tout cela se bornoit à cette vie mortelle, & les Juifs ne portoient pas leur vuë plus loin. La connoissance de l'immortalité étoit réservée pour ceux qui vivroient sous la nouvelle Alliance. C'est alors que Dieu a fait connoitre publiquement le dessein, qu'il avoit, de donner son Esprit d'adoption au Genre Humain, & de le rétablir par là dans l'état d'immortalité, qu'*Adam* avoit perdu pour lui & pour ses Descendans. Il n'a plus voulu que les hommes fussent les Esclaves du Démon. Il lui a déclaré ouvertement la guerre; & tous ceux qui, après cette déclaration solennelle, ne s'enrollent pas sous l'Etendard de *Jesus-Christ*, pour combattre contre cèt Ennemi de Dieu, sont déclarez coupables de Leze-Majesté Divine, & condamnez aux peines éternelles, qui n'avoient d'abord été destinées, que pour les Démons:

pendant qu'un bonheur éternel est le partage des fidéles serviteurs de Dieu. Or la Déclaration, que *Jesus-Christ* a faite de la part de Dieu, est conçuë en ces termes: *celui qui* CROIRA, *& qui sera* BAPTIZÉ *sera sauvé*, mais celui qui ne croira point sera condamné. D'où il s'ensuit 1. Que la *Foi* est une condition absolument nécessaire pour obtenir l'immortalité bien-heureuse, & que comme la *Foi vient de l'oüie & l'oüie de la Parole de Dieu*, la nouvelle Oeconomie ne peut regarder que ceux qui ont oüi prêcher l'Evangile. 2. Que le *Baptême d'eau* est encore une condition absolument nécessaire, pour parvenir à l'éternelle félicité; puis que c'est le seul moyen ordinaire de recevoir le S. Esprit, qui est le véritable & unique principe de notre Immortalité. Or comme *Jesus-Christ* a donné aux seuls Evêques le pouvoir d'administrer le Baptême & de conférer la grace du S. Esprit; il faut nécessairement conclure, que ceux qui n'ont point d'Evêques, n'ont point de véritable Baptême; & que, par conséquent, ils ne sauroient recevoir le S. Esprit, ni avoir part à cette bien-heureuse immortalité.

Si

Si on demande à Mr. *Dodwell* ce qu'il faut donc croire de ceux qui sont morts avant la venuë de *Jesus-Christ*; il répondra, que personne ne sauroit être jugé par une Loi, qui lui est inconnuë; que l'Enfer sera le partage des Incrédules & des Infidéles: mais qu'on ne peut pas dire que ceux qui ont vécu avant *Jesus-Christ* ayent été coupables de ces crimes. Ceux-là même, qui adoroient le Démon croyoient bien faire, & ils n'ont pas pû pécher en cela; puis que Dieu ne leur avoit pas encore fait connoitre que le Démon étoit son Ennemi, & qu'il ne leur avoit défendu par aucune Loi de l'adorer. Il semble donc que l'Immortalité bien-heureuse & malheureuse, que l'Evangile nous prêche ne doive regarder ni les Juifs, ni les Payens, qui ont vécu avant *Jesus-Christ*. Mr. *Dodwell* avoüe, qu'il ne voit point de raison pourquoi leurs Ames ont dû être nécessairement renduës immortelles; & il ne croiroit, peut-être, pas qu'elles l'ayent été, si les Péres ne l'avoient éclairé là-dessus. Voici donc ce que ces saints hommes lui ont apris. *L'Hadès*, c'est-à-dire, l'*Ether* ou la

moyenne Region de l'air, est la demeure de toutes les Ames après avoir été séparées de leur corps. Or *Jesus-Christ* y est allé après sa mort prêcher l'Evangile aux Ames des Juifs, qui selon S. *Clement* d'Alexandrie étoient dans l'*Hadès* supérieur; & les Apôtres ont prêché à celles des Gentils, qui étoient dans l'*Hadès* inférieur. Les Ames des Juifs, qui ont crû, & celles des Gentils, qui se sont outre cela actuellement & explicitement repenties d'avoir servi le Démon dans le tems de leur ignorance, ont été baptizées du Baptême d'eau, & ont reçu le S. Esprit, qui les rendra éternellement heureuses: & les Ames, qui n'ont point crû ont été condamnées au Feu éternel, qui avoit été destiné, pour le Diable & pour ses Anges. Mr. *Dodwell* remarque, qu'on ne doit pas être surpris, qu'il regarde les Ames des Fidéles comme matérielles, en disant qu'elles ont reçu le *Baptême d'eau*; puis qu'on ne sauroit croire, que celles des Incrédules soufriront le suplice du feu, sans leur attribuer quelque degré de corporéité. Au reste, le bonheur des uns & le malheur des autres ne sera

con-

consommé qu'après la Résurrection : car celui qu'elles ont dans l'*Hadès* est beaucoup au dessous de ce qu'il sera alors. Les Démons même ne seront précipitez dans l'Enfer qu'après ce tems-là. Ils demeureront jusqu'alors les Princes de l'air, & les Ames bien-heureuses ne sont pas encore entiérement délivrées de leur puissance. Ils peuvent entrer dans leurs demeures, & quoi qu'ils n'ayent pas autant de pouvoir sur elles, que sur celles des méchans & des incrédules, ils ne laissent pourtant pas de les inquiéter. C'a été là la créance de l'Église primitive, & c'est aussi ce qui l'obligea de faire des priéres pour les Ames séparées, pour les Saints, pour les Martyrs, & même pour la S. *Vierge*.

Voilà en gros le Systême de Mr. *Dodwell*, autant que je m'en puis souvenir. Il tire ses preuves des plus anciens Péres, & il ne néglige pas quelquefois l'autorité des Auteurs Profanes. Il finit son Ouvrage en faisant voir, que sa distinction entre l'*Ame* & l'*Esprit*, sauve toutes les difficultez, qu'on a amenées dans la Théologie Moderne, sur le Péché originel, sur la Réprobation,

sur les Enfans, qui meurent sans Baptême, & sur les Payens, qui n'ont jamais oüi parler de l'Evangile, difficultez, qui, selon lui, sont indissolubles & inexplicables, selon les Systêmes ordinaires de Théologie. On dit, au reste, qu'il se prépare à répondre à ceux qui l'ont attaqué, & qu'il a actuellement un Ouvrage sous la presse, qui portera le titre de *Réponse préliminaire*.

Table des Matieres principales.

Decembre 1706.

Fautes à corriger ou autres changemens à faire dans les six derniers mois de l'année 1706.

Pag. 26. lig. pen. *l'un après l'au-* lis. *l'un après l'autre*. pag. 133. lig. 9. *Manusenne*. lis. *Manuscrit*. pag. 159. lig. 20. *le vit*. lis. *se vit*. pag. 202. lig. 17. *passeroit ou pour ignorans & pour fort*. lis. *passeroit ou pour ignorant, ou pour fort*. p. 203. l. 23. *les premiers*. lis. *ses premiers*. pag. 261. l. 22. *au ou ex*, lis. *au ou eu*. pag. 283. lig. 29. *d'attirer le feu*. lis. *d'attiser le feu*. pag. 338. l. 26. *transporté*. lis. *transfiguré*. pag. 412. l. 5. *n'espérent non*. lis. *n'espérent rien*. ibid. l. 22. on a mis par mégarde *Datus* pour *Sosie*. pag. 453. l. 1. *auroit pû*; lis. *n'auroit pû*. pag. 455. l. 3. *& réimprimez*, lis. *ou réimprimez*. pag. 458. l. 11. *son Traité*. lis. *sa Traduction*. pag. 587. l. 14. on m'a averti qu'au lieu de *la Haye* il falloit mettre *Amsterdam*. p. 621. l. 22. *les Cercles*. lis. *des Cercles*. p. 629. l. 16. *l'abaissen*. lis. *l'abaissent*. p. 637. l. 4. *obscur*. lis. *obscurci*. p. 641. l. 10. *passé*. lis. *pressé*. pag. 644. l. 20. *la Physique*. lis. *sa Physique*. p. 646. l. dern. *mutuel*. lis. *naturel*. p. 651. l. 3. *Tigres*. lis. *Trignes*. pag. 665. lig. 11. *inutiles* lis. *incultes*.

 TA

TABLE ALPHABETIQUE

Pour les Nouvelles des six derniers Mois de 1706.

An-

Dacier,

Jesus

Enoch.

Ortho-

Fin de la Table Alphabétique.